

VIE  
OBLATE  
LIFE

TOME SOIXANTE-CINQ / 2  
VOLUME SIXTY-FIVE / 2

2006

OTTAWA, CANADA

# Sur les pas d'Eugène de Mazenod à Paris

*Bernard Dullier, o.m.i.<sup>1</sup>*

SUMMARY – Saint Eugene de Mazenod visited Paris thirteen times during his life, mainly to attend Saint-Sulpice Seminary (1808-1812); to deal with the affairs of his young missionary Society (1817) and of his uncle's, and then his own, appointment to the diocese of Marseilles (1823 and 1836); and finally, to take part in the meetings of the Imperial Senate of which he had been appointed a member in 1856 (1856 to 1860). The A. draws mainly from the Founder's writings. The article can serve as a unique guide to those who wish to follow into the footsteps of Saint Eugene and some of our early predecessors in the French Capital.

Entre 1805 et 1860, saint Eugène de Mazenod n'effectua pas moins de treize séjours à Paris. Jeune homme, il y vint pour se promener. Séminariste, il y passa ses trois années d'études et y resta la première année de son sacerdoce. Fondateur des Missionnaires de Provence, il y reviendra pour essayer de faire reconnaître sa Congrégation. Vicaire général, il y accompagnera son oncle venu recevoir l'ordination épiscopale. Jeune évêque non reconnu par le pouvoir, il fera le voyage de Paris pour régulariser sa situation. Évêque-nommé de Marseille, il viendra y satisfaire aux enquêtes canoniques. Sénateur, il y séjournera à quatre reprises pendant les sessions du Sénat.

Nous proposons au lecteur de parcourir Paris au rythme des voyages de notre Fondateur. Au-delà des rues et des monuments, c'est l'homme lui-même que nous rencontrerons ainsi. Nous suivrons son chemin spirituel qui fut jalonné par ses voyages à Paris. Nous nous arrêterons dans les églises où il a prié. Nous visiterons les monuments qui furent témoins de tournants importants de sa vie. Nous le découvrirons aussi avec ses coups de cœur, ses mouvements d'humeur, ses passions et ses émerveillements d'enfants. Alors, monuments, rues, églises deviendront des prétextes pour redécouvrir notre Fondateur, autrement.

Nous prolongerons un peu cet itinéraire mazenodien en recherchant les traces parisiennes de nos premiers pères. Comment en effet visiter Paris sans monter jusqu'à la basilique du Sacré-Cœur qui garde les traces du passage de tant d'Oblats et, en particulier, du cardinal Guibert? Comment visiter Paris sans aller saluer notre second père, François de Paule Henri Tempier, qui repose avec plusieurs supérieurs généraux et beaucoup d'autres Oblats au cimetière de Montmartre ? Comment enfin visiter Paris sans faire un détour jusqu'à la rue de Saint-Pétersbourg qui abrita notre maison générale pendant plus de 40 ans?

## Les treize séjours d'Eugène de Mazenod à Paris

### 1<sup>er</sup> séjour: 14 juin - 23 septembre 1805

Eugène accompagne sa tante la marquise Dedons de Pierrefeu à la recherche d'une pension digne de son rang, pour son fils Émile, jeune instable et un peu dégénéré. Mais en plus de sa mission de mentor, comme il étouffe dans l'atmosphère confinée d'Aix, Eugène cherche à obtenir un passeport pour rejoindre son père et ses oncles encore en exil à Palerme.

---

<sup>1</sup> Provincial de France.

**2<sup>e</sup> séjour: 12 octobre 1808 - novembre 1812**

Il s'agit là du temps de séminaire d'Eugène et de sa première année de sacerdoce. Sa vie tourne autour du séminaire, à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue du Pot-de-Fer - aujourd'hui rue Bonaparte - et de l'église Saint-Sulpice. Pendant les grandes vacances, il séjournera à la maison de campagne du séminaire, à Issy-les-Moulineaux.

**3<sup>e</sup> séjour: 19 juillet - 24 novembre 1817**

Il logera chez les Missionnaires de France, 8, rue Notre-Dame des Champs, chez son ami de Forbin-Janson. Il vient pour faire reconnaître la Société des Missionnaires de Provence par le gouvernement de Louis XVIII et pour obtenir des pensions pour ses oncles et son père encore exilés.

**4<sup>e</sup> séjour: 15 février - 31 juillet 1823**

Eugène accompagne son oncle Fortuné nommé évêque de Marseille. Ils logent chez les pères des Missions étrangères. Après avoir accompli les différentes formalités auprès du nonce et du roi, Eugène de Mazenod, vicaire général du nouveau diocèse, assiste également au sacre de son oncle, le 6 juillet, dans la chapelle d'Issy-les-Moulineaux.

**5<sup>e</sup> séjour: 1<sup>er</sup> mai - 22 juillet 1825**

Il accompagne son oncle Fortuné invité à Reims au sacre du roi Charles X. Ils logent tous les deux chez les Dames du Sacré-Cœur où sa nièce Caroline de Boisgelin est pensionnaire, au 77 de la rue de Varenne. Caroline décède le 25 juin. Eugène de Mazenod célèbre les obsèques et conduit le corps au cimetière du Mont Valérien.

**6<sup>e</sup> séjour: 16 janvier - 19 mars 1836**

Il vient pour mettre un terme à l'affaire d'Icosie en prêtant serment au roi. Accompagné du p. Guibert, il loge chez les pères des Missions étrangères. Il est reçu par le roi au palais des Tuileries le 22 janvier et prête serment le 25 dans le Salon des ambassadeurs.

**7<sup>e</sup> séjour: 25 novembre - 14 décembre 1837**

Préconisé évêque de Marseille, Eugène de Mazenod accomplit de nombreuses démarches administratives. Accompagné du p. Tempier, il loge encore chez les pères des Missions étrangères. Ce séjour lui pèse et il le réduit au minimum. Pourtant le 7 décembre, il préside aux Invalides les obsèques de son ami le général Daurémont, ancien gouverneur militaire de Marseille.

**8<sup>e</sup> séjour: 2 août - 10 août 1850**

Mgr de Mazenod ne fait qu'un bref passage à Paris, à son retour d'Angleterre. Accompagné du p. Aubert, il loge à l'hôtel du Bon Lafontaine, faubourg Saint-Germain, qui sera désormais son lieu de résidence à Paris. Il en profite pour régler la question de la nouvelle cathédrale de Marseille.

**9<sup>e</sup> séjour: début juin - 9 juillet 1856**

Comme doyen des évêques, Mgr de Mazenod est invité au baptême du prince impérial, fils de Napoléon III. Il est accompagné de l'abbé Jeancard, vicaire général. Le 24 juin, il apprend sa nomination comme sénateur d'Empire. Le 26 juin, il participe pour la première fois aux séances du Sénat.

### **10<sup>e</sup> séjour: 13 février - 4 avril 1857**

Il vient pour participer à la session du Sénat. Le 16 février il assiste au discours du trône, dans le Salon de la paix du palais des Tuileries. Le 29 mars, il célèbre la messe à Saint-Roch.

### **11<sup>e</sup> séjour: 18 janvier - 26 février 1858**

Accompagné de Mgr Jeancard, préconisé comme auxiliaire de Marseille, il participe à la session du Sénat. Ils logent tous deux à l'hôtel du Bon Lafontaine. S'ennuyant ferme, il rend service dans différentes églises parisiennes: Notre-Dame-de-Lorette, Passy, Saint-Germain-des-Prés...

Il rentre par Nancy, visitant sa nièce Césarie, mariée au marquis de Damas et résidant à Cirey.

### **12<sup>e</sup> séjour: 4 février - 13 avril 1859**

Il participe à la session du Sénat, au dîner de gala de la Cour et il continue de s'ennuyer. Aussi, il s'absente quelques jours pour aller voir Mgr Guibert à Tours et il rend différents services paroissiaux à Saint-Sulpice et à Sainte-Clotilde. Le 23 mars, il bénit le terrain sur lequel va bientôt s'élever la maison des Oblats à Paris, rue Saint-Pétersbourg.

### **13<sup>e</sup> séjour: 26 février - 2 avril 1860**

Mgr de Mazenod participe à la session du Sénat. Mais ses rapports avec l'Empereur s'étant refroidis à cause de la question romaine, il refuse de participer au dîner de gala et part avant la fin de la session. Il écrit alors: «Je n'en puis plus de Paris». Ce fut son dernier voyage.

## **I. Un peu de tourisme avec le «Comte» de Mazenod (séjour de 1805)**

Eugène de Mazenod est encore un jeune homme quand il entreprend ce voyage à Paris, du 14 juin au 23 septembre 1805. Il s'installe à l'hôtel de France, dans un quartier assez chic proche de l'actuel Marais, très précisément rue Montmartre. Une fois installé, il aide sa tante à trouver une pension pour le jeune Émile Dedons de Pierrefeu. Puis il va rencontrer le ministre Portalis, un ami aixois de sa famille, pour tenter d'obtenir un passeport pour la Sardaigne. Le ministre refuse le passeport mais propose un poste de sous-préfet que le jeune «Comte» de Mazenod refuse, l'estimant indigne de son nom.

Puis, comme il lui reste beaucoup de temps de libre, il décide de visiter la capitale où il vient pour la première fois. La correspondance qu'il échange avec son père ainsi que le petit carnet de notes qu'il rédige à son retour à Aix, nous permettent de jouer au touriste avec lui.

Quatre monuments retiennent son attention: la cathédrale Notre-Dame, l'église Sainte-Geneviève (aujourd'hui le Panthéon), le Jardin des Plantes et le Musée du Louvre. L'éclectisme de ce choix ne manque pas de nous surprendre. Mais on peut être destiné à l'épiscopat et à la sainteté et avoir des goûts artistiques douteux!

### **La cathédrale Notre-Dame**

Sur les pas du comte de Mazenod, saluons d'abord la cathédrale: «Je commençai mon tour de Paris par rendre hommage à Dieu dans la première métropole de France.»

Habitué aux églises italiennes, il n'apprécie guère la beauté gothique du lieu:

*Cette église ne m'étonne pas. Quoique vaste, elle n'est pas comparable au commun des églises d'Italie! Elle est de style gothique ainsi que la plupart des cathédrales de France et, à mon avis, on lui a fait perdre une partie de son mérite en la blanchissant.*

C'est un habit à la moderne sur une vieille carcasse et un temple gothique doit nécessairement être bien enfumé, tous ces caractères de vétusté inspirent le respect... Une couche de chaux défigure cette douce rêverie à laquelle je comptais quelquefois me livrer<sup>2</sup>.

Il revient à Notre Dame le 15 août pour y entendre la messe de l'Assomption. Celle-ci ne lui laisse pas un grand souvenir. Il est beaucoup plus intéressé par la course de chevaux qui se déroule en l'honneur de la fête de Napoléon que par la liturgie.

Profitons de notre visite à Notre-Dame pour y évoquer d'autres souvenirs qu'en gardera saint Eugène. Il y viendra comme diacre pour remplir, du 17 juin au 10 juillet 1811, les fonctions de cérémoniaire au Synode National convoqué par Napoléon. Parlant parfaitement l'italien, il y tisse des liens avec les prélats de l'entourage de Pie VII, liens qui lui serviront plus tard.

Évêque d'Icosie, il reviendra à Notre-Dame, le premier dimanche du Carême 1836, pour y entendre prêcher Lacordaire.

*Après avoir déjeuné chez les Carmélites, nous fîmes en corps d'évêques à assister à la conférence de M. Lacordaire. Mgr l'archevêque nous en témoigna le désir pour rendre la séance plus solennelle et protester ainsi contre les assertions de certains journaux qui avaient mal parlé du prédicateur. Ainsi au centre de cet immense auditoire d'hommes qui remplissait toute la grande nef de Notre-Dame et la nef en face de la chaire, s'élevait le siège de Mgr l'archevêque ayant à sa droite l'archevêque d'Aix, l'évêque de Coutances et l'évêque de Périgueux, à sa gauche l'évêque de Nancy, l'évêque d'Icosie et Mgr Garibaldi, représentant le Pape. Derrière nous, tout le Chapitre de Notre-Dame et d'autres ecclésiastiques. M. Lacordaire se montra digne, par son éloquence et le fond de son discours, de la haute mission qu'il a reçue<sup>3</sup>.*

Évêque de Marseille, il s'y rendra encore une fois, le 14 juin 1856. Doyen d'âge de l'épiscopat, il est invité au baptême du fils de Napoléon III. Quand il voit un jeune archevêque non encore investi par le pape prendre le pas sur les évêques, il se met en colère, proteste et menace de quitter la cathédrale si le protocole n'est pas respecté. En agissant ainsi, c'est le droit du Pape qu'il défend.

## Le Panthéon

En sortant de Notre-Dame, traversons la Seine et montons le célèbre boulevard Saint-Michel. Au sommet de la colline, sur la gauche, nous voyons se dresser la coupole édifiée par Soufflot pour couronner l'église Sainte-Geneviève, devenue depuis le Panthéon. Après en avoir donné une minutieuse description, Eugène de Mazenod se laisse aller à ses sentiments anti-révolutionnaires:

*Les vandales du 18<sup>e</sup> siècle commencèrent par dégrader ce superbe monument en faisant briser les fleurs de lys sculptées à la voûte et dans tout l'intérieur. Puis ils le profanèrent en y plaçant les restes des Voltaire, Rousseau, Marat, Mirabeau et de tant d'autres monstres pareils... Je fus curieux de descendre dans les souterrains où l'on a placé ces saints d'une nouvelle loi. Vous dirai-je qu'en approchant des cendres glacées du patriarche de Ferney (Voltaire), je me sentis frissonner. Tout le mal que cet ambitieux athée avait fait ou conseillé de faire se présenta à ma mémoire, et à l'aspect de cette poussière jadis animée par une âme aussi noire, je ne pus retenir mon indignation et témoignai tout haut le souverain mépris que m'a toujours inspiré un être qui a profané d'une*

---

<sup>2</sup> Journal du séjour à Paris en 1805. *Écrits Oblats* (EO) 16, p. 111.

<sup>3</sup> Lettre au p. Tempier du 8 mars 1836. EO, 8, pp. 197-198.

*manière aussi déplorable les talents que le Créateur avait pour ainsi dire prodigués en sa faveur. Je ne me trouvais pas en assez bonne compagnie pour demeurer longtemps dans ce souterrain devenu immonde<sup>4</sup>.*

## **Le Jardin des Plantes**

À Paris, les enfants aiment par-dessus tout le Jardin des Plantes et sa ménagerie. Eugène de Mazenod, bien qu'il eut dépassé l'âge de l'enfance, se livra lui aussi à cette joyeuse visite.

*À la ménagerie, je fis ma cour à la sérénissime éléphante... Je parcourus ensuite les autres habitations de la Ménagerie et visitai avec intérêt les chèvres et les vaches asiatiques, les dromadaires, les cerfs, les singes et jusqu'aux oiseaux... Le lion, le tigre, le léopard, le chien engendré par une louve et quelques autres animaux se font remarquer par leur contenance féroce. J'eus pitié d'un malheureux ours blanc qui, depuis plusieurs années, n'est occupé qu'à faire aller sa tête de droite à gauche et de gauche à droite en guise d'un balancier...*

*Je fus étonné qu'on laissât exposé aux yeux du public, parmi lequel se trouve quantité de jeunes femmes et filles, un singe lascif qui ne discontinue pas de faire les contorsions et les gestes les plus indécents surtout aux approches d'une femme. Je remarquai non sans quelque surprise que c'est précisément devant la grille où ce petit libertin se donnait en spectacle que Mesdames les curieuses s'attroupaient en foule...*

C'est au détour d'une allée de ce Jardin des Plantes que le comte de Mazenod rencontre un autre «monument digne d'être visité»: le vénérable archevêque de Paris, Mgr de Bellois:

*Parmi les choses rares de la capitale, je n'oublierai pas le Cardinal archevêque. C'est un phénomène. Agé de 97 ans, il n'est sujet à aucune espèce d'infirmité. Il est sobre et ne boit que du vin blanc. Il n'oublie jamais de faire de l'exercice et il donne la préférence pour ses promenades au jardin des Plantes duquel il fait le tour... Dès que je me fus nommé, il me fit l'accueil le plus honnête. Il me présenta aux personnes qui l'entouraient comme le petit-neveu de son plus cher ami... Il m'invita à dîner et j'y fus tous les vendredis pendant mon séjour à Paris<sup>5</sup>.*

## **Le Louvre**

Le «plus grand musée du monde» n'est évidemment pas aménagé en 1805 comme il l'est aujourd'hui. Une bonne partie de l'ancien palais sert de logement à la Cour. Seule l'aile longeant la Seine, la «Galerie du bord de l'eau» est ouverte au public. Elle abrite les peintures et les antiques dont beaucoup viennent du pillage auquel s'est livré le général Bonaparte lors des guerres d'Italie. C'est là que s'attarde le comte de Mazenod:

*Un étranger ne peut demeurer longtemps à Paris sans aller visiter la superbe collection de tableaux qui se trouve dans la grande galerie du Louvre. On y voit rassemblés les ouvrages des plus grands maîtres des plus célèbres écoles. L'Italie a fourni une grande partie des beautés qu'on y admire.*

Le jeune homme s'extasie surtout devant les célèbres Noces de Cana de Véronèse. Que dirait-il aujourd'hui alors que le tableau restauré a retrouvé toute sa fraîcheur d'antan ?

## **Le Palais Royal**

C'est durant ce séjour à Paris qu'il se rend chez le célèbre graveur Gilles-Louis Chrétien, établi sous les arcades du Palais Royal, pour faire exécuter son portrait. Malgré le coût élevé, 54 francs, il n'est guère satisfait du résultat:

*Je suis furieux contre ce M. Chrétien qui, après avoir fait un dessin parfaitement ressemblant, en a tiré une gravure qui ne l'est presque pas. J'espérais qu'il me flatterait et il a eu l'art de m'enlaidir complètement. Il a établi de mon nez à ma bouche une distance monstrueuse, m'a obligamment pourvu d'un menton de galoche et*

---

<sup>4</sup> Journal du séjour à Paris de 1805. EO, 16, pp. 119-121.

<sup>5</sup> Journal du séjour à Paris de 1805. EO, 16, pp. 112-113.

*a jugé bien d'asseoir cette galoche sur un second menton. Le tout réuni forme un bas de visage d'une longueur démesurée et horriblement défectueux<sup>6</sup>.*

## **II. Le quartier de Saint-Sulpice avec le séminariste Eugène de Mazenod (séjour de 1808 1812)**

Eugène de Mazenod arrive à Paris en octobre 1808 pour entrer au Séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre à Amiens le 23 décembre 1811, il restera au Séminaire comme directeur jusqu'en novembre 1812, date à laquelle, menacé par la police impériale, il doit précipitamment rentrer à Aix.

Durant ces quatre années, Eugène de Mazenod ne quitte que rarement Paris. Sa vie se déroule dans ce secteur de Saint-Sulpice entre le Séminaire, l'église et les vieilles rues pauvres et peuplées. Aux grandes vacances de 1809, 1811 et 1812, il se rend à la maison de campagne du Séminaire, à Issy-les-Moulineaux.

### **Le Grand Séminaire**

Il n'existe plus rien de ce vaste ensemble de bâtiments encadrés par la rue de Vaugirard, la rue Ferou et la rue du Pot-de-Fer (aujourd'hui rue Bonaparte) en face du jardin du Luxembourg. La façade de style néoclassique et l'entrée principale se trouvaient en face de la rue Honoré Chevalier. Eugène de Mazenod y a vécu «indigne et très indigne d'habiter parmi les saints qui composent cette maison vraiment céleste<sup>7</sup>.» La seule trace qui en reste aujourd'hui est le nom d'une impasse débouchant sur la rue de Vaugirard: «l'allée du Séminaire».

### **L'église Saint-Sulpice**

À quelques mètres de là, se dresse la magnifique église Saint-Sulpice, miraculeusement épargnée par le vandalisme de la Révolution française.

Cette église est le chef d'œuvre de l'art baroque à la française. Elle fut construite lors de la Contre-Réforme par l'architecte Le Vau. Alors que l'extérieur reste assez froid et sobre, l'intérieur est surchargé de tableaux et de statues. L'or couvre les murs et les voûtes. Tout est fait pour mettre en valeur la gloire de Dieu et celle de l'Église. Les plus grands artistes contribuèrent à sa décoration. Citons Pigalle et Bouchardon pour les sculptures, Van Loo et Delacroix pour les peintures.

Si le Séminaire possède évidemment sa chapelle intérieure, c'est à Saint-Sulpice qu'il se réunit pour les grandes célébrations. Le 21 novembre 1808, le séminariste Mazenod qui a pris la soutane le 4 du mois participe pour la première fois à ces liturgies solennelles. Il en est ébloui.

*Aujourd'hui, jour de la présentation de la T. Ste Vierge au Temple. Le cardinal<sup>8</sup> ou pour parler plus respectueusement Son Altesse Impériale et Éminentissime Mgr le Cardinal Archevêque de Lyon, grand aumônier de France viendra faire l'office et renouveler au pied des autels, ainsi que plusieurs évêques, curés, prêtres et toute la communauté, sa promesse cléricale... L'an prochain j'aurai mon tour<sup>9</sup>.*

---

<sup>6</sup> Lettre à son père du 26 décembre 1805, citée dans J. LEFLON, *Eugène de Mazenod...*, I, p. 317, note 1.

<sup>7</sup> Résolution de retraite d'octobre 1808. EO, 14, p. 65.

<sup>8</sup> Joseph Fesch, frère de Madame Laetitia Bonaparte et donc oncle maternel de l'Empereur Napoléon.

<sup>9</sup> Lettre à sa mère, 21 novembre 1808. EO, 14, p. 146.

C'est à Saint-Sulpice que se déroulent habituellement les ordinations et Eugène de Mazenod y reçoit des mains du cardinal Fesch les ordres mineurs le 29 mai 1809.

*La cérémonie a été superbe pour les spectateurs. Mais serait-il possible de vous rendre les sentiments de ceux qui étaient l'objet de l'admiration, de l'étonnement ou du mépris des différentes personnes que la curiosité ou la piété avait attirées dans l'église St-Sulpice. Que n'y étiez-vous, ma chère maman, avec notre bonne et Eugénie. Vous auriez vu votre fils promu à des dignités qui l'élèvent infiniment au-dessus de tous les potentats de la terre. La garde du Temple du Seigneur m'a été confiée, la ste Eucharistie elle-même a été mise sous ma garde; l'Église m'a conféré le pouvoir de chasser les démons du corps des possédés et de préparer la matière qui doit servir au Sacrifice<sup>10</sup>...*

Il y reçoit, toujours par le cardinal Fesch, le sous-diaconat le 23 décembre 1809 et le diaconat le 16 juin 1810:

*C'est samedi matin, veille de la Trinité, que l'Esprit de force descendra dans mon cœur et que je serai élevé à la dignité très éminente du diaconat<sup>11</sup>.*

C'est encore à Saint-Sulpice, dans la somptueuse chaire toujours en place aujourd'hui, qu'il assure, comme diacre, sa première prédication à l'occasion du carnaval de 1811.

*Il est consolant de penser que 7 à 800 enfants de tout âge, car nous donnons ce nom à ceux-mêmes qui ont 30 ans, et un grand nombre de parents ont employé le dimanche, le lundi et le mardi gras à faire une retraite à laquelle ils employaient, chacun de ces jours, de 6 à 7 heures. Avec quel plaisir ne leur ai-je pas fait une méditation de trois quarts d'heure sur les amabilités de NS pour leur faire sentir combien il était avantageux de suivre fidèlement un si bon Maître... Les larmes coulaient sans efforts de tous les yeux<sup>12</sup>.*

Eugène de Mazenod restera très attaché à cette église de son séminaire. Il y reviendra chaque fois qu'il ira à Paris. C'est ainsi qu'il y présidera la cérémonie des Cendres, le 9 mars 1859. C'est ainsi encore qu'il viendra s'y associer à l'adoration du Saint Sacrement le soir du premier dimanche du carême:

*J'ai éprouvé ce soir une vive jouissance. Il était un peu tard pour espérer de trouver une église ouverte où je pusse faire mon adoration accoutumée et il m'en aurait pourtant trop coûté d'être privé de rendre ce devoir si consolant à Notre Seigneur. Je me suis donc risqué d'aller me présenter à Saint-Sulpice où j'avais l'espoir de pouvoir encore pénétrer par la petite porte. C'est ce que j'ai fait. Il était pourtant 8 heures passées. Quel a été mon étonnement, en rentrant, de voir l'église brillamment éclairée et remplie de monde! De nombreuses et très mélodieuses voix, accompagnées de l'harmonium, chantaient des cantiques à refrain auxquels l'immense assemblée répondait avec ardeur. Saisi, je dirai presque ravi de ce spectacle inattendu, je me suis mis à chanter comme les autres<sup>13</sup>.*

### **Le quartier Saint-Sulpice**

Si le quartier du Luxembourg, en face du Séminaire, est un quartier très riche, si la place à la célèbre fontaine est bordée d'hôtels particuliers somptueux, les rues avoisinantes abritent de vieilles maisons croulantes et habitées par des gens miséreux.

Eugène de Mazenod est chargé de faire le catéchisme aux enfants des ces ruelles mal famées.

*Ce sont les plus pauvres de la paroisse, des enfants de cabaretiers, en un mot porteurs de poux. On a jugé que peut-être je pourrais donner de l'âme à ce corps languissant et, en conséquence, on m'a choisi pour en être le*

---

<sup>10</sup> Lettre à sa mère, 30 mai 1809. EO, 14, p. 146.

<sup>11</sup> Lettre à sa mère, 10 juin 1810. EO, 14, p. 187.

<sup>12</sup> Lettre à sa mère, 13 mars 1811. EO 14, p. 221.

<sup>13</sup> Journal du 13 mars 1859. EO, 22, p. 168.

*chef... Je suis très content de me trouver au milieu de ces pauvres pouilleux, que je tâcherai de ramener auprès de nous. Demain, nous ferons connaissance et, s'il plaît à Dieu, nous serons bons amis<sup>14</sup>.*

Durant tout son temps de séminaire, il se consacre à ses enfants, sillonne les rues où ils habitent afin de rencontrer aussi les parents qu'il fait participer aux retraites de première communion ou de confirmation. Pour les encourager, il leur distribue des récompenses et, pour pouvoir les acheter, il met à contribution son cousin Roze-Joannis, maire de Grans.

N'hésitons donc pas à flâner dans ces rues qu'Eugène de Mazenod a parcourues en tout sens. Arrêtons-nous aussi devant l'actuel n° 8 de la place Saint-Sulpice. C'est là que, dans les années 1850, se trouvait le siège du Conseil parisien de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Eugène de Mazenod rendra visite à ses Messieurs à chacun de ses voyages parisiens car il s'agissait pour lui d'obtenir des fonds pour ses missionnaires.

### **La maison d'Issy-les-Moulineaux**

Si nous avons le temps, poussons, en métro, jusqu'à Issy-les-Moulineaux et arrêtons-nous devant l'actuel grand séminaire interdiocésain. C'était alors la maison de campagne des séminaristes de Paris.

Eugène de Mazenod y passa ses vacances en 1809, 1811 et 1812 et il y fit plusieurs retraites. Rentrons dans la grande chapelle, asseyons-nous sous ses voûtes vénérables et ayons une pensée émue pour l'oncle Fortuné. Le 6 juillet 1823, dans la chapelle de Lorette, le vieillard y fut sacré évêque par Mgr de Latil, évêque de Chartres, Mgr Devie, évêque de Belley et Mgr de Frayssinous, grand aumônier de France et évêque d'Hermapolis. C'est depuis la tribune de la chapelle qu'Eugène de Mazenod assista à la cérémonie.

*Pour cette fois, je me suis réservé ma liberté. Placé dans la tribune, je jouirai à mon aise d'un spectacle si touchant pour moi et j'abandonnerai mon âme à l'esprit de Dieu pour qu'il en dirige les sentiments selon son bon plaisir dans l'espérance d'en retirer autant de profit que de consolation<sup>15</sup>.*

### **III. De la rue de Varennes aux Tuileries, avec Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille, et Eugène de Mazenod, évêque d'Icosie (séjours de 1823, 1825, 1836 et 1837)**

En 1823 et 1825, c'est Fortuné de Mazenod qui est au centre et Eugène ne fait qu'accompagner son oncle. Le premier voyage a pour but d'accomplir les démarches administratives nécessaires à la reconnaissance du vieillard comme évêque de Marseille. Le second est une étape vers Reims où tous les évêques sont conviés au sacre du roi Charles X.

En 1836 et 1837, Eugène de Mazenod est devenu le personnage principal. La première fois, il se rend à Paris pour se réconcilier avec le roi Louis-Philippe et mettre un terme à la pénible affaire d'Icosie. La seconde fois, il accomplit à son tour les démarches qui lui permettront de prendre possession du siège de Marseille, son oncle en ayant démissionné.

### **Les Missions étrangères de Paris (128, rue du Bac)**

Aujourd'hui comme hier, cette grande maison qui date du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle accueille facilement les ecclésiastiques en mal d'hébergement. Eugène de Mazenod y loge à trois reprises: en 1823 avec son oncle, 1836 avec le p. Guibert, et en 1837 avec le p. Tempier.

---

<sup>14</sup> Lettre à sa mère, 4 février 1809. EO, 14, p. 111.

<sup>15</sup> Lettre au p. Tempier, 5 juillet 1823. EO, 6, p. 127.

La première fois, le 19 février 1823, Fortuné et Eugène de Mazenod trouvent difficilement à s'y installer car la maison est pleine et l'économe ne veut plus prendre personne. Mais finalement les choses s'arrangent.

*Au dîner, je me plaçai auprès de l'intraitable mortel (l'économe) et nous voilà devenus les meilleurs amis du monde si bien qu'il prête à mon oncle son chapeau et m'en procure un à moi de son magasin, dont je me servirai fièrement dans les grandes occasions tant que je serai à Paris<sup>16</sup>.*

En 1836 et 1837, il ne rencontre pas les mêmes difficultés et il est logé dans le plus bel appartement de la maison:

*Nous avons été accueillis avec la plus grande cordialité... On m'a introduit dans un bel appartement au premier étage donnant sur le jardin. J'ai eu beau me récrier sur une magnificence qui n'allait pas avec mes goûts et ma position. On n'a rien voulu entendre<sup>17</sup>...*

En souvenir de saint Eugène, n'hésitons pas à flâner dans les jardins de cette vénérable maison. Ils sont magnifiquement entretenus et c'est ce beau parc à la française que notre Fondateur avait alors sous les yeux.

Un autre souvenir mazenodien est attaché à ces lieux. Dans la crypte de la chapelle des Missions étrangères, notre Fondateur célébra la messe de Pâques pour les pauvres du quartier:

*À la prière du curé des Missions étrangères qui nous aime beaucoup, mon neveu a chanté hier, jour de Pâques, dans l'église basse, une grand'messe «à la cardinale» pour faire faire leurs Pâques à environ 120 pauvres auxquels il a adressé deux petites instructions qui ont été fort goûtées<sup>18</sup>.*

### **Le couvent des Dames du Sacré-Coeur**

Empruntons maintenant la somptueuse rue de Varenne bordée de splendides hôtels particuliers, dont l'hôtel Matignon qui sert aujourd'hui de résidence au Premier Ministre.

À son extrémité, au 77, se trouve le magnifique hôtel de Biron, devenu de nos jours le musée Rodin. Construit en 1728 dans le plus pur style 'rocaille' par l'architecte Jean Aubert, habité par les plus grandes familles de l'Ancien Régime, cet hôtel devint, de 1808 à 1811, la résidence du cardinal Caprara, légat du pape. Séminariste, Eugène de Mazenod y venait souvent car il servait 'd'entremetteur' entre le légat et les différents cardinaux exilés par Napoléon.

En 1820, cette propriété est donnée aux Dames du Sacré-Coeur de mère Sophie Barat. Eugène de Mazenod les connaît bien. C'est dans leur couvent d'Amiens qu'il a célébré sa première messe, la nuit de Noël 1811. Plus tard, à chacun de ses voyages à Rome, il ne manquera jamais d'aller célébrer chez elles, à la Trinité-des-Monts. C'est également lui qui les fera venir à Marseille en 1838.

Dans cette maison de la rue de Varenne, alors pensionnat pour jeunes filles de bonnes familles, étudie Caroline de Boisgelin, nièce du Fondateur. Aussi, lors du voyage qu'il entreprend avec son oncle Fortuné en 1825 pour se rendre au sacre de Charles X, c'est là qu'ils décident de loger.

---

<sup>16</sup> Lettre au p. Tempier, 19 février 1823. EO, 6, p. 109.

<sup>17</sup> Lettre à Fortuné de Mazenod, 17 janvier 1836, dans Rey, I, p. 674.

<sup>18</sup> Lettre de Fortuné de Mazenod au p. Courtès, 31 mars 1823, dans Rey, I, pp. 308-309.

Eugène de Mazenod, en arrivant à Paris trouve sa nièce Caroline très malade. Aussi décide-t-il de demander à sa sœur Eugénie de venir d'urgence auprès de l'enfant. Mais le mal empire et, quand il revient de Reims, l'enfant est à l'agonie:

*Elle souffre beaucoup et peut à peine respirer. Le système nerveux la jette continuellement dans des spasmes insupportables à voir et par conséquent bien douloureux à souffrir... Moi, je vais, je viens, je voudrais être auprès d'elle. Quand j'y suis, je ne puis y rester. L'enfant, la mère qui est un prodige de force et de courage, me percent tour à tour le cœur de part en part... J'avais baptisé cette aimable enfant, c'est moi qui l'ai administrée. Je lui ai donné le saint viatique et l'extrême onction. Qui m'aurait dit cela au jour de son baptême<sup>19</sup>?*

Caroline meurt dans cet hôtel de la rue de Varenne le 26 juin. Eugène de Mazenod célèbre la messe de funérailles dans la chapelle intérieure, devenue depuis une des salles du musée:

*Jugez quelle a dû être ma douleur de l'enterrer. C'est pourtant là ce que le Seigneur m'a donné le courage de faire hier. Mon oncle a voulu l'accompagner aussi jusqu'au lieu de la sépulture. L'évêque de Nancy, Mgr de Forbin-Janson l'a conduit dans sa voiture. J'étais moi dans une voiture de deuil qui précédait le corbillard sur lequel étaient posés les restes de cette chère, innocente et pure créature. C'est au Calvaire du Mont Valérien que je suis allé la déposer à l'ombre de la croix<sup>20</sup>...*

En nous promenant dans les très beaux jardins convertis en musée à ciel ouvert, nous pouvons mettre nos pas dans ceux de saint Eugène, le retrouver se promenant avec sa sœur et son oncle, pleurant sa nièce chérie.

### **Sur le chemin des Tuileries**

Revenons à la maison des Prêtres des Missions étrangères. Le 22 janvier 1836 à 11 heures, un carrosse à deux chevaux, frappé aux portières des armoiries royales de France est venu y chercher Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque d'Icosie. Il est convié à une audience privée dans le cabinet de travail du roi Louis-Philippe, au palais des Tuileries.

Mgr d'Icosie, en grande tenue, croix de commandeur des ordres royaux des saints Maurice et Lazare au cou, accompagné du p. Guibert, descend la rue du Bac dans ce bel équipage. Il remonte la Seine, longe l'actuel quai Voltaire, traverse le fleuve au pont du Carrousel, franchit les guichets du Louvre et arrive enfin dans la grande cour intérieure du Palais.

*Je pris le beau carrosse de remise et, accompagné du p. Guibert et de mon domestique, je m'acheminai vers les Tuileries où j'arrivais un quart d'heure plus tôt que les Généraux et les Maréchaux de France qui attendirent que j'eusse passé<sup>21</sup>.*

Que pensait notre Fondateur durant ce parcours? Sans aucun doute repassait-il dans sa tête toutes ces années de combat, son opposition au pouvoir, sa déchéance de la nationalité française. Il pensait sans doute aussi à l'attitude des autorités romaines qui ne l'avaient guère défendu. Il pensait encore au prix qu'il avait dû payer pour en arriver là:

*Tout s'est terminé par la résolution que j'ai prise de passer par-dessus la difficulté dans ce qu'elle pouvait avoir de déplaisant par rapport à moi, en obtenant l'assurance que cela ne tirerait pas à conséquence pour les autres. Je ne sais si le Ministre et le Roi apprécieront ce qu'il y a de délicat et de généreux dans ma détermination<sup>22</sup>.*

---

<sup>19</sup> Lettre au p. Suzanne, 25 juin 1825. EO, 6, p. 187.

<sup>20</sup> Lettre au p. Tempier, 28 juin 1825. EO, 6, p. 188.

<sup>21</sup> Lettre au p. Tempier commencée le 20 janvier 1836 et expédiée le 23. EO, 8, p. 190.

<sup>22</sup> Ibid., p. 189.

## Le Palais des Tuileries

Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce Palais qui fermait la Cour du Carrousel en unissant les deux grandes galeries du Louvre. Ce bâtiment, résidence royale et impériale, fut incendié par la Commune de 1871. Toutefois, dans les jardins, devant les somptueuses façades, l'arc de Triomphe, les bassins et les fontaines, nous pouvons évoquer l'audience du 22 juin 1836 qui scella la réconciliation de l'évêque d'Icosie et du roi des Français.

*À midi, la porte du cabinet du Roi s'ouvrit et l'on m'appela. Le Roi s'avança vers moi, en me faisant un petit compliment fort gracieux, puis il me fit asseoir en face de lui...*

*Il appela à haute voix l'huissier de sa chambre et de manière à ce que tous ceux qui attendaient l'audience pussent l'entendre, il ordonna qu'on prévint la Reine de sa part de ma visite... Lorsqu'en le quittant, je lui rappelai que c'était lundi que je devais revenir auprès de lui pour prêter serment, il me répondit avec beaucoup de grâce: «Oui, Monsieur l'Évêque, c'est lundi que j'aurai le plaisir de vous revoir et c'est avec confiance que je recevrai votre serment.»*

*Je passai chez la Reine qui me fit asseoir auprès d'elle. Nous parlâmes de mon oncle, de la Reine de Naples, de l'accueil que le Roi venait de me faire, de plusieurs autres choses et je me retirai<sup>23</sup>.*

Réconcilié avec le roi et le gouvernement, Eugène de Mazenod, hier considéré comme pestiféré par les autres évêques, devient à nouveau fréquentable. Même si cela lui déplait en plein carême, il doit répondre à de nombreuses invitations.

*Ce soir, nouvelle réunion de tous les Evêques et Archevêques, du Cardinal, de Mgr Garibaldi, de MM. Rauzan, Dubosc et Langlois et quelques autres chefs d'ordre chez Mgr l'évêque de Nancy qui nous donne à dîner solennellement à tous. Il faudra répéter cette même cérémonie vendredi chez Mgr Garibaldi, nonobstant le Carême qui se fait ainsi d'une façon fort civile. Aussi tiens-je au propos, si Dieu me prête vie, de passer l'an prochain ce saint temps un peu plus canoniquement. Mais, dans cette circonstance, je ne puis pas décemment faire la leçon à tant d'évêques devant lesquels je puis dire avec plus de raison que saint Paul que je ne suis qu'un avorton<sup>24</sup>.*

Le 30 novembre 1837, Mgr de Mazenod refait le même chemin dans le même appareil. Cette fois, c'est comme nouvel évêque de Marseille qu'il doit prêter à nouveau serment au roi.

C'est durant ce séjour à Paris qu'Eugène de Mazenod découvre avec ravissement les premiers transports en commun. Il s'amuse comme un enfant à prendre ces curieuses machines et à traverser ainsi tout Paris en omnibus avec le fidèle Guibert:

*Le 9 février, il prit l'omnibus pour se rendre à Issy. S'il avait eu le temps, il se serait donné le plaisir de parcourir tout Paris par ce même omnibus pour la même somme de six sols. Il en riait en trouvant cette manière de voyager fort amusante<sup>25</sup>.*

## IV. De la rue de Grenelle au Palais du Luxembourg avec Mgr de Mazenod, sénateur d'Empire (séjours de 1856, 1857, 1858, 1859 et 1860)

Nous abordons maintenant la dernière période de la vie d'Eugène de Mazenod qui est ponctuée par un voyage à Paris chaque année. Ces déplacements sont facilités par le développement du chemin de fer: il ne faut plus que 20 heures pour faire Paris-Marseille! La vraie raison de ces fréquents voyages est la nouvelle responsabilité qui tombe sur les épaules du vieil évêque: celle de sénateur d'Empire.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>24</sup> Lettre au p. Tempier, 8 mars 1836. EO, 8, p. 198.

<sup>25</sup> Lettre du p. Guibert au p. Tempier du 10 février 1836. Rey, I, p. 680.

### L'hôtel du Bon Lafontaine (rue de Grenelle)

Il ne se doute pas de ce qui l'attend, au début de juin 1856, quand, doyen d'âge de l'épiscopat, il arrive à Paris pour participer, le 14 juin, au baptême du Prince Napoléon, héritier du trône. Il descend à l'hôtel du «Bon Lafontaine», rue de Grenelle. Plus qu'un hôtel, c'est une pension pour ecclésiastiques, avec chapelle et tout le nécessaire pour célébrer la messe. Accompagné de l'abbé Jeancard qui lui sert de secrétaire, il y retrouve Mgr Guibert et les évêques de Montpellier, de Digne, de Gap. C'est là qu'il logera désormais à chaque fois qu'il viendra à Paris.

Après les cérémonies du baptême à Notre-Dame, Eugène de Mazenod, se pensant quitte avec le protocole, décide de prendre quelques jours de vacances, puis d'aller visiter les Oblats de Nancy et de Sion avant de regagner Marseille. C'est ainsi que, le 15 juin, il prend le train pour Versailles, visite le château et le parc. Comme des milliers de badauds, il assiste au spectacle des grandes eaux, circulant en simple soutane noire, sans aucun signe distinctif.

Le 20, accompagné de Mgr Guibert, il prend le train pour un pèlerinage à Chartres.

*Nous y étions attendus par l'évêque qui nous avait invité à faire cette petite course. Son grand vicaire était à la gare avec une voiture pour nous conduire à l'évêché. Après les premiers compliments, nous fîmes une première station toute de dévotion auprès de la Très Sainte Vierge, nous réservant de retourner après-dîner pour admirer les belles proportions de ce magnifique édifice. Un premier coup d'œil nous charma tous en même temps<sup>26</sup>.*

Le 24, il se rend à la basilique de Saint-Denis, nécropole des rois de France:

*Je n'avais pas vu cette belle et jolie église depuis qu'elle a été restaurée. C'est magnifique et gracieux en même temps. J'ai employé plus de temps pour admirer que je n'avais supposé<sup>27</sup>.*

Puis il fait quelques visites d'amitié. Il va saluer deux anciens de l'œuvre de Jeunesse d'Aix: l'abbé Leblanc<sup>28</sup> et monsieur Adrien Chappuis<sup>29</sup>, inspecteur général des finances. Il ne peut échapper aux réceptions officielles. Le cardinal légat invite tous les évêques à la nonciature. En retour, l'archevêque de Paris invite le légat et tous les évêques à l'archevêché.

C'est au moment où il se prépare à partir pour Nancy que Mgr de Mazenod apprend sa nomination au Sénat:

*En rentrant chez moi, j'ai trouvé la lettre du ministre d'Etat qui m'annonce que, par décret de ce jour, l'Empereur m'a élevé à la dignité de sénateur. Je lui en dois d'autant plus de reconnaissance que je n'ai rien fait pour attirer son attention. Je comptais même partir sans lui demander une audience particulière<sup>30</sup>.*

Le splendide palais du Luxembourg fut construit entre 1612 et 1620 pour servir de résidence à la reine Marie de Médicis, veuve du roi Henri IV. Bâti dans le plus pur style classique italien, orné d'un vaste et somptueux jardin, il est décoré par Rubens. En 1805, il devient le siège du Sénat et il l'est resté jusqu'à aujourd'hui.

Le 26 juin 1856, surlendemain de sa nomination, le sénateur Charles-Joseph-Eugène de Mazenod fait son entrée sous les ors de la grande salle des séances:

---

<sup>26</sup> Journal du 20 juin 1856. EO 22, p. 84.

<sup>27</sup> Journal du 24 juin 1856. EO 22, p. 85.

<sup>28</sup> H. J. Leblanc. Voir EO, 16, p. 167, note 31.

<sup>29</sup> Adrien Chappuis. Voir EO, 16, p. 166, note 30.

<sup>30</sup> Journal du 24 juin 1856, dans EO, 22, p. 85.

*Monsieur le Président du Sénat a député les deux cardinaux qui étaient présents pour venir me chercher et me servir, selon l'usage, de parrains. Le troisième cardinal est arrivé sur ces entrefaites et s'est joint aux deux autres. Monsieur le Grand Référendaire qui marchait devant nous, nous a introduits. Tous debout, en face de Monsieur le Président, nous avons écouté la lecture du décret qui nous nommait sénateur et Monsieur le Secrétaire a lu la formule du serment, que j'ai prêté en levant la main, les cardinaux m'ayant prévenu que c'était ainsi qu'il fallait faire. On m'a ensuite désigné la place que je devais occuper. J'ai trouvé mon nom inscrit et, dans le tiroir, la boîte renfermant les billets blancs et bleus avec mon nom. Ils doivent servir pour exprimer le vote<sup>31</sup>.*

Pour Eugène de Mazenod, devenir sénateur n'est pas qu'une distinction honorifique. Il tient à assister aux séances, autant que ses obligations épiscopales le lui permettent. Aussi doit-il, malgré son grand âge, bousculer son emploi du temps:

*Il ne conviendrait pas que je me retirasse (du Sénat) au moment où il s'agit de voter sur la grande question de la régence. Je dois renvoyer mon voyage (à Nancy) à mercredi... Cela me contrarie beaucoup parce que, ayant une grande tournée à faire, il faudra que j'abrège mon séjour partout où je dois passer... Dans mon calcul, je resterai avec vous à Nancy le reste du mercredi. Nous irions le jeudi à Sion. Nous passerions ensemble le vendredi et je reviendrai le samedi à Paris. De là je me rendrai à Orléans et Cléry et, de là, je passerai rapidement par Limoges pour examiner le sanctuaire qu'on veut nous donner. Puis je partirai au plus tôt pour Bordeaux où j'ai aussi à voir le local où l'on voudrait bâtir et me sauver bien vite à Marseille pour m'y trouver quelques jours avant l'ouverture du Chapitre. Tout cela se fera sur le point d'atteindre mes soixante et quinze ans<sup>32</sup>!*

### **Chez le photographe Pierre Petit (Place Cadet)**

Au cours de son dernier voyage à Paris, en 1860, le vieil évêque accepte de poser devant le célèbre Pierre Petit, «photographe des empereurs, évêques et autres altesses impériales», qui tient boutique au 31 de la place Cadet (à l'angle de la rue Cadet et de la rue Saulnier).

À cette époque, chaque pose durait environ vingt minutes. On imagine la fatigue qu'ont pu représenter pour ce vieillard de presque 80 ans les neuf poses consécutives. L'une d'elles est particulièrement émouvante. Il est assis dans un grand fauteuil, ne laisse voir que sa croix pectorale. Sur sa soutane, il porte un vieux manteau élimé aux manches. Il y apparaît si naturel que l'un de ses contemporains, l'abbé Timon-David, pouvait dire: «Là, c'est vraiment lui! Un guide sûr et un père dévoué».

### **V. Du quartier de l'Europe à Montmartre avec les pères Tempier, Fabre, Baret, Lemius... et les autres (à partir de 1859)**

C'est assez tardivement que les Oblats s'installèrent à Paris. Même lorsqu'il établit ses missionnaires dans des villes comme Marseille, Bordeaux ou Nancy, notre Fondateur ne voyait pas ce qu'ils pourraient faire dans la capitale déjà très fournie en congrégations religieuses. Mais peu à peu, l'idée qu'il y avait aussi place pour les «missionnaires des plus pauvres» prit forme. L'opposition à l'installation des Oblats vint alors du cardinal Morlot qui n'aimait guère ni Mgr de Mazenod ni les religieux. Toutefois il finit par céder devant les insistances du tout nouveau sénateur d'Empire et il accepta l'implantation d'une toute petite communauté dans le quartier très populaire de Clichy, au numéro 22 de la rue des Batignolles. «Le Cardinal a consenti à ce que nos Pères vinssent s'établir dans son diocèse. Ce n'est pas sans peine qu'on en est venu là<sup>33</sup>.»

---

<sup>31</sup> Journal du 26 juin 1856, dans EO 22, p. 86-87.

<sup>32</sup> Lettre au p. Soullier, 4 juillet 1856. EO, 12, pp. 17-18.

<sup>33</sup> Lettre au p. Fabre, 9 mars 1859, dans EO, 12, p. 125.

Ce fut le point de départ d'une des pages les plus glorieuses de notre histoire, page aujourd'hui bien oubliée.

### **Le quartier de Batignolles et la rue Saint-Pétersbourg**

Le quartier compris entre la place Clichy, le boulevard de Batignolles, la gare Saint-Lazare et la place de l'Europe était alors un quartier populaire, appartenant à la zone dite des «fortifications». Si la place de l'Europe et les rues qui y arrivent sont jalonnées de très beaux immeubles bourgeois, les autres rues étaient habitées par des marâchers, des ouvriers du chemin de fer et des gens sans emplois. La place Clichy sera d'ailleurs un des hauts lieux de la lutte ouvrière lors de la Commune de 1871.

C'est le 23 mars 1859 qu'Eugène de Mazenod bénit un vaste terrain situé au 26 de la rue de Saint-Pétersbourg. Il voit grand, car il s'agit vraiment d'établir une communauté capable d'assurer de nombreux services:

*Le difficile sera de former ce personnel d'élite qu'il faut à Paris pour y accomplir notre mission. Vous aurez besoin de vous froter le front. Des hommes réguliers, édifiants, propres à diriger des communautés religieuses et capables de se distinguer dans les chaires de Paris. Cette dernière condition ne me semble pourtant pas indispensable. Quel métier allons-nous faire! S'il y a quelque chose d'insipide et de nul avantage pour le salut des âmes, ce sont ces sermons isolés de Paris. Si vous me parliez des instructions à faire dans la banlieue, qui a si grand besoin de conversion, je le comprendrais<sup>34</sup>.*

La construction commença aussitôt, sous la surveillance du p. Tempier. Après deux ans de travaux, la communauté prit possession des bâtiments le 17 août 1861. C'est une maison de trois étages avec mansardes, le tout dans le style ogival.

Dès 1860, les pères Tempier et Fabre avaient perçu que le centre de la Congrégation ne serait pas éternellement à Marseille. De fait, à la mort du Fondateur, les Oblats furent chassés de Marseille par son successeur Mgr Cruice. La rue Saint-Pétersbourg devient le siège de la Maison Générale. Elle le restera jusqu'aux expulsions des religieux de France, en 1904, pour se retirer brièvement à Liège, en Belgique, et se fixer définitivement à Rome en novembre 1905.

Aujourd'hui, notre ancienne maison devenue propriété de l'État, abrite un organisme dépendant du ministère du Commerce et de l'Industrie. Nous pouvons encore entrer dans le grand hall et y évoquer le souvenir des Supérieurs généraux qui vécurent ici: Joseph Fabre, Louis Soullier et Cassien Augier.

Nous ne pouvons pas passer ici sans nous souvenir de notre second père, François de Paule-Henri Tempier. Il s'y installa en 1862 et il y mourut le 8 avril 1870:

*Le bon père était abattu par le feu de la fièvre. Cependant il avait encore un mot aimable pour ceux qui venaient le visiter. Une sœur de l'Espérance veillait à son chevet ainsi que le frère Nigro. Vers onze heures et demie, la sœur s'aperçut qu'il ne répondait plus à ses questions et elle soupçonna l'imminence de sa mort. On vint m'appeler. Je fis réveiller aussi le p. Augier. Nous trouvons notre cher malade dans l'attitude d'un homme endormi, avec une respiration rapide. Je lui donne alors une dernière bénédiction et, pendant que je prononce la formule sacrée, je reçois le dernier soupir de notre second père. Il s'est doucement endormi dans le Seigneur, sans effort, sans secousse et sans le moindre mouvement<sup>35</sup>.*

Entrons maintenant dans l'église Saint-André de l'Europe, situé au 24 de la même rue, et qui est contiguë à notre ancienne Maison Générale. Cette belle église paroissiale était alors

---

<sup>34</sup> Lettre au p. Vincens du 12 mai 1859. EO, 12, p. 141.

<sup>35</sup> Joseph Fabre, Notice du p. Tempier, dans *Notices nécrologiques*, II, pp. 110-116.

notre chapelle, semi-publique. Consacrée à Noël 1861, elle devint vite célèbre dans le quartier de l'Europe, alors peu fourni en églises paroissiales. En 1865, un rapport du supérieur local dénombre plus 3000 communions chaque mois. À l'image de la chapelle des Missions à Aix ou de celle du Calvaire à Marseille, elle devient lieu de prédication, de différents exercices spirituels et d'accueil des pénitents. Elle est consacrée à l'Immaculée Conception et les cinq vitraux du chœur en illustrent le dogme.

Arrêtons-nous devant le vitrail de droite. Eugène de Mazenod y est assis, en soutane violette et sans rabat. À sa gauche se tient le p. Tempier, également sans rabat; en face, Mgr Guibert, en tenue cardinalice, qui présente au Fondateur la maquette de la basilique du Sacré- Cœur; Mgr Matthieu Balain, archevêque d'Auch; le p. Joseph-Eugène Antoine, assistant-général, mort depuis peu. Entre eux, il y a une table couverte d'un tapis aux armes des Oblats. Les écussons de Mgr de Mazenod, de la famille de Mazenod, des Soeurs de la Sainte-Famille, figurent aussi au bas des différentes verrières<sup>36</sup>.

Pendant la Commune de Paris, la chapelle de la rue Saint-Pétersbourg fut le seul lieu de culte à rester ouvert dans toute la capitale. Le supérieur, le p. Aubert, qui avait été missionnaire en Irlande et qui y avait obtenu la nationalité anglaise, profita de cet avantage. Il demanda à l'ambassade un drapeau anglais et le fit flotter fièrement au-dessus du porche de la chapelle.

Un employé de la mairie du VII<sup>e</sup> arrondissement se présenta pour en demander la raison. Le p. Aubert le reçut, lui présenta son titre de citoyen anglais et se déclara chez lui. Il se retira satisfait et la chapelle, devenue ainsi terre anglaise, put rester ouverte<sup>37</sup>.

Cette chapelle abrita nos chapitres généraux de décembre 1861, mai 1893 et mai 1898 qui procédèrent aux élections des pères Fabre, Soullier et Augier comme supérieurs généraux.

Il convient encore d'y évoquer le souvenir du p. Charles Baret, l'un des plus brillants sujets de la communauté de Paris. Il fut l'un des prédicateurs les plus demandés de la capitale:

*Aucune langue morte ou vivante ne lui était inconnue. Après avoir fait sa lecture spirituelle en grec ou en hébreu, il pouvait aller entendre la confession d'un Italien, d'un Espagnol, d'un Anglais ou d'un Allemand, sans craindre que ce pénitent ne le prit pas pour son compatriote. À cette prodigieuse faculté de mémoire, s'ajoutait une facilité d'invention plus prodigieuse encore. L'improvisation d'une pièce de vers ou d'une splendide harmonie vocale ou instrumentale était pour lui un jeu plutôt qu'un travail<sup>38</sup>.*

Lorsque les Oblats furent chassés en 1904, les adieux de la population de Clichy furent déchirants. Même les «dames de petite vertu», fort nombreuses dans ce quartier, firent cortège aux Oblats, récitant le chapelet avec eux tout le long du parcours.

### **Le cimetière de Montmartre**

C'est le père Fabre qui décida l'achat d'une concession funéraire pour les Oblats de Paris. Son choix se porta sur le cimetière le plus proche de la communauté: celui de Montmartre. Il y acquit la concession 13, dans la 29<sup>e</sup> division.

---

<sup>36</sup> Voir description de la chapelle des Oblats de la rue Saint-Pétersbourg dans *Missions*. 38 (1900), pp. 357-365.

<sup>37</sup> *Missions*, 9 (1871), p. 615.

<sup>38</sup> Notice nécrologique du p. Baret dans *La Gazette du Midi*, le 2 novembre 1875.

En remontant la rue Saint-Pétersbourg jusqu'à la place Clichy, puis en commençant l'ascension de la Butte par la rue de Caulaincourt, nous arrivons à la grande entrée du cimetière. La tombe des Oblats se trouve au bord du chemin Troyon. Le monument est une simple dalle de granite frappé d'un médaillon aux armes de la Congrégation.

La plaque centrale porte l'inscription suivante:

Missionnaires Oblats de  
Marie Immaculée  
P. François de P. Tempier 1788-1870  
1<sup>er</sup> compagnon du Fondateur  
P. Joseph Fabre  
Sup. Gén. 1824-1892  
P. Louis Soullier  
Sup. Gén 1826-1897  
P. Théodore Labouré  
Sup. Gén. 1883-1944

Les deux plaques latérales énumèrent les noms de nos frères qui reposent ici. Parmi les plus anciens, citons Marc de l'Hermitte, Pierre Aubert, Antoine Mouchette, Alfred Yenveux... Parmi les plus récents, au risque d'en oublier, citons les pères Nogaret, Prunier qui forma les dernières générations de scolastiques de Solignac, Fagon, un des premiers missionnaires du Laos, Maigret connu par sa méthode pour faire apprendre l'hébreu.

*Nous tenons à eux par des liens d'une charité particulière, ils sont encore nos frères et nous sommes les leurs. Ils habitent notre maison-mère, notre chef-lieu. Leurs prières, l'amour qu'ils conservent pour nous, nous attireront un jour à eux pour habiter avec eux le lieu de notre repos.*

*Je présume que notre communauté d'en haut doit être placée bien près de notre Patronne. Je les vois à côté de Marie Immaculée et par conséquent à portée de Notre Seigneur Jésus Christ, qu'ils ont suivi sur la terre et qu'ils contemplant délicieusement.*

*Nous recevrons notre part de cette plénitude si nous nous rendons dignes d'eux par notre fidélité à pratiquer constamment cette Règle qui les a aidés à parvenir où ils sont<sup>39</sup>.*

À quelques mètres de la tombe des Oblats se trouve une chapelle funéraire somptueuse, celle des princes de Polignac. Le prince Louis fut un des compagnons d'immigration d'Eugène de Mazenod avant de devenir l'un de ses plus farouches adversaires sous le régime de Charles X.

### **La basilique du Sacré-Coeur et le cardinal Guibert**

Continuons notre ascension de la Butte pour arriver au monument qui domine Paris: le Sacré-Cœur. Cette basilique tire son origine du «vœu National de la France au Sacré-Cœur», sorte de réparation voulue par quelques laïcs influents pour expier les péchés de la «France impie et de l'abominable Commune de Paris». Ce vœu était censé apaiser la colère divine dans les temps de malheur que traversait la France.

---

<sup>39</sup> Lettre au p. Courtès, 22 juillet 1828. EO, 7, p. 167.

Heureusement Mgr Guibert, nommé au siège de Paris en 1871, était un homme d'apaisement. Il commença par ouvrir sur la Butte, quartier très populaire de la ville et marquée par l'atroce répression des «Versaillais», des écoles pour les orphelins. Il y multiplia les œuvres caritatives et enfin, reprenant la direction des opérations, il réussit à noyauter le comité du Vœu National et à lui faire perdre son caractère revanchard. Il put alors poser la première pierre en juin 1875, dans un climat redevenu presque serein.

En 1876, il appelait les Oblats pour prendre la direction de l'œuvre, tant matérielle que spirituelle. Cette venue était dans la droite ligne de la dévotion d'Eugène de Mazenod au Sacré-Cœur. Les Oblats resteront à Montmartre jusqu'aux expulsions de 1903. Sous l'impulsion de supérieurs remarquables: Achille Rey, de 1876 à 1885; Alfred Voirin, de 1885 à 1893; Jean-Baptiste Lemius, de 1893 à 1901; et Edmond Thiriet, de 1901 à 1903; et de chapelains mémorables, tel le p. Alfred Yenveux, la basilique actuelle put être construite, l'œuvre du Sacré Cœur se répandre dans le monde entier, et les œuvres caritatives se multiplier. À ce sujet, Mgr Rodhain, fondateur du Secours Catholique, n'hésitait pas à dire qu'il avait puisé beaucoup de ses idées dans ce que les Oblats avaient créé sur la Butte. Devant cette basilique, nous sommes donc bien dans un lieu oblat, aussi bien par le monument que nos devanciers y ont construit, par la dévotion au Sacré-Cœur qu'ils en ont fait rayonner que par le service des pauvres qu'ils y ont développé.

Deux souvenirs attireront plus particulièrement notre attention. D'abord la mosaïque du chœur. Le cardinal Guibert voulut que les saints de France y soient représentés. En bonne place, nous y voyons les saints marseillais Lazare, Marthe et Marie, petit clin d'œil à Mgr de Mazenod qui tenait comme assurée leur venue en Provence. À leurs pieds, Mgr Guibert est représenté offrant au Christ la maquette de la basilique.

Ensuite la crypte. C'est là que le cardinal Guibert voulut reposer. Après avoir salué le p. Tempier au cimetière de Montmartre, achevons ici notre pèlerinage mazenodien en nous inclinant devant la tombe de celui qui fut le fils par excellence de saint Eugène.

## **VI. Églises «Mazenodiennes» à Paris**

### **Crypte des Missions étrangères de Paris (rue du Bac)**

Eugène de Mazenod y célèbre la messe du matin de Pâques, en 1823, pour plus de 120 clochards du quartier (voir Rey, I, pp. 308-309).

### **Chapelle des Lazaristes (rue de Sèvres)**

Eugène de Mazenod y célèbre des ordinations le 27 février 1836.

### **Église Saint-Jacques (boulevard Saint-Jacques)**

Eugène de Mazenod y participe aux vêpres le 3<sup>e</sup> dimanche de Carême, 6 mars 1836.

### **Église Saint-Louis des Invalides**

Mgr de Mazenod y préside aux obsèques du général de Daurémont le 7 décembre 1837.

### **Église de Fontenay-les-Roses**

Mgr de Mazenod y célèbre la confirmation le 15 juin 1856.

*Le curé de Fontenay-les-Roses, un ancien ami, s'était empressé de lui demander de présider la première communion des enfants de sa paroisse et de leur administrer le sacrement de confirmation. Le prélat ne sut refuser. M. le curé David le fit se rencontrer avec M. Leblanc, curé de Paris, et M. Chappuis, inspecteur général des Finances, camarade d'enfance, tous deux anciens congréganistes d'Aix, enfants chéris de Mgr de Mazenod. Le prélat ne manqua pas de prêcher le matin et le soir. (Voir Rey, I, p. 599).*

### **Basilique de Saint-Denis**

Mgr de Mazenod y va en visite de tourisme et de pèlerinage le 24 juin 1856. (EO, 22, p. 85).

### **Église Saint-Roch (rue du Faubourg Saint-Honoré)**

Mgr de Mazenod y célèbre la messe pour 400 enfants sourds-muets le 29 mars 1857.

*L'abbé Lambert, aumônier des sourds-muets, l'avait invité à célébrer la sainte messe et à donner la communion non pas aux sourds-muets hospitalisés, mais à ceux qui étaient libres dans la ville. Spectacle bien émouvant. C'était le jour de leurs Pâques... Deux sermons leur furent adressés par signes. Il y eut deux réunions dans la journée et Mgr de Mazenod fut émerveillé de tout ce qu'il avait vu. (Rey, II, p.632).*

### **Église Saint-Sulpice**

*Je n'ai pas résister aujourd'hui à sortir de la chapelle domestique où je dis tranquillement la messe pour aller assister à la grand'messe à Saint-Sulpice et y recevoir les cendres. Je me suis placé dans le chœur où j'avais vu si longtemps le bon cardinal Dugnani venir assister aux offices quand j'étais simple séminariste. Ce n'est pas non plus sans émotion que je me suis trouvé dans ce chœur que j'avais arpenté si souvent pendant les cinq années de mon séjour... Hélas je n'y rencontrais plus ces bons vénérables directeurs et tant de condisciples qui m'ont devancé dans l'éternité! J'avais sous les yeux une nouvelle génération cléricale dans laquelle seront choisis nos successeurs ! Puissent-ils puiser dans la sainte maison les mêmes principes qui nous ont été inspirés! (Journal d'E. De Mazenod, 9 mars 1859. EO, 22, p. 167).*

### **Église Sainte-Clotilde**

Mgr de Mazenod y célèbre un baptême le 12 mars 1859:

*Le 12 mars, Mgr de Mazenod avait baptisé un enfant dans l'église Sainte-Clotilde. Les fonts baptismaux n'étant pas encore achevés, le baptême eut lieu dans la sacristie. C'était l'enfant premier-né de Mme de Salverte. M. et Mme Pastré, ses père et mère, éminents Marseillais, avaient sollicité cette faveur de leur vénéré pasteur. (Rey, II, p. 717).*

### **Église Saint-Germain-des-Prés**

Mgr de Mazenod y célèbre la messe au cours de son séjour de 1858.

### **Église Notre-Dame-de-Lorette**

Le 31 janvier 1858, Mgr de Mazenod y baptise «très solennellement» un petit enfant d'une famille marseillaise (tout en refusant comme marraine une tante protestante).

### **Église Saint-Séverin**

Le 16 février 1858, Mgr de Mazenod y préside à la clôture des Quarante-Heures.

Le curé de Saint-Louis m'avait invité à clôturer les exercices de 40 heures dans sa paroisse; à mon grand regret j'ai été obligé de me refuser à cette invitation. J'étais engagé pour Saint-Séverin. J'ai assisté au sermon prêché par le p. Vidal, mariste. Je portais ensuite processionnellement le Saint Sacrement et, à la station que nous fîmes à l'autel de la Sainte vierge, je lus à haute voix l'amende honorable. Je terminai le salut par la dernière bénédiction au maître-autel. Pendant cet exercice, je me transportais en esprit dans notre bonne ville et je m'associais aux hommages que l'on y rendait à notre Sauveur Jésus Christ

au même instant que je l'invoquais et le portais en triomphe à Paris J'avais besoin de ce genre de consolation, je soupirai après le moment de remplir quelque fonction qui me fournit l'occasion de manifester publiquement les sentiments d'amour, de reconnaissance, d'adoration que par la miséricorde de Dieu je nourris dans mon cœur. Ce fut une délicieuse soirée que j'ai le plus grand regret de ne pouvoir renouveler à Saint-Louis. (Journal, 16 février 1858. EO, 22, p. 132).

Paris, juillet 2006

# Saint Eugène de Mazenod et la famille de sa sœur Eugénie

Marcel Plamondon, o.m.i.<sup>1</sup>

SUMMARY - Saint Eugene's sister named Eugenie married Marquis Armand de Boisgelin in 1808. He remained very close to the couple and their family over the years, always encouraging them to be faithful to their Christian duties. They had five children, three daughters and two sons. Two girls, Caroline and Nathalie, died of tuberculosis in their teens. The third one, Césarie, married Marquis Charles de Damas at Albano, near Rome, in 1845; they had six children. One nephew, Louis, joined the Jesuits, but also died of tuberculosis in 1842 at the age of 27. Finally, Bishop de Mazenod blessed the wedding of the last of the de Boisgelin siblings, Eugene, at Marseilles in 1848; this family had seven children. As an uncle, Saint Eugene followed their education closely; he was always happy to spend some time with them and, as he did for the Oblates, to show them much concern and affection.

Selon une coutume provençale qui nous surprend aujourd'hui, Eugénie de Mazenod, l'unique sœur de saint Eugène, s'est mariée à minuit le 21 novembre 1808. À Aix même, elle épouse le marquis Armand de Boisgelin, un bon parti selon la vision de l'époque. Son frère Eugène, qui étudie la théologie à Paris au Séminaire Saint-Sulpice, ne pourra participer à la célébration. Mais le jour même du mariage, il a communié pour que sa sœur Eugénie, appelée familièrement Ninette, «soit toujours fidèle aux grandes grâces que le bon Dieu lui a fait depuis qu'elle existe<sup>2</sup>.» Ce fut un grand sacrifice pour son cœur chaleureux que de vivre à distance l'événement.

Non content d'offrir ses vœux de bonheur à l'heureuse élue, le 4 décembre 1808, il l'invite à découvrir dans le mariage un chemin vers la sainteté. Écoutons le grand frère qui l'exhorte avec le sérieux d'un directeur spirituel:

*D'abord tu dois te dire mille fois par jour que tu te trouves dans une position toute particulière. La vie que tu as menée avant ton mariage est un puissant engagement que tu as pris avec Dieu de lui être fidèle toute ta vie; bien loin que ce nouvel état doive diminuer en rien ta ferveur, tu dois t'encourager à servir Dieu avec encore plus de zèle, s'il est possible, parce que les dangers se sont accrus et les obligations ont prodigieusement augmenté. Le Mariage est saint, il ne peut donc être un obstacle à la sainteté, ainsi tout ce qu'on pourrait alléguer à ce sujet pour ralentir ta piété serait souverainement faux<sup>3</sup>...*

Toujours saint Eugène gardera cette liberté d'expression qui le caractérise, comme homme et comme pasteur.

Pour plus de clarté nous verrons successivement la relation amicale du Fondateur avec le couple Boisgelin et sa relation presque paternelle avec ses nièces et neveux<sup>4</sup>. Il y aura nécessairement des recoupements au plan chronologique. La vie d'une famille forme un tout et les enfants, à tour de rôle, viennent la modifier et l'enrichir.

## 1. Le lien de saint Eugène avec sa sœur et son mari

Nous savons peu de choses d'Armand de Boisgelin car ses lettres à Eugène n'ont pas été conservées. Et pourtant celui-ci accuse réception, le 8 décembre, d'une missive de son

---

<sup>1</sup> Causerie donnée aux laïcs associés à Québec, le 15 septembre 2005.

<sup>2</sup> Lettre à sa mère, 21 novembre 1808, dans *Écrits oblats (EO)* 14, p. 85.

<sup>3</sup> Lettre à sa sœur, 4 décembre 1808, dans *EO* 14, p. 90.

<sup>4</sup> Voir Y. BEAUDOIN, article «Boisgelin, Armand Natal de, et famille», dans le *Dictionnaire historique des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, I, Rome, 2004, p. 130-133.

beau-frère. Le contenu semble se résumer à des «choses amicales». Nous en saurons davantage si nous nous référons de nouveau à la lettre d'Eugène à sa sœur, citée plus haut:

*Te voilà donc Madame de Boisgelin. C'est à dire que Dieu nous a accordé ce qui faisait le sujet et l'objet de nos vœux depuis si longtemps. Destinée à l'état du mariage, tu désirais, et nous aussi, que tu rencontrasses un honnête homme dont le caractère pût te permettre un bonheur assuré; qu'il jouît d'une fortune qui te mît toi et tes enfants à l'abri de cette inquiétude pénible dans laquelle gémissent trop souvent ceux qui voudraient donner une éducation soignée aux fruits de leur amour conjugal et qui n'en ont pas les moyens; tu me dois peut-être de nous être fixé à le vouloir d'une classe et d'un nom qui assortit le nôtre, enfin nous soupirions de le trouver dans la même ville que nous habitons. Par dessus tout cela et avant tout, qu'il fût chrétien, ou du moins qu'il ne t'empêchât pas de continuer à l'être<sup>5</sup>.*

Armand est un honnête homme, mais il garde ses distances face à la pratique religieuse. Une rencontre familiale au château de Saint-Martin-de-Pallières en septembre 1841 mène le Fondateur à rendre hommage à son beau-frère qui partage maintenant les convictions religieuses de son épouse:

*Mon beau-frère, écrit-il dans son Journal, est le plus galant homme que je connaisse, à qui il ne manquait que ce que le Seigneur vient d'accorder aux prières de sa vertueuse femme et de nous tous, de lui voir pratiquer la religion qu'il avait toujours honorée de ses plus profonds hommages<sup>6</sup>.*

Ce beau-frère se soucie du bonheur de son épouse et de leurs cinq enfants. On le retrouve aux grands événements qui marquent la vie d'une famille: naissances, mariages, deuils. Mais il apparaît une personne effacée, qui abandonne le leadership à son épouse. On a l'impression que c'est elle qui prend les décisions et qu'elle fait appel à son frère pour l'administration du patrimoine familial. Écoutons la confidence que nous livre Eugène dans une lettre à sa mère, une femme d'affaires avisée:

*Armand laissera mourir monsieur Hugues sans avoir terminé l'affaire de Ginasservis (moulin). Il se fâchera, s'il lui plaît, de ma réflexion, mais je n'en concevrai pas mieux la négligence qu'il met pour tous les intérêts qui le regardent, lui et ses enfants plus encore que nous<sup>7</sup>.*

S'il se révèle négligent pour la gestion des affaires, Armand démontre un grand respect envers les personnes. Chaque fois que son épouse traverse une période difficile, il accepte qu'elle quitte et parte en voyage avec sa mère et son frère en vue de refaire sa santé. Elle est allée en Suisse en 1830 après la mort de sa fille Nathalie.<sup>8</sup> Qui a pris l'initiative du voyage? C'est Eugène, lui-même ébranlé par plusieurs deuils, qui planifiera ce voyage en compagnie de sa mère et de sa soeur. Ils se rendront jusqu'à Fribourg visiter Louis de Boisgelin, fils d'Eugénie, aux études chez les Jésuites.

Plus tard, un deuil affectera encore toute la famille: la mort du jeune Louis en 1842. De nouveau, un repos ou une diversion s'imposera.

*Le coup qui vient de nous frapper a jeté, hélas! avec trop de raison, ma soeur et ma nièce dans une profonde mélancolie; cet état serait dangereux pour ma nièce s'il se prolongeait; il a donc été nécessaire de les tirer d'ici pour les distraire de leur douleur. Ma soeur se serait difficilement décidée à entreprendre un voyage dont elle se dissimule le besoin pour elle-même, quoiqu'elle sente que sa fille ne peut guère s'en passer. Cette dernière considération lui fait surmonter sa répugnance, mais il a fallu que je fusse de la partie. J'aurais voulu pour tout*

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 87-88.

<sup>6</sup> *Journal 1839-1841*, dans EO 20, p. 259.

<sup>7</sup> *Journal 1837*, dans EO 18, p. 239.

<sup>8</sup> Voir «Une dépression du Fondateur (1829-1830)», dans *Vie Oblate Life*, 63 (2004), p. 169-175.

*au monde n'être pas réduit à cette nécessité; mais je ne suis pas accoutumé à écouter mes répugnances quand il s'agit du bien de ceux qui ont des droits à mon affection et à mon dévouement*<sup>9</sup>.

Accompagné par le chanoine Jeancard et un valet de chambre, Mgr de Mazenod se résout à ce voyage qui le mènera en Suisse et dans le nord de l'Italie. Ninette reverra avec émotion les lieux où elle et son frère ont vécu une partie de leur exil. Mais 44 ans plus tard, Venise a changé d'aspect et la plupart des témoins ont disparu. Qu'en reste-t-il?

*Je laisse aux livres les descriptions de la beauté de cette ville; je n'exprime ici que mes impressions dans un autre ordre de choses. Comment ne pas tressaillir à l'aspect des lieux qui vous rappellent les premières années de votre adolescence, les secours que la divine Providence me prodigua à cette époque, où mon intelligence commençait à se développer? Comment le coeur ne battrait-il pas au souvenir de ces hommes admirables qui consacrèrent leurs loisirs à mon instruction religieuse, et qui me formèrent à la vertu*<sup>10</sup>?

Les absences prolongées d'Eugénie nous laissent deviner chez son époux de la patience et de la compréhension. En l'absence de documents, on ne peut rien affirmer de plus. Ce qui demeure incontestable, c'est que le Fondateur fut toujours accueilli chaleureusement à la résidence d'été des Boisgelin à Saint-Martin-de-Pallières. À plusieurs reprises il y est allé pour se reposer à l'écart de toute préoccupation, comme Jésus se retirait à Béthanie pour récupérer de sa prédication au Temple. On se contentera de l'illustrer par une brève citation: «Après trois heures d'une pénible marche par les pallières, nous sommes enfin arrivés à St-Martin où je dois me reposer huit ou dix jours et ce n'est pas sans besoin.»<sup>11</sup>

Comment conclure cette première partie sur la relation du Fondateur avec le couple Boisgelin sinon en évoquant un tableau de famille qui regroupe les personnes dans le calme, l'affection et le recueillement. Qu'on se reporte en pensée dans ce même château, le 16 septembre 1841:

*Nous menions au château une vie de communauté. Il était édifiant de voir ranger autour de moi tant d'âmes chrétiennes qui joignaient au charme de la vertu les qualités les plus aimables. Notre bonne mère octogénaire, modèle de moeurs patriarcales, si exacte dans ses devoirs religieux, récitant ainsi que ma soeur journellement son office avec un recueillement et une dévotion admirable; ma soeur, vrai ange de piété, femme forte éprouvée dans le creuset des tribulations et supportant avec un courage héroïque, qui n'exclut pas la sensibilité, la perte cruelle de ses enfants si dignes de tous nos plus amers regrets. Mon beau-frère, le plus galant homme que je connaisse, à qui il ne manquait que ce que le Seigneur vient d'accorder aux prières de sa vertueuse femme et de nous tous, de lui voir pratiquer la religion qu'il avait toujours honorée de ses plus profonds hommages*<sup>12</sup>.

Et cette harmonie qui règne entre le Fondateur et le couple Boisgelin favorisera à tour de rôle les cinq enfants qui grandiront dans un climat de tendresse et d'unité.

## **2. Saint Eugène avec ses nièces et neveux**

### **Nathalie et Caroline**

Eugène s'est réjoui de devenir oncle, le 24 avril 1810, à la naissance de sa nièce Nathalie. De Paris il s'intéresse aux progrès de l'enfant qui gagne l'amour de son entourage par ses finesses et ses imitations. Écoutons à ce sujet une allusion de l'oncle dans une lettre à sa mère:

---

<sup>9</sup> *Journal 1842-1848*, dans EO 21, p. 39.

<sup>10</sup> *Journal 1842-1848*, dans EO 21, p. 43.

<sup>11</sup> *Journal 1837*, dans EO 18, p. 233.

<sup>12</sup> *Journal 1839-1841*, dans EO 20, p. 258-259.

*J'embrasse ma bonne petite soeur. J'ai formé vingt fois le projet de lui écrire, sans pouvoir l'exécuter jamais. J'espère qu'elle ne m'en saura pas mauvais gré, sachant à quoi s'en tenir à mon égard; combien j'aime son enfant et combien ses «bons Jésus» me consolent<sup>13</sup>.*

À cette époque, une deuxième nièce apparaît dans le paysage. Il s'agit de Caroline, née le 25 janvier 1813. Nathalie et Caroline étudieront ensemble à Paris chez les Dames du Sacré-Coeur. À l'instigation du Fondateur, les parents avaient choisi pour leurs filles cette institution réputée qu'ils jugeaient plus conforme à leurs valeurs familiales et religieuses. Et c'est là que Caroline décédera de la tuberculose à l'âge de 12 ans. Quand le Fondateur la rappelle à son souvenir, en avril 1826, c'est qu'il visite à Rome un pensionnat pour jeunes filles où il préside la cérémonie de la première communion. Il se permet un rapprochement:

*Mon coeur a été cruellement déchiré en voyant sous mes yeux ces enfants du même âge que notre pauvre Caroline, vêtues précisément comme nous l'avons vue vêtue, lors de cette première communion que cette chère enfant reçut en viatique, couronnée de fleurs, sur son lit de mort. Oh! combien je sens et j'éprouve qu'on peut être résigné à la volonté de Dieu, sans cesser pour cela d'être profondément affligé! Pauvre petit ange! Je m'étais trouvé dans le cabinet attenant à la chambre de ma soeur, quand il vint au monde; je l'avais baptisé, et il m'était réservé de l'administrer à la mort et de lui donner l'extrême-onction! La nature se révolte, mais la grâce la dompte en excitant la foi et l'espérance<sup>14</sup>.*

Quatre ans plus tard, le Fondateur vivra un deuil encore plus éprouvant, car il est déstabilisé émotionnellement. En pleine dépression, il a passé deux mois chez sa soeur à l'hôtel Boisgelin à Aix. Dans la mesure où ses forces le lui permettent, il apportera son soutien à la courageuse Nathalie et même la préparera à rencontrer son Sauveur, car à cette époque la tuberculose ne pardonne pas. La jeune fille décédera le 14 novembre 1829 à l'âge de 19 ans. À chaque année, l'oncle Eugène fera mémoire de cet événement qui l'a blessé en profondeur. Neuf ans plus tard, il se confie à son *Journal*:

*Douloureux anniversaire! Angélique Nathalie, si je me suis occupé de toi pendant le sacrifice, ce n'a été que pour rendre grâce à Dieu de toutes les vertus dont il avait orné ta belle âme, et de la gloire qu'il t'a départie. Je te contempiais dans le ciel où tu règnes depuis que ton créateur t'y appela pour te soustraire à la malice et à la corruption du monde où tu ne parus un instant que pour te faire regretter de tous ceux qui te connurent; mais nous qui t'aimions si tendrement, nous qui nous promettions des années de bonheur dans les doux épanchements de notre commune affection, comment nous consoler de ta perte! Le sentiment en est aussi vif, aussi amer que le jour de déchirante mémoire où tu nous fus enlevée<sup>15</sup>.*

## Louis

Ce texte nous confirme que saint Eugène vit par le coeur. Il s'investit totalement dans chaque relation qu'il noue avec une nièce ou un neveu. On le perçoit davantage encore dans sa relation avec son neveu Louis, né le 21 novembre 1815. Des documents sur son enfance et sur son séjour au Collège des Jésuites à Fribourg signalent qu'il fut un élève studieux qui a comblé les attentes de ses maîtres. Le Fondateur entrevoit pour lui une brillante carrière diplomatique.

Après ses études, Louis travaillera quelques semaines comme secrétaire à l'ambassade française de Vienne. C'est là qu'il discernera l'appel du Seigneur pour la vie religieuse, en particulier pour les Jésuites. Voici comment Mgr de Mazenod interprète la décision de son neveu, si subite qu'elle déjoue les plans de mariage menés par sa famille:

---

<sup>13</sup> Lettre à sa mère, 22 avril 1812, dans *EO* 15, p. 12.

<sup>14</sup> *Journal de Rome* (1825-1826), dans *EO* 17, p. 246.

<sup>15</sup> *Journal* 1838, dans *EO* 19, p. 238.

*Lettre de mon neveu Louis de Boisgelin qui m'apprend la détermination qu'il a prise de se faire Jésuite. Je ne suis pas surpris de cette résolution, connaissant la piété et la vie exemplaire de cet enfant. Ce ne sera pas moi qui mettrai opposition à sa vocation si, comme je l'espère, elle vient de Dieu. Sa lettre est pleine de générosité et de force. Je n'ai à lui reprocher que de ne m'avoir pas consulté avant que nous fissions les démarches pour lui ouvrir une carrière dans le monde<sup>16</sup>.*

Avec une grandeur d'âme qui les honore, les parents de Louis accepteront dans la foi sa décision. Seule la grand-mère exprimera sa réticence. L'histoire ici se répète. Il est étonnant qu'une femme aussi pieuse, et proche d'un fils religieux, essaie de retarder le départ de son petit-fils. Eugène lui-même devra intervenir:

*Lettre à Louis de Boisgelin. Tout en lui reprochant de ne m'avoir pas consulté sur sa vocation, je lui conseille, puisqu'il la croit fondée, de ne pas différer de se rendre à sa destination, mais je l'exhorte à ménager beaucoup l'extrême sensibilité de ma mère qui ne voit pas les choses du même oeil que nous, non point qu'elle refuse à consentir qu'il quitte le monde, mais elle ne peut goûter le choix qu'il a fait des Jésuites. Cette bonne mère parle d'après ses convictions; elle se trompe sans doute, mais on ne peut pas lui en savoir mauvais gré<sup>17</sup>.*

Peu à peu l'unité se rétablira d'elle-même. Louis semble tellement heureux chez les Jésuites; jamais il n'hésitera à continuer dans le chemin qui s'ouvre devant lui. Mentionnons en particulier la réception des ordres mineurs qui lui seront conférés, le 28 août 1838, par son oncle évêque. Le *Journal* que celui-ci rédige à cette époque rapporte l'événement:

*J'ai donné à ma messe la tonsure et les ordres mineurs à mon neveu Louis de Boisgelin; sa mère, son père, sa soeur, son frère et notre oncle étaient présents à la cérémonie. C'était là vraiment un sacrifice de famille, une belle victoire de la grâce sur la nature<sup>18</sup>.*

Insidieusement, la tuberculose attaquera ce jeune religieux. Malade, Louis viendra se reposer dans sa famille à la fin de l'été 1841. Ses parents l'enverront même à Paris consulter des médecins réputés. Rien n'y fera. La maladie continuera son oeuvre sournoise. Devant l'imminence de la mort, l'oncle Eugène n'hésitera pas de se rendre chez les Jésuites d'Avignon reconforter son cher neveu:

Il avait été administré lorsque je suis arrivé, et la paix de son âme n'avait certainement pas été altérée par l'annonce de sa fin prochaine. Sa douceur, sa résignation, le calme parfait qu'il conservait au milieu de ses souffrances, faisaient l'admiration de toute la communauté et des médecins qui le soignent avec un zèle digne de leur piété. J'ai jugé que son état permettrait à sa mère d'arriver à temps pour le voir encore une dernière fois. C'est une consolation que je me serais reproché de n'avoir pas procurée à cette bonne mère, si forte, si malheureuse, si résignée. Sa présence a rendu la chose possible; les pères ne s'y sont pas refusés<sup>19</sup>.

Intérieurement, saint Eugène souffre une véritable passion. Il ne se fait pas d'illusion. Il voit son neveu pour la dernière fois. Spontanément l'image de Marie au pied de la croix l'aide à contenir l'excès de sa douleur. Quel rapprochement prémonitoire! De fait, Louis quittera cette vie le Jeudi saint 24 mars 1842, et c'est le Vendredi saint que la nouvelle parviendra à son oncle:

---

<sup>16</sup> *Journal* 1837, dans EO 18, p. 216.

<sup>17</sup> *Journal* 1837, dans EO 18, p. 258.

<sup>18</sup> *Journal* 1838, dans EO 19, p. 184.

<sup>19</sup> *Journal* 1842-1848, dans EO 21, p. 27.

*Vendredi saint. Depuis longtemps la maladie désespérée de mon bien-aimé Louis m'avait cloué sur la croix, aujourd'hui j'ai dû y expirer avec l'Agneau de Dieu qui s'y est immolé pour nous. Tandis que j'étais sorti un moment pour administrer le sacrement de confirmation à un moribond, monsieur de Boisgelin est entré à l'évêché; sa présence a suffi pour m'apprendre la déchirante nouvelle à laquelle nous ne nous attendions que trop<sup>20</sup>.*

## Césarie

Si poignants que soient les deuils, la vie familiale poursuit son cours. Deux enfants du couple Boisgelin survivront à leurs aînés, et même à leurs parents. Césarie, née le 11 septembre 1818, est devenue une jeune fille distinguée et, bien sûr, elle sera courtisée par plusieurs prétendants. L'heureux élu comblera de bonheur Mgr de Mazenod parce qu'il a connu son père au temps de l'exil:

*Je voyais aussi dans cette société le comte Roger de Damas, général au service du roi de Naples. C'est son fils que ma nièce a épousé. Il me souvient que je l'embrassai quand il partit pour se mettre à la tête de sa division; mais ni lui ni moi ne pensions qu'un jour viendrait où notre sang se confondrait dans une alliance qui ferait de ma nièce l'épouse de son fils unique et de ses petits-enfants mes petits-neveux<sup>21</sup>.*

Sensible à cette heureuse coïncidence, Mgr de Mazenod s'est rendu à Albano, près de Rome, pour célébrer le mariage de sa nièce avec le marquis Charles de Damas. Initialement le mariage était prévu pour le 16 juillet 1845 mais le retard de certains papiers «qu'il a fallu refaire» obligera le Fondateur à le reporter au 8 août. Le mariage fut célébré dans la chapelle privée d'un cardinal. À ceux qui s'étonneraient que l'oncle se soit déplacé pour l'événement, le *Journal de Rome* fournit l'explication la plus plausible:

*Ce voyage, auquel j'avoue que je répugnais, a été nécessité par le désir très prononcé de toute ma famille. On ne se faisait pas à l'idée qu'un autre que moi bénît le mariage de mon unique nièce. Je me suis rendu à des vœux si légitimes et je pars avec Jeancard, à la garde de Dieu et de notre bonne Mère<sup>22</sup>.*

## Eugène

Du côté des Mazenod, les parents de Césarie et son unique frère, Eugène, ont assisté à la célébration. Qu'advint-il d'Eugène de Boisgelin, le dernier-né de la famille? Armand le père et Mgr de Mazenod s'imposèrent plusieurs démarches pour lui trouver l'épouse rêvée. Mais le jeune homme posera plusieurs conditions: il voulait une femme fortunée, musicienne et déjà rencontrée dans le cercle familial. Enfin, la perle rare sera dénichée en la personne d'Angélique Sallony, et Mgr de Mazenod bénira le mariage dans sa chapelle privée le 25 novembre 1848.

Eugène de Boisgelin est celui qui s'illustrera davantage au service de l'Église. Une décoration qu'il obtiendra en 1854 le démontre éloquemment. Voici ce que rapporte le Fondateur:

*M. Jules Barluzzi est venu m'annoncer que le pape avait nommé mon neveu, le marquis de Boisgelin, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand. Mon neveu tombera des nues en apprenant cette nouvelle. Il recevra ainsi en partie la récompense des services rendus à l'Église romaine depuis plus de quarante ans<sup>23</sup>.*

Par la finale, on devine en filigrane l'intervention du Fondateur. Toujours, dans la joie comme dans l'épreuve, il s'est montré le fidèle et généreux protecteur de son neveu et de

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>21</sup> *Journal 1791-1821*, dans EO 16, p. 68.

<sup>22</sup> *Journal de Rome (1825-1826)*, dans EO 17, p. 175.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 252.

sa nièce, leur écrivant à plusieurs reprises et même les visitant quand il passait à proximité de leur résidence. C'est lui qui a baptisé Gabrielle en septembre 1849, la deuxième des six enfants de Césarie. La même année il a reçu Eugène et sa famille<sup>24</sup> à sa maison de campagne, près de Marseille. «J'en profiterai, écrira-t-il, pour vivre un peu avec ceux qu'il m'est toujours aussi pénible de n'avoir pas avec moi. Cela a été le sacrifice de toute ma vie auquel je ne me suis jamais habitué<sup>25</sup>.»

## Conclusion

Vraiment, avec preuves à l'appui, nous constatons que le Fondateur avait un coeur à la dimension de l'univers. Comme oncle, il a suivi de près l'éducation de ses neveux et nièces; comme évêque, il a cherché à rassembler les prêtres de son diocèse; et comme Fondateur, il a accompagné de sa sollicitude tous ses missionnaires jusqu'au cercle polaire. Sans relâche, il a donné le meilleur de lui-même pour le bonheur et la croissance spirituelle de toutes les personnes que le Seigneur avait placées sur sa route. Saint Eugène ne s'est jamais démenti dans les nombreuses relations qu'il a entretenues tout au long de son existence.

Mais une question surgit à l'esprit: comment un homme si affectueux a-t-il pu inviter ses Oblats à un détachement radical face à leur famille? Citons trois textes qui l'illustrent:

1. «Les trois sujets qui vont partir n'ont pas cédé aux exigences de la nature; il n'en est pas un qui n'ait fait courageusement le sacrifice de quitter l'Europe sans faire leurs adieux à leur famille.»<sup>26</sup>
2. «Je crains qu'on n'insiste pas assez dans nos noviciats et dans nos communautés sur le détachement des parents. Les femmes plus sensibles naturellement que les hommes sont plus généreuses qu'eux<sup>27</sup>.»
3. «Lettre du p. Rouvière. Il me demande d'aller faire une apparition dans sa famille. Je considère cette demande comme une imperfection, car il n'y a pas même l'excuse de maladie d'aucun des siens. Cependant j'accorderai cette permission puisqu'on me rappelle qu'on a supporté avec patience et sans amertume le refus d'aller bénir le mariage de son frère. Deux refus de suite exposeraient peut-être ce père à un trop vif chagrin<sup>28</sup>.»

Une certaine spiritualité axée sur le sacrifice, jointe aux conditions sociales de l'époque (pauvreté, difficultés et lenteur des voyages, etc.) peuvent l'expliquer, mais la question demeure et demanderait une étude approfondie. Ce sera pour une autre fois.

---

<sup>24</sup> Eugène et Angélique eurent sept enfants. De nombreux descendants Boigelin furent présents, avec des parents plus éloignés du côté paternel de saint Eugène (Mazenod) et du côté maternel (Dedons de Pierrefeu), à la cérémonie de la canonisation de leur grand-oncle et cousin à Rome le 3 décembre 1995. Notons qu'en 1996 la famille de Boigelin a confié aux Archives générales des Oblats, pour en assurer la conservation et la sécurité, 18 boîtes de documents comprenant entre autres une volumineuse correspondance interne à la famille, dont une bonne part de la main de saint Eugène: un don exceptionnel qui reste encore à exploiter.

<sup>25</sup> Voir Y. BEAUDOIN, *op. cit.*, p. 133.

<sup>26</sup> Lettre au p. Honorat, 8 juin 1844, dans EO 1, p. 95-96.

<sup>27</sup> Lettre au p. Soullier, 6-7 septembre 1857, dans EO 12, p. 59.

<sup>28</sup> *Journal 1842-1848*, dans EO 21, p. 48.

# Father Marcello Zago's Role in the Celebration of the 1986 Day of Prayer for Peace at Assisi (Continued)<sup>1</sup>

*Aloysius Kendl, O.M.I.*

SOMMAIRE - Suite de l'article publié dans *Vie Oblate Life*, 65 (avril 2006), pp. 47-73, sur l'origine, l'intention et la préparation de la Journée de prière pour la paix tenue à Assise le 27 octobre 1986 et dont le p. Marcello Zago a été l'un des principaux artisans. Cette seconde partie de l'article traite de la célébration même de la Journée.

## II. The Actual Day of Prayer for Peace at Assisi, Monday, October 27, 1986

### 1. The Final Preparations, Sunday, October 26

The Zago Diary is rather terse on this point: Departure for Assisi in the OMI minibus. During the trip I gave the necessary instructions. In the afternoon we visited the locales for prayer and I gave the necessary instructions. The night was almost sleepless.<sup>2</sup>

What follows are pieces of information gleaned from my Diary, recollection and experience.

Father Zago and myself left the General House at 9.00 a.m., with our minibus driven by Bro. Jakob Wagner, O.M.I. Fr. Fausto Pelis, O.M.I., from the Italian Province, was also coming with us to Assisi in order to be in charge of the Ba'Hai prayer group. I was to be in charge of the Amerindian traditional native religion group. From the General House, we drove to the Secretariate for Non-Christians near the Vatican, where we picked up five other passengers: the President, Cardinal Francis Arinze, and four other priests who work at the Secretariate. Each of these four would be in charge of a religion group at Assisi. So now we had a full minibus load.

On the way to Assisi, Fr. Zago gave the six of us who would be in charge of different religion groups, our basic instructions. We were to accompany each of our respective groups, see to it that they did nothing else but pray (therefore, no speeches, explanations, demonstrations, interviews, or other activities); we were to protect them from all interference from outsiders, from the people who may come to watch them pray, from the media, and whoever; to keep order in the locale assigned to them for prayer; to accompany them to the assigned locale for a rest after the prayer session was over; finally, to lead them to the Assisi's large central City Square and there insert them properly into the procession that would proceed from there to the square before the Lower Church of the Basilica of St. Francis complex. Once we had done that, our duties were, technically speaking, accomplished. Normally, we were not supposed to be walking with them in the procession.

A number of persons were available to assist us in fulfilling all these duties. These were plain-clothes policemen and security people, plus members of the Assisi clergy, religious and diocesan. I myself would thus have seven persons to call upon if I needed some help.

---

<sup>1</sup> See the first part of this article describing the origin, idea and purpose of, and preparation for the 1986 Day of Prayer at Assisi in *Vie Oblate Life*, 65 (2006), pp. 47-73.

<sup>2</sup> Zago Diary, October 26, 1986.

During this journey to Assisi, there was an ongoing conversation about the meaning, purpose, and organization of the coming Day of Prayer for Peace. In particular, I remember two issues that were raised and somewhat debated.

One related to the choice of the religions that had been invited and had accepted to come: they were religions considered as “great world religions” and “centuries old”, with lots of followers. Hence the question: what about the Moonies, what about recent evangelical groups now referred to as “sects”: were they not also invited? Fr. Zago told us that they had not been invited because they did not qualify as “great world religions” that have existed for many generations. He added that some had indeed come to the Secretariate on their own, insisting that they too wanted to come to Assisi and pray for peace; their request, however, was not granted, for the same reasons. Besides, it was also felt, rightly or wrongly, that some of them wanted to come to Assisi primarily for their own propaganda purposes.

The other issue concerned the Buddhists. In what sense is Buddhism a “religion”? Official Buddhism does not admit a transcendent God whom it adores and worships. Buddhism is rather more like a philosophical asceticism that is more developed than was the classical stoicism of ancient Rome, but basically belonged in that same category. If this is true, why have they been invited to Assisi, how can they pray to God for peace in the world? We were told that Buddhists seek to find and conform themselves to “the Absolute”, though exactly what this “Absolute” is was not defined. However, they have developed ritual ceremonies and prayers, a whole style of living that is quite monastic. Buddha himself is not God, but is a model for a whole way of life. There is a genuine Buddhist spirituality.

At Assisi, prior to 6.30 p.m., Fr. Pelis and I went to the locale of a reception offered by the Mayor of Assisi.

Many people were already there, including the two Amerindians from the State of Montana, U.S.A., who would be my responsibility the next day. It was an uncle-nephew pair with the colorful names of John Pretty-On-Top (the elder of the two) and Burton Pretty-On-Top. Both men, members of the Crow Nation, were tall, seemed to be in excellent health. They were accompanied by Father Gilbert F. Hemauer, a Capuchin priest who was a missionary to them in Montana, and by a Mr. Thomas B. Constantino, a gentleman who paid the travel expenses of all four of them. I described to them what was going to take place on the next day. They had envisaged and already planned what speeches they would be making, the explanations they would be giving and the like. I had some difficulty explaining that the program for the next day was all set, that the Holy See was adamant that the two Pretty-On-Tops, like all the other religious leaders, were here only to pray and for absolutely nothing else. With some discussion and clarification, this was graciously accepted.

At a given moment I saw three Russian Orthodox clerics arrive, accompanied by eleven lay persons who accompanied them very closely. This struck me as somewhat odd. When I left the reception to go back to the Monastery of the Poor Clares where I was being lodged, I asked a Carabinieri at the entrance who these people were who seemed almost to surround them lest they associated freely with each other or with someone else. This policeman seemed surprised at my question and said: “Why, the KGB, of course! That is

how they act – they do not trust anyone, especially the clergy: so they watch them and they also watch each other! In their system, no one can be trusted!"<sup>3</sup>

## **2. Monday morning, October 27, 1986: the official welcome at the church of Santa Mariadegli Angeli**

When dawn and daylight came on Monday, October 27, the weather and landscape around the area differed strikingly from the romantic idea everyone has of an Assisi with its clear blue sunlit sky and green luscious scenery. It was cold, cloudy, dreary, at times even threatening rain. At around 8.30 a.m. the sun broke through briefly and this occasioned a striking rainbow above and behind the town. For many this was an omen for the day that lay ahead, strongly reminiscent of God's covenant and reconciliation after the deluge (cf. Genesis 9:12-17).<sup>4</sup>

The day's official program began at 8.00 a.m. down in the town and in front of the church of Santa Maria degli Angeli.<sup>5</sup> As Fr. Zago writes, *in the morning, near the door of Santa Maria degli Angeli, I presented to the Holy Father the 34 non-Christian Delegations.*<sup>6</sup> It was the Pope who welcomed them and thanked each one for coming.

How many delegations were there and how many individual persons did they comprise? In this regard, one can find quite a variety of "statistics" in various publications and articles, and even Fr. Zago himself is not consistent in conferences he has given and articles he has written. This discrepancy is mainly due to the varying definitions and perspectives adopted on different occasions by the various authors. There is a detailed official list published by the Holy See on which this article is based.<sup>7</sup> According to this list, there were 12 major religions represented: Christians, Jews, Buddhists, Ba'hais, Hindus, Shintoists, Jainists, Muslims, Sikhs, Amerindians, African Animists, Zoroastrians.

1) The Christian groups consisted of the following:

- Roman Catholics (the Holy Father, 14 invited Bishops, 5 Franciscan dignitaries and two others whom the Pope had invited -- 21 persons in all);
- Orthodox Churches (8 different groups, adding up to 17 persons in all);
- Ancient Eastern Churches (5 different groups, adding up to 7 persons);
- World Christian Churches, Communities and Organizations (15 different groups, adding up to 27 persons). Among these groups were the "Old Catholics",

---

<sup>3</sup> My personal remembrance.

<sup>4</sup> I myself did not see this rainbow but read about it in certain newspapers and magazines that featured some photographs of this phenomenon.

<sup>5</sup> In the time of St. Francis, the entire area that is today covered by the town and basilica of Santa Maria degli Angeli was a heavy forest. In this forest was located a small 9th century church served by the Benedictines. This church still exists and is today called the *Porziuncula* (i.e. the little portion), a label applied to it by St. Francis himself. It is in this church that St. Francis heard the call to practice radical evangelical poverty and to become an itinerant preacher; it is in this area that his first companions joined him from Assisi, and that the Franciscan movement began and developed. Very close to this church St. Francis died during the night of October 3, 1226. To house and protect this little church, a huge basilica was built during the period of 1569-1679; it is dedicated to Santa Maria degli Angeli (Holy Mary of the Angels).

<sup>6</sup> Zago Diary, October 27, 1986.

<sup>7</sup> Cf. *Assisi - Giornata Mondiale di Preghiera per la Pace: 27 Ottobre 1986*. Vatican Publishing House, 1986, pp. 191-206.

Anglicans, Lutherans, Reformed Churches, Methodists, Disciples of Christ, Baptists, Mennonites, and others.

2) The Jews (2 different groups, of which two persons are listed but others were also there).

3) Non-Christian Confessions and Religious Communities (10 different groups, adding up to 60 persons). Among these were two major groups of Buddhists, Moslems, Hindus, Gianists, Shintoists, Sikhs, Zoroastrians, African Animists, Amerindian Traditional Religions.

There were then a total of 134 religious persons officially taking part in this Day of Prayer for Peace.

After all these persons had been presented to the Holy Father, he led them into the Basilica of Santa Maria degli Angeli. They were placed in a hemicycle in front of the *Porziuncula*, now facing the entrance to the Basilica, with the non-Christians on the Pope's left and the Christians on his right. After a short prayer, led by the Pope, all were seated and John Paul II addressed them as follows:

*Dear Brothers and Sisters, Heads and Representatives of the Christian Churches, Ecclesial Communitiess and World Religions.*

*Dear Friends,*

*I have the honour and pleasure of welcoming all of you for our World Day of Prayer in this town of Assisi. Let me begin by thanking you from the bottom of my heart, for the openness and good will with which you have accepted my invitation to pray at Assisi.*

*As religious leaders you have come here not for an interreligious conference on peace, where the emphasis would be on discussion or research for plans of action on a worldwide scale in favour of a common cause.*

*The coming together of so many religious leaders to pray is in itself an invitation today to the world to become aware that there exists another dimension of peace and another way of promoting it which is not a result of negotiations, political compromises or economic bargaining. It is the result of prayer, which, in the diversity of religions, expresses a relationship with a supreme power that surpasses our human capacities alone.*

*We come from afar, not only, for many of us, by reason of geographical distance, but above all because of our respective historical and spiritual origins.*

*The fact that we have come here does not imply any intention of seeking a religious consensus among ourselves or negotiating our faith convictions. Neither does it mean that religions can be reconciled at the level of a common commitment in an earthly project which would surpass them all. Nor is it a concession to relativism in religious beliefs, because every human being must sincerely follow his or her upright conscience with the intention of seeking or obeying the truth. Our meeting attests only – and this is its real significance for the people of our time – that in the great battle for peace, humanity, in its very diversity, must draw from its deepest and most vivifying sources where its conscience is formed and upon which is founded the moral action of all people.*

*I see this gathering today as a very significant sign of the commitment of all of you to the cause of peace. It is this commitment that has brought us to Assisi. The facts that we profess different creeds does not detract from the significance of this day. On the contrary, the Churches, Ecclesial Communions and World religions are showing that they are eager for the good of humanity. Peace, where it exists, is always extremely fragile. It is threatened in so many ways and such unforeseeable consequences that we must endeavour to provide it with secure foundations. Without in any way denying the need for the many human resources which maintain and strengthen peace, we are here because we are sure that, above and beyond all such measures, we need prayer – intense, humble and trusting prayer – if the world is finally to become a place of true and permanent peace. This day is, therefore, a day for prayer and for what goes together with prayer: silence, pilgrimage and fasting. By abstaining from food we shall become more conscious of the universal need for penance and inner transformation.*

*Religions are many and varied and they reflect the desire of men and women down through the ages to enter into relationship with the Absolute Being. Prayer entails conversion on our part. It means deepening our sense of the ultimate Reality. This is the very reason for our coming together in this place.*

*We shall go from here to our separate places of prayer. Each religion will have the time and opportunity to express itself in its own traditional rite. Then from these separate places of prayer, we will walk in silence towards the lower Square of Saint Francis. Once gathered in the Square, again each religion will be able to present its own prayer, one after the other. Having thus prayed separately, we shall meditate in silence on our own responsibility to work for peace. We shall then declare symbolically our commitment to peace. At the end of this day I shall try to express what this unique celebration will have said to my heart, as a believer in Jesus Christ and the first servant of the Catholic Church.*

*I wish to express again my gratitude to you for having come to Assisi to pray. I also thank all the individuals and religious communities who have associated themselves with our prayers.*

*I have chosen this town of Assisi as the place for our Day of Prayer for Peace because of the particular significance of the holy man venerated here – Saint Francis – known and revered by so many throughout the world as a symbol of peace, reconciliation and brotherhood. Inspired by his example, his meekness and humility, let us dispose our hearts for prayer in true internal silence. Let us make this day an anticipation of a peaceful world. May peace come down upon us and fill our hearts.<sup>8</sup>*

### **3. Different groups prayed separately in assigned locales in Assisi**

It was now time for the second major phase of the day's program. All of these religious persons were now transported to the city of Assisi on the mountainside, to the locales where each religion or religious group could pray according to their own particular prayer rites, ways and customs.

In this regard, Fr. Zago writes:

*While the various religious leaders left in separate vehicles, the Christian authorities, including the Pope, rode together in a public bus. At Assisi itself, the different delegations went to their assigned separate places: the Christians to the cathedral of St. Rufinus; the Buddhists, Shinto and Tenrikyo, to various locations within the Benedictine monastery of San Pietro; the Hindus, Sikhs and Zoroastrians to locales centered around the Bishopric; the believers of the traditional African religions to the municipal Hall of Reconciliation; those of the traditional Amerindian religions to the church of San Gregorio; the Moslems in the Hall of the Minerva; the Bahai, finally, in a room of the Confraternity of San Paolo.<sup>9</sup>*

He adds:

*Two facts, it seems to me, deserve special mention... The example of the Christians who, despite the great variety of Churches and Communion, had decided to pray together in the same cathedral, induced others to do the same. The Buddhists, whose preference had been to pray in separate places according to their different traditions, came together instead of the church of San Pietro. The religions of India also, after a separate prayer had been offered by the Hindus, Zoroastrians and the Sikh, came together in the church of Santa Maria Maggiore. During these hours, prayer was offered not only in the assigned twelve places but also in all the many other churches and chapels, indeed, in the entire city. I had to cover the streets of Assisi a good three times during that period and I saw a city transformed into a temple of prayer.<sup>10</sup>*

My own diary entry on this phase of the program reads as follows:

*10.00 a.m. – Go to the place reserved for prayer of the Amerindian Traditional Religions, namely, S. Gregorio in the Via Bernardo da Quintavalle.<sup>11</sup> The two men of the Crow Nation i.e. John Pretty-On-Top and his nephew,*

---

<sup>8</sup> *L'Osservatore romano*, English Weekly Edition, November 3, 1986, pp. 1-2.

<sup>9</sup> M. Zago, "Day of Prayer for Peace: Assisi, 27 October 1986", published in *OMI Documentation*, February 1987, pp. 2-3.

<sup>10</sup> M. Zago, *ibid.* p. 3.

<sup>11</sup> A street named after one of the first noblemen to join St. Francis down in the woods of Santa Maria degli Angeli.

*Burton Pretty-On-Top, had already arrived with OFM Cap. Fr. Gilbert F. Hemauer, and Mr. Thomas B. Constantino, who were accompanying them. Present also were a Focolarini man who had been their welcomer-accompanier-guide since their arrival at the airport, a Sister (Alcantarina), two young people of Assisi, two Carabinieri in uniform and three police in civvies – as a helping crew. From 10.30 a.m. to 1.00 p.m., Indian prayer session: pipe ceremony, silence, prayer over individuals. 1.00 -1.45 p.m. – at Alcantarine Sisters, to rest.<sup>12</sup>*

My task during these two and one half hours of Amerindian Prayer was relatively easy. The church of San Gregorio was not overly large and about half of its interior space was given to the two Crow Nation people in which to pray. The rest was filled with people who wanted to see these men praying, plus media people who photographed the event. All was done in silence and in an orderly fashion. There was only one person among them who became a sort of a pest: a Native lady from Dutch Guyana who wanted to demonstrate in favour of her people in South America. She was forever trying to get herself into the photographs and motion pictures taken by the media and several times had to be requested to stay out of the area reserved for the Crow Nation's prayer. When she became a kind of nuisance, I finally made it clear to her that she would be removed by the police if she did not desist. She did behave from that moment onwards.

When the prayer period had ended, the BBC wanted to interview the two Crow Nation men. I told them this was not possible. Could they interview me? Yes. So I asked a Franciscan novice to take the two Pretty-On-Tops to the Alcantarine Sisters and I would rejoin them there. The BBC interview lasted about 6 minutes and I hastened outside to catch up with my people. As they were a good 100 yards or so along the street, I started to run in order to join them more quickly. In no time at all I suddenly felt myself picked off my feet and pinned to the wall: it was two plain-clothes policemen who had concluded I was up to no good. When they saw the identification card of the Secretariate for Non-Christians, they excused themselves and let me go.

In fact, vigilant security was a major item in the Assisi Day of Prayer event: it is somewhat ironic that this was necessary when so many people from different religions had come to pray for peace.

#### **4. The Procession down to the Basilica of St. Francis**

Fr. Zago's diary is rather brief on this point:

*In the afternoon I guided to the prayer podium the nine religious groups. For one day I was the man of television and of photographers. Everything went well. This historic event was by me orchestrated more than endured, which is why I was tired out but without being shaken by being thus exposed.<sup>13</sup>*

However, he is more detailed in an article he published later in *OMI Documentation*:

*The pilgrimage began at 2.00 p.m. Setting out from their different prayer places, the various groups moved toward the City Hall Square like streams flowing into the same river, or as pilgrims joining a single procession headed toward the same objective. This procession consisted of the different delegations that were placed in an alphabetical sequence. It advanced amid the acclamation of the people. Such a festive welcome deeply moved the Christian and non-Christian guests. – As I was leading the procession, the thought of the Council of Ephesus unexpectedly came to me. On that occasion the jubilant people welcomed the Council Fathers who had*

---

<sup>12</sup> Aloysius Kendl Diary, October 26, 1986.

<sup>13</sup> Zago Diary, October 27, 1986.

*proclaimed Mary as the Mother of God, and thus ratified their dogmatic declaration.<sup>14</sup> It seemed to me that the people here in Assisi, Catholic most of them and gathered together from so many parts of the world, were not only applauding those who had come to pray, but were also approving the dialogue and ecumenism that the Church has been promoting since Vatican Council II.<sup>15</sup>*

When I had inserted my group into the procession, I wanted to say goodbye to them because we had been instructed not to take part in the procession down to the Basilica of St. Francis. The two Pretty-On-Tops, however, would not hear of this: they insisted that I to remain with them, as well as Fr. Hemauer and Mr. Constantino. I finally said we would remain with them and walk with them, but they should not be surprised if we were suddenly removed. The people who had assisted me when the two Crow Nation prayed at San Gregorio also remained and walked with us. No one bothered us along the way and so we were together until we had arrived at the Lower Square of the Basilica of St. Francis.

The streets along which the procession passed are quite narrow and are flanked on both sides with houses that rise upwards in several storeys. The windows were all open, often decorated with coloured banners, and all filled with people looking down on the procession. Practically all the way these people were cheering, applauding, and often shouting: "Pace! Pace! Pace!" This was another way for the people of Assisi of participating in this unique event. At a certain moment Burton Pretty-On-Top grabbed my upper right arm in a grasp that was rather painful. He said to me: "Father, this is so strong and moving, I am trying not to cry!" I told him there was nothing wrong with that: silent tears were very much to the point.<sup>16</sup>

## **5. The Prayer Session in the Lower Square near the Basilica of St. Francis**

In *OMI Documentation*, Fr. Zago describes the Prayer Session in the following way:

*A third major feature took place at the Square in front of the Lower Basilica of St. Francis. Its layout and ritual were filled with meaning. I led each delegation in turn to the prayer podium set apart from the large platform on which the Pope's invited guests sat in a semicircle. This logistic separation was deliberately chosen so that every hint of syncretism was excluded. We were together to pray, each according to his own tradition. Beyond these necessary distinctions, however, a profound sense of respect and communion reigned among all who were present. The Square was not a theater where one watched a performance but rather a shrine in which each one present was as a participant. The highlights were the prayer of the Christians that was more concretely formulated and that of the Amerindians which included the offering of the sacred peace pipe.<sup>17</sup>*

The large Square generally extending eastward just outside the Lower Church of the Basilica of St. Francis had been divided into more or less two halves. The eastern half was reserved for dignitaries and other people. In the upper half a large square platform had been built: here the representatives of the different religions were seated on the south, west and north sides of the platform. The eastern side was open. Completely separate from this platform, and not quite as high, more or less to the south-east corner, was the "prayer podium". To get to it from the large platform where the religious personages were seated, one had to descend from it, walk a short distance and then climb the stairs leading

---

<sup>14</sup> This is the traditional view on the Council of Ephesus. Serious historical studies made in the last 75 years show that the reality of the Council, its Acts and decisions, plus the reactions of the people, are far more complex.

<sup>15</sup> M. Zago, in *OMI Documentation*, February 1987, p. 3.

<sup>16</sup> My personal remembrance.

<sup>17</sup> M. Zago, in *OMI Documentation*, February 1987, p.3.

to the top of the prayer podium. Thus, even visibly, it was evident that all the different religious groups were together to pray, but it was not a praying together, a common prayer: while one group prayed at the prayer podium, all the other groups were present in their seating positions as witnesses to their prayer.<sup>18</sup>

Before any group was led to the prayer podium, Cardinal Roger Etchegaray, addressed the religious heads as follows:

*After having prayed in separate places according to our religious traditions, we are now gathered together here, before the Basilica of St. Francis, for the concluding period of this World Day of Prayer, wished for by Pope John Paul II. In fact, we are gathered here in order to pray and for no other reason except to pray. Gathered here as we are, we come from many religious traditions from all over the world. We are gathered in full fidelity to our religious traditions, each one profoundly aware of one's own identity and of the commitments of one's faith. We are together here without the slightest trace of syncretism.. The richness and the importance of this prayer meeting are to be found precisely in these characteristics.*

*Each of the religions professed has among its essential aims interior peace and peace between individuals and nations. Each religion pursues this aim in its own unique and irreplaceable way. But all of these religions commit themselves to peace and all of them invite their own faithful to seek peace through conversion of heart, the spirit of reconciliation, serving justice, and above all through prayer and meditation. That which we will do now, that is, offer our prayer, one religion after the other, while gathered in this place, should make everyone understand and ourselves, too, how, while each one retains its own identity, all are called to pray and work for the great good that is peace.*

*This does not mean that differences have been overcome; rather, they have been confirmed in the same moment that we come to discover how deeply our religious commitment is a road to peace, just as it is for other religions.*

*Thus, in the presence of the Divinity in which each of us believes, we prepare ourselves to offer our own proper intercession, to recognize the shortcomings of each one of us, and to commit ourselves again to peace: such is the testimony that the world expects from each religion and that each one of us is called to give, confronted as we are with the dilemma of life or of death.<sup>19</sup>*

After this introduction by Cardinal Etchegaray, Fr. Zago began to lead each group, one after the other, to the prayer podium. When a group was on top of this podium, it was announced to all present that such and such a religious group would now pray. Their prayer followed. Fr. Zago would then lead them back to their original place, and lead the next group to the podium.

Rather early during this process, an unexpected and so far unexplained occurrence took place. From somewhere in the assisting crowd, a strong male voice cried out, filling the whole area. It was in English, more North American than British. It was a human voice, not amplified through any PA system, it spoke loudly, slowly, clearly and said: "God has sent us only one Saviour, his Son, who is Jesus Christ! Our only salvation and our peace is Jesus Christ!" Everyone seemed to be looking where that voice was coming from, security people most of all. But no one could locate the speaker.

Fr. Zago describes what came after those separate prayers. A number of common gestures then added to the symbolism: a pledge in favour of peace proposed by young people from the different religions; the distribution of olive shoots to be taken back home and planted in one's respective religious establishment there; the exchange of a sign of peace,

---

<sup>18</sup> My personal remembrance.

<sup>19</sup> Cf. *Assisi - Giornata Mondiale di Preghiera per la Pace: 27 Ottobre 1986*. Vatican Publishing House, 1986, pp. 112-113. The English translation is my own. Cardinal Etchegaray was President of the Pontifical Council for Justice and Peace and, as such, mainly responsible for this Assisi Day of Prayer.

according to the different cultural and religious usages; the freeing of a quantity of doves.<sup>20</sup>

## 6. The Holy Father's personal testimony

At the very end of this prayer session, the Holy Father also spoke. His speech is a bit lengthy. Nevertheless, it is worth reading as a whole because it is his own personal testimony and proclamation of faith, and what has taken place, a heartfelt plea for peace in every heart: a veritable summary of the Assisi Day of Prayer for Peace. It is a text to meditate upon, to pray over, to examine ourselves with: it is as actual today as it was at the moment when the Pope spoke it. The following are significant parts of his speech:

*In concluding this World Day of Prayer for Peace, to which you have come from many parts of the world, kindly accepting my invitation, I would like now to express my feelings, as a brother and friend, but also as a believer in Jesus Christ, and, in the Catholic Church, the first witness of faith in Him. In relation to the last prayer, the Christian one, I profess here anew my conviction, shared by all Christians, that in Jesus Christ, as Saviour of all, true peace is to be found, "peace to those who are far off and peace to those who are near" (cf. Eph 2:17). His birth was greeted by the angels' song: "Glory to God in the highest and peace among men with whom He is pleased" (Lk 2:14). He preached love among all, even among foes, proclaimed blessed those who work for peace (cf. Mt 5:9), and, through his Death and Resurrection, He brought about reconciliation between heaven and earth (cf. Col 1:20). To use an expression of Paul the Apostle: "He is our peace" (Eph 2:14).*

*It is, in fact, my faith conviction which has made me turn to you, representatives of the Christian Churches and Ecclesial Communities and World Religions, in deep love and respect.*

*With other Christians we share many convictions and, particularly, in what concerns peace. With the World Religions we share a common respect of and obedience to conscience, which teaches all of us to seek the truth, to love and serve all individuals and peoples, and therefore to make peace among individuals and among nations.*

*Yes, we all hold conscience and obedience to the voice of conscience to be an essential element in the road towards a better and peaceful world. Could it be otherwise, since all men and women in this world have a common nature, a common origin and a common destiny.*

*If there are many and important differences among us, there is also a common ground, whence to operate together in the solution of this dramatic challenge of our age: true peace or catastrophic war.*

*Yes, there is the dimension of prayer, which in the very real diversity of religions tries to express communication with a Power above all our human forces.*

*Peace depends basically on this Power, which we call God, and as Christians believe has revealed himself in Christ.*

*This is the meaning of this World Day of Prayer...*

*The challenge of peace, as it is presently posed to every human conscience, is the problem of a reasonable quality of life for all, the problem of survival for humanity, the problem of life and death.*

*In the face of such a problem, two things seem to have supreme importance and both of them are common to us all.*

*The first is the inner imperative of the moral conscience, which enjoins us to respect, protect life, and promote human life from the womb to the deathbed, for individuals and peoples, but especially for the weak, the destitute, the derelict: the imperative to overcome selfishness, greed and the spirit of vengeance.*

*The second common thing is the conviction<sup>n</sup> that peace goes much beyond human efforts, particularly in the present plight of the world, and therefore that its source and realization are to be sought in that Reality beyond all of us.*

*This is why each of us prays for peace. Even if we think, as we do, that the relation between that Reality and the gift of peace is a different one, according to our respective religious convictions, we all affirm that such a relation exists.*

---

<sup>20</sup> M. Zago, in *OMI Documentation*, February 1987, pp. 3-4.

*This is what we express by praying for it.*

*I humbly repeat here my own conviction: peace bears the name of Jesus Christ.*

*But, at the same time and in the same breath, I am ready to acknowledge that Catholics have not always been faithful to this affirmation of faith. We have not always been "peacemakers".*

*For ourselves, therefore, but also perhaps, in a sense, for all, this encounter at Assisi is an act of penance. We have prayed, each in his own way, we have fasted, we have marched together. In this way we have tried to open our hearts to the divine Reality beyond us and to our fellow men and women ...*

*Although prayer is in itself action, this does not excuse us from working for peace. Here we are acting as the heralds of the moral awareness of humanity as such, humanity that wants peace, needs peace.*

*There is no peace without a passionate love for peace. There is no peace without a relentless determination to achieve peace.*

*Peace awaits its prophets... Peace awaits its builders.... Peace is a workshop, open to all and not just to specialists, savants and strategists. Peace is a universal responsibility: it comes about through a thousand little acts in daily life ...*

*Peace is in the hands not only of individuals but of nations. It is the nations that have the honour of basing their peacemaking activity upon the conviction of the sacredness of human dignity and the recognition of the unquestionable equality of people with one another. We earnestly invite the leaders of the nations and of the international organizations to be untiring in bringing in structures of dialogue wherever peace is under threat or already compromised. We offer our support to their often exhausting efforts to maintain or restore our peace. We renew encouragement to the United Nations Organization, that it may respond fully to the breadth and height of its universal mission of peace....*

*Moved by the example of Saint Francis and Saint Clare, true disciples of Christ, and newly convinced by the experience of this day we have lived through together, we commit ourselves to reexamine our consciences, to hear its voice more faithfully, to purify our spirits from prejudice, anger, enmity, jealousy and envy. We will seek to be peacemakers in thought and deed, with mind and heart fixed on the unity of the human family. And we call on all our brothers and sisters who hear us to do the same....*

## **7. The close of the Day**

The last activities of the Day took place in the Franciscan Monastery attached to the Basilica of Saint Francis. Later on, Fr. Zago will write:

The day ended with a common meal which the Pope also shared, although he came a bit late for it: he had first wanted to express his thanks to the Assisi authorities and organizers. Just before his departure, John Paul II again met each person individually; to each he gave an autographed souvenir, a lithographed sketch of Assisi that Italian artist R. Tommasi Ferroni had specially designed for this purpose.<sup>21</sup>

## **8. The day after, Tuesday, October 28**

Fr. Zago chaired two meetings and also gave a press conference. My only information on this subject is the following entry to his diary:

*Today, I moderated two meetings and presided at a press conference. In the morning I moderated the meeting of the religious heads, at which all the religions intervened. In the afternoon the work was less heavy because the group that met the Secretariate consisted only of ten persons.<sup>22</sup>*

The Oblates' van left Assisi with the nine passengers it had brought there, and we were at the General House shortly after 9:00 P.M.

---

<sup>21</sup> M. Zago, in *OMI Documentation*, February 1987, p. 4.

<sup>22</sup> Zago Diary, October 28, 1986.

An incident that I heard about during the course of the morning made me think that, despite all the planning, perhaps one error had nevertheless been made. It had taken place at the Benedictine Monastery of San Pietro where all the Buddhists were together in the monastery church for their own way of praying. At one point in the proceedings, an old monk of that monastery entered the monastery church only to find a statue of Buddha sitting right on top of the main altar. The monk was so shocked and indignant that he wanted to take this statue away, only to be snapped up by the security people who took him away. He protested in vain that he was a member of that monastery, that this was his monastery church, that no one had the right to place a statue of Buddha on its main altar. I remembered the twinge of a question that hit me when I realized the Amerindians were to pray in the church of San Gregorio. Were these not Catholic churches, consecrated even, with their own Catholic meaning and “theology” that were now turned over to non-Christians to pray and worship therein? Was it really necessary to use some of Assisi’s Catholic churches to find space for non-Christians to pray and worship in? I notice that in 2002, when a similar day of prayer was held in Assisi, this mistake was not repeated.

The beginning of Father Zago’s Diary for October 27, 1986 begins with: Different people said to me at the end of the day of prayer for peace: “This is the crowning of your work at the Secretariate and of all your 25 years of missionary commitment!”<sup>23</sup>

On the first floor corridor of the Oblate General House in Rome, near the Superior General’s quarters, hangs the lithographed sketch of the western section of Assisi by R. Tommasi Ferroni, which Pope John Paul II had commissioned and had given to all directly involved with the Assisi Day of Prayer. This is Father Zago’s own copy that he had received from the hands of the Holy Father. It is good that it is there. It is a permanent reminder of a major contribution to the life and history of the Catholic Church, made by a Superior General of the Missionary Oblates of Mary Immaculate.

Battleford, SK, July, 2006

\* \* \* \* \*

## Appendix

Shortly after the World Day of Prayer for Peace at Assisi, Father Zago wrote a summary of the event in OMI Documentation, No. 147/ 87, February 1987. He recalled its background and preparation, along with its unfolding. The second half of the article explores the theological meaning of the Assisi event that “sheds light on the whole theology of dialogue.” Fr. Zago’s reflections are particularly important and complement well Fr. Kedl’s article on his role in that exceptional papal initiative.

### The Theological meaning of Assisi

Marcello ZAGO, O.M.I.

The ecumenical and interreligious day of prayer held at Assisi on October 27, 1986 is an event of such importance that it should be considered and deepened from the theological

---

<sup>23</sup> Zago diary, October 27, 1986.

perspective. An experience of this nature and import has a theological value that should be explored and that could shed light on the whole theology of dialogue.

### **1. A confirmation of dialogue**

The Day of Assisi was first of all a confirmation of ecumenical and interreligious dialogue. What the Council stated in its documents was expressed here in a solemn manner that all could understand and highlighted by the communications media. For dialogue, in fact, is above all respect and recognition of persons and their most authentic values; it is promotion of these values; it is collaboration with men of good will in the achieving of a common good. At Assisi, the welcome given to the religious representatives and people being present at the prayer offered by the various religions were in some way a recognition of these religions and prayer in particular, a recognition that these religions not only have a social role, but are also effective before God. Christian fundamentalists perceived this *de facto* recognition and that is why they protested; those at the head of the new religions and sects were even more aware of this consequence and that is why they tried in every possible way – without success – to be officially present.

### **2. An act of dialogue**

Assisi was an instance of dialogue in the highest degree. Dialogue, in fact, has many goals: its aims are knowledge of each other, collaboration and mutual enrichment. Its manifestations vary: it can be doctrinal, experiential, interior, it can be cooperation, being present to each other, a sharing of life. It is more authentic in the measure that it touches deep-seated attitudes and becomes experience; it is more effective in the measure that its participants are more qualified and representative.

In all kinds of ways Assisi was a dialogue which so impressed its participants and public opinion at large precisely because it was so experiential. To prayer, which was its climate and soul, were added other manifestations of contact, respect, mutual knowledge, elements which involved many other people besides the invited guests and official participants. This is most likely the beginning of new relationships on the universal and local levels. It became clear that the various forms of dialogue are complementary to each other and that dialogue is a service to people and to mankind.

### **3. An image of the Church in the world**

Assisi is also the symbol, the stage image of that which the Church is by her very vocation in regard to humanity and to other movements. As Vatican Council II had already put it (SC 2, 8; GS 40, 45; AG 9), the Church was seen there as a people on pilgrimage to the eschatological goal, walking together with the whole of mankind which is called and oriented towards the same ultimate end (NA 1). The Church not only takes part in this journey but also directs it to its goal which by grace has been revealed to her and of which she holds the first beginnings as a gift.

*Hence this messianic people, although it does not actually include all men, and at times may appear as a small flock, is, however, a most sure seed of unity, hope and salvation for the whole human race. Established by Christ as a communion of life, love and truth, it is taken up by Him also as the instrument of salvation of all, as the light of the world and the salt of the earth, it is sent forth into the whole world ... All those who in faith look towards Jesus, the author of salvation and the principle of unity and peace, God has gathered together and established as the Church, that it may be for each and everyone the visible sacrament of this saving unity (LG 9).*

#### 4. An image of the Church as promoter of unity

Assisi symbolizes the mission given to the Church to promote unity among all peoples for their benefit. This unity is an eminent Gospel value and the objective of ecumenical and interreligious dialogue. This was very well expressed by the Pope who extended the invitation, who received and welcomed those who came, who walked together with them, and who sat in the centre of the semicircle.

The Council gave two reasons for proposing dialogue: one is of a social nature and the other theological (See NA 1).

We are in a new historical situation. The world is becoming one. The communications and information media have undermined barriers that are centuries old. In this world which has now become a village, there are tensions and conflicts that can become explosive and fatal for the whole of mankind. Various believers and doctrines, different religious traditions and structures are present everywhere, even within cultures that are traditionally homogeneous. This can give rise to tensions, ostracisms and relativism as well as to enrichment, deepening and collaboration. Faced with such a situation, Vatican Council II asks Catholics to look for that which we hold in common and to favour that which facilitates a constructive living together and, in doing so, to base themselves precisely on elements that are religious.

This commonality is seen theologically (indeed all have God as their common origin and ultimate end) and phenomenologically (all seek in the different religions the answer to the arcane enigmas of the human condition). The reason for this change of direction is linked to that which is most basic in the Church herself.

*Ever aware of her duty to foster unity and charity among individuals, and even among nations, she reflects at the outset on what men have in common and what tends to promote fellowship among them (NA 1a).*

What we have here is not merely an invitation to a courteous, human ethic behaviour in regard to others; relationships with the religions are seen in the light of the life and mission of the Christian community. By her very nature, the Church is called to live and transmit the love of the Trinity and of Christ: the main structure of the two documents on the Church (LG 1-10) and on the Missions (AG 1-5) betray this.

*The Church on earth is by its very nature missionary since, according to the plan of the Father, it has its origin in the mission of the Son and the Holy Spirit (AG 2).*

*The Church, which has been sent by Christ to reveal and communicate the love of God to all men and to all peoples, is aware that for her a tremendous missionary work still remains to be done (AG 10).*

*The Church in Christ is in the nature of a sacrament of unity – a sign and instrument, that is of communion with God and of unity among all men (LG 1; GS 45).*

This is why it is the Church's duty to promote unity (See GS 42c) and dialogue (See NA 1). From this love the various activities and manifestations of the Church's life and mission spring forth: to this love they are subordinated and by this love they are judged. This perspective of charity is mentioned again at the end of the Council's Declaration on the Church's relations with non-Christian Religions (which thus achieves a unified structure):

*We cannot truly pray to God the Father of all if we treat any people in other than brotherly fashion, for all men are created in God's image... (NA 5).*

## **5. The specifically religious nature of dialogue**

By their very nature, religions respond to a person's interior needs, even though from a certain perspective and dynamic fulcrum they tend to transform the whole person and to influence the whole of society. Assisi expresses primarily the religious character of the Church and of dialogue; and when this element is used as the fulcrum, service rendered to mankind becomes more specific and efficacious.

*The people of God and the human race which is its setting, render service to each other; and the mission of the Church will show itself to be supremely human by the very fact of being religious (GS 11).*

Prayer for peace is the expression of a specific contribution to mankind in search of peace:

*The Church, then, God's flock, like a standard lifted on high for the nations to see it, ministers the Gospel of peace to all mankind, as it makes its pilgrim way in hope towards its goal, the fatherland above (UR 2).*

In this way, we have come to understand that there is a religious dimension to peace that is irreplaceable and essential, that is born in the heart of man as the Oriental religions insist, that is a gift of God as the monotheistic religions remind us. Anything that is most profoundly religious, like prayer, is very human and has an impact on society itself.

## **6. Ecumenism and interreligious dialogue**

Assisi has underlined both the convergences and the essential differences between Christian ecumenism and interreligious dialogue. Christians prayed together first in the cathedral and then, in the common part of the program, in the presence of all the religious representatives. The kind of unity that already exists between Christians and that which they are still seeking is substantially different from that of the other believers. A conscious relationship to Christ affects prayer addressed to God – to whom all believers address themselves – and affects all mutual relationships. Christians are joined to each other whereas other believers are ordained to the People of God.

In my view, the following distinction made in two texts of *Lumen gentium* needs to be pondered in depth:

*The Church knows that she is joined in many ways to the baptized who are honoured by the name of Christian, but who do not however profess the Catholic faith in its entirety or have not preserved unity or communion under the successor of Peter (LG 15).*

*Finally, those who have not yet received the Gospel are related to the People of God in various ways (LG 16).*

## **7. The challenge from syncretism**

The greatest difficulty and most notable opposition stem from the fear of syncretism, that is, mixing Christianity with other confessions, truth with error. Very great care against this was taken in the case of Assisi, even in the external forms, and especially during the third part of the program – and these measures met with general satisfaction. I do think, however, that the theological vision of the concrete religions could help to unravel the skein that appears completely entangled. We need to acknowledge what is specifically Christian and preserve it; but we also need to acknowledge valid elements that we hold in common and share with others.

## **8. Relationship between dialogue and witness**

At Assisi, Christians came into contact with other believers and vice-versa, and this in an attitude of profound respect. Each witnessed to the other in a witness of life and a witness

that was expressed in prayer and speeches. Witness like this greatly affects everyone concerned.

From the Christian viewpoint, such witness is seen in relation to the active work of the Spirit and to the personal choice made by each individual. The missionary mandate thereby touches land on other shores and does so in a Gospel manner.

### **9. Extension of the mission**

Assisi clearly shows that the boundaries of the ecclesial mission have been extended. They are not limited to evangelization and the establishment of Christian communities, but extend to being a leaven of Gospel values, to the promotion of the Kingdom- which is already initially present in the Church but exists also beyond her visible boundaries and will be fully achieved in eschatology. The Church is sign and sacrament of the Kingdom, as at the service of the Kingdom; she has a role to play in regard to every person, for all are candidates to this Kingdom.

### **Conclusion**

The Holy Spirit is urging the Church to open new avenues of approach to the modern world (See PO 22), to live out her vocation and mission in an ever better way. At the very heart of Christianity there is a person, namely, Christ, and there is a basic attitude, namely, charity. These realities are at the heart of the Kingdom, already now in its temporal phase and will be there until the Kingdom has become everything in everyone in its final phase. Even though not all recognize Christ in the present phase, there is a greater acknowledgment of unity. Unity is therefore the instrument of his presence. Interreligious dialogue must be seen in this perspective. Of interreligious dialogue, the Assisi event is a symbol, a peak, and a reference point that is rich in meaning.

# Intuition du martyr chez Mario Borzaga

Nicola Ferrara, o.m.i.<sup>1</sup>

SUMMARY – Mario Borzaga was an Oblate missionary in Laos born in Italy in 1932, and presumed killed for the faith at the hands of Viet guerrilleros in April 1960. From his years as a young religious, Mario had the intuition of his future martyrdom. He lived in a constant spirit of oblation and considered himself as a victim united with the Crucified One whom he offered daily at Mass. He was highly inspired by Christ's example and that of the early Christian martyrs. The A. examines the testimonies of those who hold Mario as a martyr of the faith, and draws much from the spiritual Diary faithfully kept by Mario from his years as a seminarian until a few days before his death.

Le p. Mario Borzaga<sup>2</sup>, mort au Laos en avril 1960, avait écrit dans une série de prières appelée «*Ringraziamento*» (Action de grâce)<sup>3</sup>: «Je suis disposé à mourir à tout instant de ma vie, peu importe les conditions de temps, de lieu et de circonstances que tu voudras bien déterminer.»

## Les martyrs chrétiens

L'Église a commencé son pèlerinage terrestre par le martyr. Dès les débuts de son histoire, elle a connu des martyrs qui ont suivi Jésus jusqu'au sacrifice suprême de leurs vies. Avant même que les autorités de l'Église n'aient fixé des règles claires pour juger si un chrétien ou une chrétienne avait vraiment subi le martyr, les fidèles eux-mêmes ont commencé à vénérer les martyrs comme des témoins de la foi et de puissants intercesseurs auprès de Dieu. À Rome, les premières basiliques chrétiennes ont été dédiées à la mémoire de grands martyrs, tels que Pierre, Paul, Clément, Étienne, Laurent, Agnès, Cécile.

Avec le passage du temps et l'expansion de la foi, des normes précises ont été établies pour déterminer les véritables cas de martyr. C'est ainsi que l'Église en est venue à définir le martyr comme *une mort violente infligée par un persécuteur en haine de la foi et acceptée par un fidèle par amour de la foi*<sup>4</sup>. Il suffit que se trouvent réunis au moment même de la mort ces trois éléments essentiels: une mort violente, infligée par haine de la foi, et acceptée par amour de la foi.

---

<sup>1</sup> Vice-postulateur des causes oblates, Rome.

<sup>2</sup> Missionnaire au Laos, né à Trente (Italie) en 1932, profès chez les Oblats de Marie Immaculée en 1953 et ordonné prêtre le 24 février 1957. L'été suivant, il arriva à Paksane pour y apprendre le lao, et en novembre 1958 fut transféré à Louang-Prabang pour y travailler auprès des Hmong. Il disparut en avril 1960, présumé tué par les guérilleros Viet. Mario consigna ses réflexions dans un *Journal* consistant en trois cahiers publiés ensemble dans Mario BORZAGA, *Diario di un uomo felice*. Trento, Vita Trentina Editrice, 2005. 748 p. Voir L. BORZAGA, *Mario Borzaga, 1932-1960*. Rome, 1992 (Héritage oblat, 4), 20 p.; J.M. FITZPATRICK, *Des Oblats, témoins de la foi (1831-1997)*. Rome, 1998 (Héritage oblat, 7), p. 33-34; P. CHEVROULET, *Oblats au bord du Mékong*. Rome, 1998 (Héritage oblat, 14), p. 16-20.

<sup>3</sup> Ces prières sont inscrites sur huit petites pages dactylographiées qui pouvaient être insérées dans un livre de prières. Certaines expressions font penser que ces textes ont été écrits après l'ordination sacerdotale de Mario, c'est-à-dire après le 24 février 1957, comme, par exemple: «L'union à ton sacrifice sur la Croix, renouvelé maintenant sur cet autel ...».

<sup>4</sup> Voir *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2473.

## Témoignages de Laotiens

Pour en venir au cas de notre confrère missionnaire Mario Borzaga, nous avons peu d'éléments explicites, ou signes externes, qui parlent de son persécuteur immédiat et de son acceptation de la mort en témoignage de sa foi. Quarante ans après sa disparition dans l'inconnu, nous disposons pourtant de deux sources qui se réfèrent à sa mort.

La première est de nature orale, provenant de quelques catéchistes qui étaient à ce moment précis à l'école du p. Mario au village de Kiu-Kacham, et qui, suite à l'occupation communiste du Laos dans les années 60, vivent maintenant comme réfugiés aux États-Unis. Bien que n'étant pas des témoins oculaires, ces personnes affirment avec conviction que le p. Mario a été tué par des agents de la guérilla laotienne en dépendance du régime du Vietnam du Nord qui ne combattait pas seulement une présence militaire étrangère mais visait aussi l'Église catholique considérée comme un obstacle à la diffusion du régime.

Une entrevue du p. Umberto Nespolo, o.m.i., ancien missionnaire au Laos et maintenant engagé auprès des Laotiens réfugiés aux États-Unis, confirme cette conviction. «Vous croyez que le p. Mario a été tué parce qu'il portait la Bonne Nouvelle à ce village Hmong?»

*Oui, répond le catéchiste Youa Hao, nous en sommes tous convaincus. En tant qu'étudiant-catéchiste du p. Mario, je veux témoigner fermement que le p. Mario a été tué parce qu'il se rendait à ce village pour en chasser les esprits et permettre de devenir chrétiens à ceux dont il aurait chassé ces esprits. Le père n'alla pas à ce village de sa propre volonté, mais seulement pour chasser les esprits et pour commencer l'instruction religieuse de ces Hmong qui ne peuvent être, même un seul jour, sans quelqu'un qui les puisse libérer de la maladie et de la peur. Le p. Mario fut tué parce qu'il est allé annoncer l'Évangile de Jésus et prendre soin des malades<sup>5</sup>.*

Le seconde source, plus récente, se réfère particulièrement à la mort du p. Mario. Elle vient d'un témoignage *ex auditu ab auditu*, de quelqu'un qui a entendu un témoin qui a entendu la personne même qui a tué le p. Mario. Ce témoignage a été recueilli par une personne qualifiée et a été dûment signé. Dans ce témoignage, il n'y a pas d'élément explicite et immédiat qui démontre soit la haine de la foi de la part du persécuteur, soit l'acceptation de la mort par amour de la foi de la part du missionnaire. Le témoignage mentionne même que le tueur raconte qu'il a éliminé un membre d'une puissance étrangère. Certains éléments nous empêchent pourtant d'écarter facilement ce cas.

À ce moment dramatique, le p. Mario se trouvait avec le catéchiste qui l'accompagnait. Alors que sur l'ordre du commandant des guérilleros il creusait la fosse où ils seraient enterrés, Mario aura sans doute pensé aux lignes qu'il avait naguère écrites sur la possibilité de son martyre pour la foi. Pour sa part, le persécuteur déclare dans son témoignage qu'il devait combattre pour le triomphe du marxisme athée.

Enfin, il faut remarquer que dans le document mentionné, on y rapporte une parole dite par le p. Mario alors qu'il tombait encore vivant dans la fosse. «Pourquoi avez-vous tiré sur le père?» À première vue, cette parole peut paraître un peu obscure; mais en y réfléchissant un peu, ne pourrait-elle pas signifier une acceptation de la mort pour la foi?

Voici ce qu'en écrit une religieuse après avoir lu ce témoignage:

*Pourquoi avez-vous tiré sur le père? Je ne pense pas qu'en une telle circonstance dramatique, Mario ait voulu faire de la théologie ou chercher à se créer un alibi. Ce qui me frappe, c'est la conscience que, face à la mort et à son persécuteur, Mario savait qui il était. Un pourquoi qui est celui d'un innocent, de celui qui, en 1956, écrivait*

---

<sup>5</sup> Archives de la Postulation générale, Rome.

*dans son Journal en la fête des Saints Innocents: Puisque ces martyrs sont tous innocents, si je veux être innocent, je dois être martyr, et notre innocence suprême consiste à nous laisser mourir sans discuter. Mourir comme ces enfants, avec les yeux fermés, sans demander pourquoi: ces Innocents se sont heureusement sacrifiés dans la souffrance parce qu'incapables de penser. Si je veux être innocent, je dois renoncer à penser à moi-même et à Jésus<sup>6</sup>. Un pourquoi aussi qui cherche dans l'interlocuteur un moment de connaissance capable de se rendre compte de la folie qu'il va commettre. Et en ce qui regarde le père: Mario ne se met pas en avant, il sait exactement qui il représente, il ne le cache pas; il le confesse avec netteté, non pour provoquer mais comme pour tendre la main à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font<sup>7</sup>.*

## Deux intuitions claires de Mario aux circonstances de son martyre

### 1. Méditation sur la tempête apaisée

À son retour au Scolasticat des Oblats à San Giorgio Canavese après avoir célébré sa première messe à la cathédrale de Trente en avril 1957, Mario méditait sur l'épisode évangélique de la tempête apaisée (Mt 14, 22-33; Mc 6, 45-52; Jn 6, 16-22). Sans s'attarder sur la mer agitée ou sur les disciples effrayés, il se concentre sur la personne même de Jésus. Cela lui rappelle une page d'Igino Giordani qui voit en Jésus celui qui apaise toute peur<sup>8</sup>. Mario promet alors de toujours accueillir Jésus, même s'il se présentait sous des traits qui le cacheraient complètement:

*Et même s'il se présentait sous la figure du bourreau, nous pourrions lui dire avec les martyrs: nous ne t'aimons pas en tant que bourreau, mais nous t'aimons en tant que représentant Jésus. Tu ne fais pas peur parce qu'en toi se trouve Jésus, Jésus crucifié, blessé, abandonné, mort, et pourtant, c'est Lui. Tu peux te présenter sous les traits d'un mendiant, et pourtant, c'est Jésus. Tu peux crisper ton visage de haine, de désespoir, d'orgueil, et c'est Jésus qui se fait péché. Tu peux même te perdre dans les raisonnements de l'athéisme, et c'est Jésus au tombeau<sup>9</sup>.*

### 2. «Si le grain tombé en terre ne meurt ...» (Jn 12, 24)

Nous possédons un autre texte qui, à notre grand étonnement, annonce la mort de Mario. C'était vers la fin de ses études de théologie. La fatigue qui frappe habituellement les étudiants qui se préparent aux examens s'empare aussi de Mario. Les pages du *Journal* dénotent en ces jours une médiocrité épuisante et une certaine insensibilité aux choses spirituelles. Mario souffre de ce vide intérieur, mais il n'en reste pas prisonnier: il recourt à Dieu. «Nous ne sommes rien, c'est vrai, mais c'est vrai parce que Dieu seul est grand». Cet état de choses le projette d'une façon étonnamment réaliste vers son avenir prochain: «Même si je ne réussis pas dans l'apostolat, ce sera comme la semence jetée en terre pour y mourir, piétinée par les passants; je sens qu'il en sera ainsi, mais j'offre dès maintenant ma vie en sacrifice». On ne parle pas ici de prophétie, mais dès ce moment, les trois prochaines années de sa vie seront vécues tel qu'il les décrivait.

---

<sup>6</sup> Journal, 28 décembre 1956.

<sup>7</sup> Lettre à Lucia Borzaga, soeur de Mario, le 11 octobre 2002.

<sup>8</sup> Le texte d'Igino Giordani que Mario transcrit dans son Journal est le suivant: «La scène nocturne de la mer de Galilée agitée est voulue pour donner une leçon d'Évangile vivante. Elle veut enseigner à ne pas s'épouvanter devant n'importe quel événement, si douloureux ou terrifiant qu'il soit, parce qu'après tout c'est Lui. Et Lui, il a vaincu le monde comme il a vaincu la mort. Il ramène la vie, comme dans les ténèbres il ramène la lumière.» (Notre traduction).

<sup>9</sup> Journal, le 12 mai 1957. Pour mieux comprendre ce texte, nous transcrivons quelques lignes qui le précèdent: «Notre travail, comme celui des Apôtres, est parfois interrompu par la peur. Mais là où ils craignaient voir un fantôme, ils découvrirent Jésus. Il n'y a pas de fantômes sinon ceux que créent nos peurs. Si on regarde avec amour, on découvre au-delà des apparences la figure de Jésus qui attend: c'est le Sauveur. Quand on demeure dans la réalité de Jésus, dans son amour, la vie se fait toute belle, soit qu'il se présente à nous sous les traits de l'amour, soit qu'il se cache sous la forme de la douleur».

## Preuves du martyre de Mario

Cela dit, est-il possible de prouver devant un juge de l'Église que Mario est mort martyr? Nous voulons seulement tenter de démontrer avec ses paroles mêmes qu'il était disposé à accepter un véritable martyr.

À la lecture de son *Journal*, on s'aperçoit que l'éventualité du martyr n'était pas chez Mario un simple exercice académique, mais l'expression de sa vie concrète, animée par la prière et par le désir de se conformer du mieux possible avec le Christ crucifié. À partir de ses expériences et du récit de sa mort, il semble possible d'affirmer qu'il était habituellement disposé à subir un vrai martyr. Son *Journal* compte 44 allusions au martyr; nous en mentionnons quelques-unes qui nous semblent plus significatives.

1. Mario connaît bien les *conditions* du vrai martyr. Quand il était étudiant en théologie, il savait que le prêtre et les personnes consacrées ne peuvent vivre et perdre la vie que par amour de la foi et du Christ<sup>10</sup>. Le récit de l'exécution de quelques Oblats français en 1944<sup>11</sup> lui rappelle les conditions nécessaires pour un vrai martyr.

2. La terrible nouvelle de l'invasion de la Hongrie par les chars armés soviétiques au début de novembre 1956 le secoue profondément. Toute la journée, il pense au drame du cardinal Mindszenty et du peuple hongrois qu'il appelle «ses frères». Comment peut-il se permettre d'aller au cinéma alors que tant de gens «souffrent d'un tel massacre et de la perte d'êtres chers?» Sa participation au drame du peuple hongrois est tellement intense que sa plume tracera des lignes prophétiques:

*Un jour je serai peut-être comme vous, étouffé par les larmes et le sang par amour du Christ; et alors, frères du monde entier qui portez Jésus dans votre coeur, vous le partagerez avec moi pour que grande soit ma foi, grand mon amour, et grande ma victoire? Je voudrais vous embrasser tous, un par un, chers frères dans la douleur et la résurrection<sup>12</sup>.*

Mario est mort de la façon qu'il avait décrite, fusillé par une bande d'envahisseurs communistes. Devant ces paroles, comment ne pas penser que Jésus ne lui ait pas été tout proche au moment où il avait le plus besoin de lui.

3. La participation de Mario au drame du peuple hongrois ne s'arrête pourtant pas là. Il suffira d'un appel passionné de son supérieur pour réveiller en lui une disposition à l'offrande de lui-même: «Et si je m'offrais en victime au Seigneur, si j'offrais ma vie à Dieu pour le salut de la Hongrie<sup>13</sup>?» Ce *si* dubitatif traduit toute la sincérité de ce jeune homme qui ne veut pas afficher un héroïsme pour lequel il ne se sent pas prêt. Une saine sagesse le fait se replier vers des propos plus réalistes: «... et si le Seigneur l'acceptait? Sous peu je devrais mourir ... brr ..., et si au lieu d'offrir ma mort, j'offrais plutôt ma vie en recueillant, sans en manquer une, les occasions de me mortifier et de me sacrifier? J'adoptai

---

<sup>10</sup> Voir *Journal*, le 8 octobre 1956.

<sup>11</sup> À La Brosse-Montceaux, le 24 juillet 1944, six Oblats furent fusillés en représailles pour la participation de membres de la communauté à la Résistance contre les nazis. Voir J.M. FITZPATRICK, *op. cit.*, p. 29-33; H. DU HALGOUËT, «La Brosse-Montceaux: avant et après le 24 juillet 1944», dans *Vie Oblate Life*, 53 (1994), pp. 37-51; J. GUÉGUEN, «La Brosse-Montceaux», dans *Vie Oblate Life*, 53 (1994), pp. 53-66; A.A. HUBENIG, «The Journey of an Apostolic Man. An Interview in Aix-en-Provence with Father René Motte, O.M.I.», dans *Vie Oblate Life*, 53 (1994), pp. 22-27.

<sup>12</sup> *Journal*, le 4 novembre 1956.

<sup>13</sup> Le supérieur avait dit: «Ayons à coeur ce noble élan d'accourir nous aussi en Hongrie pour aller y défendre la liberté; ayons nous aussi à coeur d'offrir notre vie».

immédiatement ce plan d'action<sup>14</sup>.» Cette alternative au martyre, en vérité, est la vraie condition pour se préparer à un sacrifice sanglant. Le martyre offert pour la foi est, selon la doctrine de l'Église, un acte d'amour suprême.

Le martyre peut avoir lieu après une longue période d'injuste condamnation, ou après une longue détention; mais il peut aussi arriver à l'improviste, sans qu'on ait eu le temps de s'y préparer. Mario considère aussi cette éventualité et la décrit selon son style, avec humour et une profusion d'images. Cette fois, imaginant entendre les Hongrois qui lui crient: «Fais vite, aide-nous; nous sommes sous le tir incessant des canons», Mario pénètre encore, à distance des années, dans le mystère de son martyre:

*Les martyrs sont ceux qui sur le chemin de la sainteté ont brûlé les étapes et surmonté les obstacles. Pour en arriver à un degré héroïque d'amour pour le Christ, ils n'ont pas eu le temps de s'informer sur les degrés de la vie contemplative, de se monter une petite bibliothèque de livres spirituels, de consulter périodiquement un directeur. Quand ils ont entendu l'appel de Jésus, le cri désespéré des frères, ils sont accourus en première ligne et sont morts avec un immense amour dans le coeur<sup>15</sup>.*

À cette fin, en parlant de sacrifice, Mario sent qu'il lui faudra être fort: «Je veux développer en moi une foi et un amour profond et de granit; je ne pourrais pas être martyr autrement<sup>16</sup>.»

## **Immolation de soi**

### **1. Comme Jésus dans l'Eucharistie**

*Que reste-t-il encore à souffrir, ô Seigneur? Toi seul le sais, et pour moi fiat voluntas tua (que ta volonté soit faite) à chaque instant de ma vie. Si je veux être comme l'Eucharistie un bon pain à manger pour les frères et être leur divine nourriture, je dois nécessairement passer par la mort de la croix. D'abord le sacrifice, pour avoir ensuite la joie de me donner à tous mes frères du monde entier; si je veux me donner sans d'abord passer et me sublimer par le sacrifice, je ne donne à mes frères affamés de Dieu qu'un chiffon d'homme, un déchet d'enfer; si j'accepte ma mort en union à celle de Jésus, c'est Jésus lui-même que je réussis à donner de mes propres mains. Ce n'est donc pas un renoncement à moi-même que je dois vivre, mais le raffermissement de tout ce qui en moi peut souffrir, être immolé et sacrifié pour les âmes que Jésus me donne à aimer. Elles ont besoin de mon sacrifice, et je ne le leur donne pas: c'est là un égoïsme digne de l'enfer; elles me demandent de célébrer une sainte messe pour leur salut, et je ne la célèbre pas en faisant feinte de n'en avoir pas le temps, de ne pouvoir trouver un autel pour le faire<sup>17</sup>.*

### **2. Comme Jésus dans sa Passion**

L'idée d'immolation vient à l'esprit de Mario en toute occasion. Le Chemin de croix fait à la chapelle dans l'obscurité complète le met dans l'angoisse, mais il se calme en pensant qu'après tout il a décidé «de mourir pour le Seigneur ... dans un couvent, dans la vie active, dans la maladie, dans un camp de concentration<sup>18</sup>».

Deux mois après son ordination sacerdotale, Mario écrit: «Vendredi saint. Journée de silence et de recueillement. Je trouve qu'il m'est aussi pénible d'écrire ce Journal parce que je ne sais que dire, et que si j'écris quelque chose, il me semble manquer au silence<sup>19</sup>.» Dans cet esprit de recueillement, il écrit que la nuit précédente, Jeudi saint, il a fait

---

<sup>14</sup> Journal, le 7 novembre 1956.

<sup>15</sup> Journal, le 16 janvier 1957.

<sup>16</sup> Journal, le 1<sup>er</sup> février 1957.

<sup>17</sup> Journal, le 17 novembre 1956.

<sup>18</sup> Journal, le 17 novembre 1957.

<sup>19</sup> Journal, le 19 avril 1957.

l'adoration devant l'autel du reposoir. «Je n'avais pas sommeil, je me sentais fort au milieu de toutes ces lumières, il me semblait être comme une sentinelle aux avant-postes<sup>20</sup>.» En cette veille, il se rappelle le sacrifice de Jésus sur la croix et le martyre: «Jésus est le plus grand des martyrs. C'est aujourd'hui sa fête ... *Ego vadam immolari pro vobis* (Je vais sacrifier ma vie pour vous).» Et encore ces paroles qui font penser à sa mort: «Suis-je destiné à une immolation? Et pourtant, je sens que Jésus me commande d'aller de l'avant. C'est le mystère du Sang, le Sang du Rédempteur; seul celui qui s'immole le comprend. Vierge des douleurs, donne-moi d'en saisir le sens. Nous devons comprendre le sens de la Rédemption<sup>21</sup>.»

### 3. Comme aux vœux perpétuels

En quoi consistent les vœux perpétuels pour Mario? Il s'exprime lui-même avec beaucoup de sentiments:

*C'est mettre ma signature à un engagement d'amour, donner la main à Jésus qui ne la lâchera plus pour le reste de ma vie, à moins que de l'autre je ne lui donne un coup de poignard. Heureusement, cela n'arrivera pas car il ne le permettra pas, l'aube de ce jour ne se lèvera pas. Mais l'aube de demain, belle comme le visage de l'Immaculée, poindra bientôt (c'est-à-dire le jour de ses vœux perpétuels)<sup>22</sup>.*

Mario continue à décrire, avec la même clarté, tous les «non» de Jésus prononcés par amour jusqu'à dire non à sa propre humanité sainte quand il s'est caché dans «un morceau de pain fait avec le grain de la terre, pour que les âmes affamées de grâce puissent venir le manger, le dévorer. Jésus se démembrer en quelque sorte pour en arriver à nourrir tous les hommes». Et Mario conclut: «Mon «non» de demain est inspiré uniquement par l'amour. Je dis «non» à moi-même sur les traces de Jésus afin de pouvoir comme lui, sanctificateur des âmes, porteur de grâce, être la petite bouchée de pain que les âmes affamées de grâce viennent manger pour avoir Dieu dans leur cœur<sup>23</sup>.»

### Exemple concret du martyre à imiter

Le jour de la fête de sainte Agnès, Mario est pris d'admiration envers la jeune vierge et martyre; d'un cœur débordant d'amour, il fait allusion au martyre comme à une réalité liée depuis toujours à sa propre vie.

*Quand je dois réciter l'Office des martyrs, je cours le risque d'être saisi d'émotion. Les martyrs! Agnès: une enfant que je n'ai jamais vue, avec qui je n'ai jamais parlé, mais que je sens aimer. Ses joues sont couleur de lait, adoucies quelque peu par le sang de son Époux: il l'aimait tendrement cette enfant de treize ans, avec la force d'un héros qui ne craint pas la mort. Agnès pourrait être le modèle de mon martyre, parce que je suis faible et timide, et pourtant je dois être fort<sup>24</sup>.*

Mario trace alors quelques lignes poétiques qui se terminent ainsi: «Pour te cueillir, fleur de la terre, ton Époux descendit parce que sur terre tu n'as aimé que le ciel<sup>25</sup>.»

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> Journal, le 20 novembre 1956.

<sup>23</sup> Journal, le 20 novembre 1956, veille de ses vœux perpétuels.

<sup>24</sup> Journal, le 21 janvier 1957.

<sup>25</sup> *Ibid.*

## Prêtre et victime

«Moi aussi j'ai été choisi pour le martyr». Ces paroles ont été écrites par Mario quelques jours avant son ordination presbytérale. Il va droit au but:

*Si le Christ qui m'a choisi est le même qui a donné la vie et la force aux martyrs et aux vierges, moi aussi je serai martyr. Et si je veux être un saint prêtre, je ne dois désirer rien d'autre parce que c'est là le mystère que je tiens chaque jour entre les mains, le mystère du sang, de l'immolation totale<sup>26</sup>.*

Ces lignes laissent penser que Mario pensait au martyr chaque jour quand il célébrait la messe.

Ce même lien entre la prêtrise et le martyr qu'il avait contemplé pendant sa préparation à l'ordination refait surface six jours plus tard à l'occasion de sa première messe. «Ce matin, j'avais pensé de demander au Christ, né de mes mains, la grâce certaine du martyr; j'ai demandé à la place de savoir observer parfaitement la Règle des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Aujourd'hui, cette grâce m'a été accordée<sup>27</sup>.» À cette occasion, Mario nous dit qu'il pense au vrai martyr, mais en même temps il n'en fait pas ostentation, la sagesse et la prudence lui conseillant de se replier sur une réalité plus proche: la pratique parfaite de la Règle chaque jour. La tradition de l'Église, en effet, nous rappelle que la pratique parfaite des conseils évangéliques dans la vie consacrée est considérée comme une espèce de martyr<sup>28</sup>.

## Les rêves de Mario

Déjà, au scolasticat, les rêves de Mario se portent vers son futur champ d'apostolat: «Quand je mourrai j'aurai sur le visage un air triste, insatisfait de ne pas avoir assez aimé le Seigneur, à moins qu'il ne me fasse la grâce de mourir martyr<sup>29</sup>.» Ses rêves deviendront plus concrets une fois rendu au Laos. Avant de débiter dans la vie missionnaire telle qu'il l'avait rêvée, Mario est envoyé dans un village en majorité chrétien où son apostolat est principalement auprès des chrétiens du lieu et des alentours. Son *Journal* révèle un Mario qui se sent seul, abandonné, inutile, ennuyé. Ces moments de découragement le porteront à affirmer que cette période a été la plus difficile de sa vie missionnaire. Au lecteur qui s'interroge sur la cause de cet état, Mario ne répond pas directement, mais son récit attristé nous porte à penser qu'il n'est pas heureux d'être relégué loin de la vie missionnaire dont il avait rêvé. Ce temps n'est pourtant pas une période noire en termes de sanctification. Mario continue à prier, à chercher le Seigneur, à se confier à sa Mère céleste et à penser au martyr: «Si Jésus m'assure que moi aussi, revêtu par grâce de la nature divine, je me laisse tuer pour rapprocher mes frères de Dieu, c'est signe que je suis comme Lui. Pour cela, je veux mourir<sup>30</sup>.» Toutefois, ici, Mario ne parle pas expressément du martyr, mais de la mort à lui-même dans l'acceptation de tout genre de souffrance.

---

<sup>26</sup> Journal, le 19 février 1957.

<sup>27</sup> Journal, le 25 février 1957.

<sup>28</sup> Cette idée exposée en particulier par saint Thomas d'Aquin (IIa-IIae, q. 186, a. 1) a été reprise récemment dans l'Exhortation post-synodale *Vita consecrata*, n. 17: «À la suite de saint Thomas, on peut comprendre l'identité de la personne consacrée à partir de la totalité de son offrande, qui est comparable à un authentique holocauste.»

<sup>29</sup> Journal, le 11 avril 1957.

<sup>30</sup> Journal, le 13 septembre 1958.

## Confiance en Dieu

Les mois passent et la guérilla communiste se répand dans le pays comme une tache d'huile. De Kiu-Kacham où il se trouve désormais seul, Mario est allé parfois visiter un village voisin, mais une fois, alors que les Viet approchaient, il a dû s'en échapper en toute hâte. Le 28 octobre 1959, sachant qu'ils n'étaient qu'à quelques kilomètres, il doit s'en sauver sur l'ordre de son supérieur. Le 3 novembre suivant, dans une lettre à sa sœur, il écrit: «Il n'y a personne au monde qui soit plus calme et tranquille que nous, et si nous risquons quelque chose, comme notre peau, c'est pour le Règne de Dieu<sup>31</sup>.»

Après sa fuite de Kiu-Kacham, Mario s'est réfugié au centre des Oblats italiens à Louang Prabang, qui était encore aux mains du gouvernement régulier. Le trajet lui paraît comme une excursion de plaisir. «Pourquoi n'ai-je pas eu peur? Je ne le sais pas, mais peut-être pour l'un des motifs suivants ou pour les trois à la fois: 1) confiance en Dieu; 2) indifférence, manque de confiance en la vie, peu d'estime pour mon sacerdoce; 3) me faire voir par les autres<sup>32</sup>.»

Le premier motif, la confiance en Dieu, peut être valable. Les deux autres ne semblent pas favorables au martyr: ils sont plutôt un reflet de son état d'âme après sa fuite. Mario se sent coupable, même si elle lui a été imposée par son supérieur. Le *Journal* de ces jours ne contient que quelques nouvelles. Au centre missionnaire de la Ville royale du Laos, il trouve une lettre de sa sœur et le cahier de son *Journal* tenu pendant sa quatrième année de théologie qu'il lui avait demandé. La lettre le gêne, le *Journal* le déçoit. Il se déclare insatisfait, inquiet. «Mes journées sont insignifiantes, je me détériore, je suis incapable de nobles sentiments<sup>33</sup>.» Le fait de ne pas disposer d'une chambre pour lui seul lui fait penser d'être marginalisé: «Va, missionnaire en chômage, vagabond; plus tu avances, plus tu recules.»

Mario sortira de ce tunnel terrifiant lors de sa retraite annuelle à Paksane le 11 novembre. Il ne cède pas à la tentation de condamner les retraites qu'il a faites auparavant parce qu'elles ne l'ont pas rendu saint, et il trouve son réconfort en se réfugiant «tête baissée dans les bras de la Vierge Marie, sa Mère.» La tristesse provoquée par le sentiment de sa petitesse se change en joie puisqu'il se sent en sécurité dans cet abri qu'est pour lui la Vierge Marie. Le dernier jour de la retraite scellera le triomphe de la grâce de Dieu: «J'espère toujours. La grâce de Dieu, quand elle est véritablement grâce de Dieu, et même si elle ne l'est pas, peut agir à retardement; je vivrai donc mon temps de solitude à Kiu-Kacham dans l'intention de devenir véritablement saint<sup>34</sup>.»

## Les mois qui précèdent la mort de Mario

Cette dernière citation clôture le deuxième volume du *Journal* de Mario. Il sera suivi d'un troisième cahier qui commence le 27 décembre 1959 et se terminera le 18 avril 1960, environ deux semaines avant sa disparition. Ce manuscrit est très différent des deux premiers.

---

<sup>31</sup> Archives de la Postulation générale, dossier Borzaga.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Journal*, le 30 octobre 1959.

<sup>34</sup> *Journal*, le 16 novembre 1959.

Alors que nous admirons en ceux-ci des passages d'approfondissement spirituel, des prières jaillies d'une foi inébranlable, de luttes intérieures surmontées à la lumière d'une espérance retrouvée, nous trouvons dans le troisième manuscrit une description sèche et pressée de petits faits, de voyages rapides, de travaux interminables parfois lourds, de rencontres nombreuses avec des malades, ensemble avec la recherche d'un peu de calme et de silence qu'il n'arrive pas à joindre. Alors que jusque là Mario n'avait eu qu'une activité apostolique réduite, il est maintenant pleinement chargé d'une mission. À Kiu-Kacham, il se trouve seul et responsable d'une tâche qui l'écrase et l'épuise. C'est ainsi qu'il ne trouve pas le temps et le calme nécessaires pour confier son monde intérieur à son *Journal*. Il y a pourtant une page qui éclaire bien cette période, et nous rassure sur le fait que Mario n'est pas tombé dans un activisme stérile: par la grâce de Dieu, il a su faire un pas important dans le don de soi, encore plus précieux parce que le fruit d'un cœur éprouvé.

*Je me sens mauvais, brutal, nerveux dans mes réponses et pessimiste dans mes pensées. Pourquoi, mon Dieu, suis-je si méchant? Je sens bien que je suis un grand pécheur, que mes fautes devraient attirer le châtement de Dieu sur moi et sur le village entier. J'en demande pardon à Dieu et je veux encore une fois tenter de redevenir saint pour l'Église de Dieu. Je ne fais rien d'autre que de penser mal de moi-même et des autres, je ne suis qu'un pécheur et pour cela je suis toujours triste. Oh si je voulais et pouvais prier davantage! Si je savais me confier entièrement au Saint Sacrement, oh si j'étais capable d'aimer! Tout ce que je fais de mal vient de moi, je n'ai qu'un seul Époux ici-bas, Jésus abandonné. Oh si je savais accueillir chacun qui vient me voir comme si je recevais la visite de l'Aimé. Si j'avais encore plus de foi, j'aimerais davantage ceux que je considère comme embêtants. Si le Seigneur lui-même était ici en personne, je l'aimerais probablement un peu plus. Courage, Mario, ranime ton enthousiasme pour te gagner ainsi un coin de Paradis! Jésus, on doit l'aimer avec enthousiasme, ou on ne l'aime pas du tout. Cela est exigeant pour moi-même, mais c'est précisément le moi que je dois fouler aux pieds une fois pour toutes à chaque instant de la journée<sup>35</sup>.*

### **Immolé comme un agneau innocent**

La messe est pour Mario un événement extraordinaire. Le 24 mars, un mois après l'ordination, Mario note qu'il a déjà célébré 28 messes; le 8 mai, 70 messes qui lui rappellent les grâces accordées par le sang de Jésus versé sur la croix. Dans une pensée plus personnelle, il rappelle le lien intime entre le prêtre et le sacrifice de Jésus, «amour de mon enfance, force de ma jeunesse». Il tourne ensuite son regard sur lui-même et se rend compte de l'effroyable distance entre son indignité et la sublime grandeur de Jésus. Il termine sa contemplation par un regard prophétique sur l'avenir: «Je n'ai pas encore passé avec Jésus un contrat d'amour, mais je l'espère ... Je continue à offrir le saint sacrifice de la messe, et j'attends».

Le calcul des messes célébrées n'est pas le fruit d'une ferveur naissante, mais une façon de vivre chaque messe de sa vie qu'il continuera à enregistrer chaque jour jusqu'au dimanche *in albis* 24 avril 1960. Cette dernière messe porte le numéro 1158. Le jour suivant il partira pour cette expédition apostolique dont il ne reviendra pas. Pendant cette ultime tournée, il offrit la messe sur un autel portatif là-haut sur les montagnes jusqu'à ce qu'il subisse le sort de son Maître, immolé comme un agneau innocent. Après la dernière messe marquée à l'encre, il célébrera ses dernières messes signées par son sang, non plus sur un feuille, mais sur le sol même d'une terre qu'il avait tant aimée.

Rome, le 25 mars 2003

---

<sup>35</sup> Journal, le 29 mars 1960, un mois avant de mourir.

(Traduit de l'italien et adapté par Alexandre Taché, o.m.i.)

# Oblate Participation in the Restoration of Mission San Fernando (1923–1953)

Ronald Wayne Young, O. M. I.<sup>1</sup>

*Dedicated to Margaret H. Phipps, H.O.M.I.<sup>2</sup> 16 December 1921 - 1 February 2005*

SOMMAIRE - La Mission historique de San Fernando en Californie a été fondée par les Franciscains en 1797; ils en ont été responsables jusqu'en 1834. Après presque un siècle de négligence et d'abandon, les Oblats de la province du sud des États-unis ont été appelés à en prendre charge en 1923. Ils en entreprirent graduellement la restauration tout en assurant le service pastoral de l'immense territoire entourant la paroisse de San Fernando déjà établie en 1902 et dont la «vieille Mission» était le coeur. Une communauté oblate s'installa à la paroisse avec deux Frères résidant à la Mission pendant une vingtaine d'années où ils ont été animateurs auprès de ses nombreux visiteurs. La chapelle restaurée fut inaugurée en 1941. En 1947, les Oblats ouvrirent aussi une école secondaire située sur le terrain de la Mission. Puis, en 1953, ils remirent l'administration de la Mission au diocèse de Los Angeles. Ils continuent toutefois à desservir l'église-mère de San Fernando et deux autres paroisses de la vallée de San Fernando où une bonne partie du ministère s'exerce en espagnol. La vallée compte dans son ensemble une population d'environ deux millions; plusieurs autres paroisses y ont été fondées par les Oblats qui les ont ensuite remises au diocèse.

Holy places have a relationship to holy lives. In a symbolic sense, the relationship between holy places, their care and maintenance and the holiness of the local Christian community is unquestionably linked as a sign of spiritual vitality and an expression of local religious experience.<sup>3</sup>

When the earliest Missionary Oblates of Mary Immaculate in France committed themselves to the restoration of holy places and shrines after the destruction wrought by the French Revolution, they understood the important relationship between the spiritual lives of people and their treatment of local holy places.<sup>4</sup> They determined that the restoration and care of shrines and holy places would be one of their principal works.

Some examples of this early commitment include the acceptance of Notre-Dame du Laus in 1818, which occasioned the writing of the first Oblate Constitutions and Rules. This was because it was the first Oblate residence outside of the diocese of Aix. Another example

---

<sup>1</sup> Professor in the Faculty of Human Sciences (Department of Mission Studies), Saint Paul University, Ottawa.

<sup>2</sup> Margaret H. Phipps, an honorary Oblate of Mary Immaculate, was raised from three years of age within sight of the San Fernando Mission. She was certainly one of the earliest residents of what is now Mission Hills, California, and was able to confirm the basic elements of this article through a personal experience of over 80 years of dedicated association with the Oblates. As such, she was honored to represent the laity associated with them in North America during the canonization of Saint Eugene de Mazenod by bringing up the gifts at the Offertory of the papal Mass.

<sup>3</sup> Pontifical Council for the Pastoral Care of Migrants and Itinerant People, "Pilgrimage in the Great Jubilee" (Vatican City, 25 April 1998), 13.

<sup>4</sup> For an insightful presentation of the early Oblate understanding of and commitment to the spiritual care of holy places see: Emilien LAMIRANDE, "The Apostolate of Pilgrimages and Bishop de Mazenod," in *Selected Oblate Studies and Texts* (Rome: Oblate General House, 1986), 455-72.

may be found in the acceptance of Notre-Dame de l'Osier in 1833. Finally and perhaps most importantly, the rediscovery and rebuilding of the tomb and shrine of St. Martin of Tours by the Oblate Archbishop (later Cardinal) Hippolyte Guibert, after the French Revolution attempted to obliterate every sign of its existence. For the early Oblates, the care and maintenance of holy places became an evangelical effort which promoted the mission of the Church in every aspect.

The earliest instance of an association between the Missionary Oblates and the California Missions was in 1852, when one of the Oblate missionaries to the Oregon Territory was assigned to Mission Santa Ines in order to open up California as Oblate missionary territory.<sup>5</sup> It was in this same intrepid spirit that the Oblates of the Southern Province of the United States accepted the call to restore one of the famous California missions - Mission San Fernando.

### **Mission San Fernando**

Mission San Fernando Rey de España was founded by the great Franciscan missionary and second *Presidente* of the California missions, Fermín Francisco de Lausuen on 8 September 1797. The location was chosen for its intermediate proximity to Missions San Buenaventura and San Gabriel, for the abundant natural resources of the area and in recognition of the large population of local native peoples at the surrounding *rancherías*.<sup>6</sup>

Franciscan care of Mission San Fernando ended in 1834. After a tumultuous span of years when the Mission was taken over by the Mexican government, the United States government and finally, restored to the Catholic Church in 1862, it had been ravaged and the local population depleted. During this time of deterioration, the last Mass was celebrated at the Mission in 1874 by Fr. Peter Verdagner.<sup>7</sup> After this time, the Mission went through ever-worsening stages of neglect, with sporadic attempts at restoration.<sup>8</sup> The dilapidated state of the Chapel was described this way:

*Stripped of its altars, its paintings, the statues, many of which were removed to other Missions - equally defenseless against the depredations of vandals and the ravages of the elements, the great building entered upon a long period of gradual disintegration and ever increasing ruin. The locks broken, the massive doors swung idly on their hinges. The wind played eerie tunes through the hollow shell. The rains dripped from ever widening gaps, - seeped through the walls and caused them to crumble inch by inch. Pickaxes and shovels turned up the floor and defaced the walls in vain searches for mythical hidden treasures. The great bell, cast in the Russian*

---

<sup>5</sup> Ronald Wayne YOUNG, "The Mission of the Missionary Oblates of Mary Immaculate to the Oregon Territory 1847-1861," (Ph. D. diss., Missiology, Pontifical Gregorian University, 2000), 113-115.

<sup>6</sup> Doyce B. NUNIS Jr., "The Franciscan Friars of Mission San Fernando, 1797-1847," in *Mission San Fernando Rey de España 1797-1997: A Bicentennial Tribute* (Los Angeles: Historical Society of Southern California, 1997), 217.

<sup>7</sup> "Texas Oblates in California," Province Newsletter: Southern U.S. Province, Missionary Oblates of Mary Immaculate (San Antonio), no. 34 (May - June 1991): 7.

<sup>8</sup> Regarding initial efforts at restoration, "At this crucial period in the Mission's history, Providence intervened in the form of the Landmark Club of California, which took over the Mission under a ten year lease... So the turn of the twentieth century found the mission of the San Fernando Valley, if not restored, at least temporarily halted in its rapid descent toward utter ruin and oblivion. The Landmark Club was responsible for bolstering the weakened walls and patching the remnants of the roofs of both Church and monastery." Andrew J. Grimes, "A Mission is Reborn," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (March 1943): 75.

*mold far north along the Alaskan shore, was taken away. The bell tower collapsed in a dusty heap at one end, while the sacristy was reduced to a rough edged skeleton at the other.*<sup>9</sup>

## **Under Oblate Care**

The first Oblate administrator of Mission San Fernando was Father Charles Siemes, of the Southern Province of the United States. He began his new pastorate, which included the Mission, at Saint Ferdinand Church in the City of San Fernando, on August 2, 1923.<sup>10</sup> When he arrived, he found the Mission mostly in rubble. As the funds provided for the upkeep of the Mission were insufficient for its restoration, he borrowed money from the Oblates of the Southern Province to begin the work.<sup>11</sup> He made a start by planting trees and seeing to the landscaping of the grounds.<sup>12</sup> He stabilized the crumbling walls of the chapel with reinforced concrete and replaced some of the missing roof tiles.<sup>13</sup> This made the Mission more accessible and aesthetically pleasing in order to attract tourists for the purpose of raising funds to further the work of restoring it.

In 1926, the young and energetic Fr. John O'Connell, Father Siemes' assistant in the area, was placed directly in charge of the Mission.<sup>14</sup> Fr. O'Connell served his first term in California from June 1926 until December 1930. Not only was he responsible for the Mission, but also the chaplaincy of the Los Angeles County Hospital, the Veterans Administration Hospital and the Juvenile Detention Center "El Retiro."<sup>15</sup> During his tenure, the Oblates instituted a fee of 25 cents to enter the Mission with a sign over the entrance reading, "Help Us Restore the Mission--25¢ Admission."<sup>16</sup>

According to Fr. Zephyrin Engelhardt, O.F.M., the renowned historian of the California Missions, the Oblates succeeded in making headway toward the restoration by 1927, only four short years after taking over the mission.

---

<sup>9</sup> Andrew J. GRIMES, "Life Comes to San Fernando Mission," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (October 1941): 273.

<sup>10</sup> Fr. Siemes, originally from Düsseldorf, Germany, was sent to the missions of Texas via Holland. After successful ministry in Texas, he was dispatched to California.

<sup>11</sup> The Oblate Provincial Council initially approved \$ 6 000 for restoration of the San Fernando Mission. Charles Siemes, San Fernando, to Oblate Provincial, San Antonio, 28 April, 1926, Oblate Archives of the Southwest: 17c., Siemes. Further references to the Oblate financial commitment during this time may be found in Zephyrin ENGELHARDT, *San Fernando Rey: The Mission of the Valley, The Missions and Missionaries of California* (Chicago: Franciscan Herald Press, 1927): 134; "Texas Oblates in California," *Province Newsletter: Southern U.S. Province, Missionary Oblates of Mary Immaculate* (San Antonio), no. 34 (May - June 1991): 6; John J. O'CONNELL, "Don't Read This! If You Don't Like Interesting News," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (December 1926): 13.

<sup>12</sup> Charles Siemes, San Fernando, to Oblate Provincial, San Antonio, "Report," 12 January 1926, Oblate Archives of the Southwest: 17c, Siemes.

<sup>13</sup> Charles Siemes, San Fernando, to E. Lecourtois, San Antonio, 24 October, 1924, Oblate Archives of the Southwest: 17c., Siemes, 20; Kenneth L. BYRTON, "Flashback to 1797: Mission San Fernando Rey Marks an Anniversary," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (October 1947): 287.

<sup>14</sup> Fr. John O'Connell, O. M. I., was born in Liverpool, England, and was brought to Jersey City, New Jersey, as a babe of two years of age. After completing studies, he was ordained to the priesthood in 1924.

<sup>15</sup> "San Fernando, Act of Visitation," April 11-17, 1927, Oblate Archives of the Southwest: 17c., St. Ferdinand's.

<sup>16</sup> John J. O'Connell, "Don't Read This! If You Don't Like Interesting News," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (December 1926):13.

The columns of the cloister have been renovated. The rear wall of the long building or Convento, has received a new foundation. Five large steel anchors have been inserted to hold the rear wall in place. Along the street front an adobe wall has been erected. The house for the janitor [sexton] has been restored.<sup>17</sup>

The Mission was not the Oblates only concern. They also were responsible to offer pastoral service over a huge area of the region that included present day San Fernando, Saugus, Castaic, Bouquet Canyon, Sylmar, Mission Acres (Sepulveda), Newhall, Roscoe (Sun Valley) and Pacoima and to the expanse of Palmdale in the Mojave Desert. The actual boundaries of the Oblates' pastoral concern were not yet determined when the Oblates accepted the assignment. Msgr. John Cawley, the Chancellor of the Archdiocese, wrote:

*The parish of San Fernando will always, I presume, include the town of San Fernando as well as the district around the Old Mission. There are, however several miles of Territory around the city of San Fernando, and it is impossible to give exact limits. The nearest parish to San Fernando is Burbank on the South and Van Nuys on the West. Both of these parishes include their respective towns, and the adjacent territory. As the immense valley begins to grow and fill up it will, of course, be necessary to draw exact boundaries, but this is not possible at the present time.*<sup>18</sup>

One example of Father Siemes pioneering work is his suggestion to the bishop, early during his tenure in San Fernando, that a new Catholic cemetery be situated somewhere close to the San Fernando Mission at the service of the San Fernando Valley.<sup>19</sup> The people of the Valley can recognize the eventual development of the San Fernando Mission Cemetery as fruit from the seed of Father's idea.<sup>20</sup>

In due course, Fr. Siemes had to return to Texas due to health concerns in March 1931. Fr. Wayne Cozad became the next pastor of Saint Ferdinand Church and administrator of the San Fernando Mission. However, he was reassigned as Superior of the Oblate scholasticate in San Antonio after one year of service.<sup>21</sup>

Fr. Arthur Dusseau became pastor of Saint Ferdinand Church and administrator of San Fernando Mission in the fall of 1931.<sup>22</sup> However, he was all too quickly reassigned to San Antonio, Texas, as superior of St. Anthony's Seminary by 1932. While Fathers Cozad and Dusseau both served to maintain the work that had been accomplished at the Mission, the

---

<sup>17</sup> Zephyrin Engelhardt, *San Fernando Rey: The Mission of the Valley, The Missions and Missionaries of California* (Chicago: Franciscan Herald Press, 1927), 134; "San Fernando, California," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (October 1929): 324-5. See also: Kenneth L. Byrton, "Flashback to 1797: Mission San Fernando Rey Marks an Anniversary," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (October 1947): 287; Francis J. Weber, *San Fernando Mission: An Historical Perspective* (Los Angeles: Westernlore Press, 1968), 57.

<sup>18</sup> John Cawley, Los Angeles; to H. A. Constantineau, San Antonio, 24 April, 1923, Oblate Archives of the Southwest: 17c., Saint Ferdinand's, 18. The large size of the area of their pastoral concern is also referenced in an Act of Visitation by their superior from Texas. "Besides the work of the parish and the spiritual care given to Catholics scattered in the canyons on a distance of 48 miles, our Fathers are in charge of the old San Fernando Mission, now in ruins." "San Fernando, Act of Visitation," April 11-17, 1927, Oblate Archives of the Southwest: 17c., St. Ferdinand's.

<sup>19</sup> Charles Siemes, San Fernando, to Oblate Provincial, San Antonio, 19 December, 1923, Oblate Archives of the Southwest: 17c., Siemes.

<sup>20</sup> San Fernando Mission Cemetery was dedicated in 1952.

<sup>21</sup> Oblate Provincial, San Antonio, to John J. Cantwell, Los Angeles, 28 July 1931, Oblate Archives of the Southwest: 17c., San Fernando, CA, 64.

<sup>22</sup> After studies in San Antonio, Fr. Arthur Dusseau was ordained in 1914 and he served as a chaplain in the Wildcat Division of the 32<sup>nd</sup> Infantry of the US Army during World War I as his first assignment.

pastoral concerns for the local people in the vast area of their interest understandably took up the majority of their time.

Beginning in 1932, Fr. John Joseph Collins, was the next pastor of Saint Ferdinand Church and the large area of Oblate pastoral concern and, therefore, *de facto* administrator of San Fernando Mission.<sup>23</sup> His contribution to the restoration of the Mission consisted of having the cemetery grounds cleared of debris and he provided continued support for the basic tasks of maintenance.<sup>24</sup> Three graves, marking the final resting places of early Franciscan missionaries were discovered in the newly uncluttered Mission graveyard.<sup>25</sup> He celebrated the 140<sup>th</sup> anniversary of the founding of the Mission by offering Benediction of the Blessed Sacrament amidst the chapel ruins on September 9, 1937.<sup>26</sup> He served for six years as pastor.

### **Oblate Brothers and the San Fernando Mission**

It must be said that the bishops and priests of Los Angeles have shown a constant interest in the wellbeing of the Mission. Toward this end, Archbishop John J. Cantwell asked that one Oblate be assigned to live at the Mission.<sup>27</sup> While this was not possible at the time, due to the limitation of Oblate priestly personnel covering their vast area of pastoral concerns, the Archbishop was reassured that Mass would be celebrated at the Mission on a regular basis.<sup>28</sup> They established a small chapel at the mission for this purpose soon after this time. Further, while it was not possible for Oblate priests to live at the Mission, the Oblate Brothers were assigned to be a constant presence there.

The long tradition of having an Oblate Brother present at the Mission to provide tours and operate the gift shop began in the early 1930's. The first Oblate Brother to provide regular tours of the Mission was Brother Charles Koehren.<sup>29</sup> Later, Brother James Hart served at San Fernando Mission from 1934 until 1953.<sup>30</sup> Beyond his ordinary responsibilities at the Mission, he is credited with the rediscovery of the frescoes in the Governor's Room that had been whitewashed by earlier "restorers" of the Mission.<sup>31</sup>

---

<sup>23</sup> A native of the town of Glin in the County of Limerick, Ireland, he moved to San Antonio as a young man and soon began his training to become a Missionary Oblate. He was ordained in 1921.

<sup>24</sup> John J. O'Connell, "San Fernando Mission Yearbook," *San Fernando Valley Sun* (San Fernando) 1949, 5.

<sup>25</sup> "Texas Oblates in California," Province Newsletter: Southern U.S. Province, Missionary Oblates of Mary Immaculate (San Antonio), no. 34 (May - June 1991): 8.

<sup>26</sup> Kenneth L. Byrton, "Flashback to 1797: Mission San Fernando Rey Marks an Anniversary," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (October 1947): 287.

<sup>27</sup> John J. Cantwell, Los Angeles; to A. C. Dusseau, San Fernando, 25 July, 1936, Oblate Archives of the Southwest: 17c., San Fernando, CA, 75.

<sup>28</sup> A. C. Dusseau, San Fernando, to John J. Cantwell, Los Angeles, 11 August, 1936, Oblate Archives of the Southwest: 17c., San Fernando, CA, 76.

<sup>29</sup> He was born in 1876 in Sarrbourg, in the Diocese of Metz, then in Germany, and after First Vows in Liege in 1897 and was assigned to the Southern Province's mission in Puebla, Mexico. After World War I, he served assignments at St. Anthony's Seminary in San Antonio, New Orleans Cathedral and was then assigned to Mission San Fernando. *Ibid.*

<sup>30</sup> He was born in Lowell, Massachusetts and was assigned to the Southern Province after First Vows in 1895. Francis J. WEBER, *Memories of an Old Mission* (Mission Hills: Saint Francis Historical Society, 1997), 73-74.

<sup>31</sup> Marie HARRINGTON, *Mission San Fernando: A Guide* (Mission Hills: San Fernando Valley Historical Society, 1974), 26.

Both Brothers raised funds for restoration by offering tours and serving as onsite historians of the Mission on a daily basis.<sup>32</sup> They continued to operate the Mission gift shop as a part of their regular assignment. They were also responsible for the general upkeep of the mission buildings and grounds. In many ways, these two Oblate Brothers were the most memorable personages associated with the Mission during the time of its administration by the Missionary Oblates. This was because of their constant presence and obvious devotion to the Mission and all it stood for.

### **Restoration completed**

The Archbishop was informed of a new administrator for the Mission on April 20, 1938, Fr. Charles Burns, O. M. I.<sup>33</sup> During his term in office from 1938 until June 1944, Fr. Burns is credited with the most extensive efforts at restoration.<sup>34</sup> Fr. Burns' great gift was his ability to attract and organize popular interest in bringing the Mission back to its former glory. It is clear in retrospect that Fr. Burns was the first to include the local community in the work of restoration to a significant extent by allowing everyone to participate in whatever way he or she could.

It was no accident that Fr. Burns made the acquaintance of Dr. and Mrs. Mark Harrington, local residents of San Fernando who had been instrumental in the restoration of Mission La Purísima, near Lompoc, California. Following Dr. Harrington's technical directions, all restorations made during the time of Father Burns' administration were done according to the original techniques used to build the Mission.<sup>35</sup> Thus, they determined to rebuild the various structures of the Mission using huge wooden beams for framing, handmade adobe bricks and original techniques for the doors and windows.

In union with Dr. Harrington, Fr. Burns was the first administrator of the Mission to develop a master plan for the restoration of the entire Mission complex.<sup>36</sup> His initial act in favor of the restoration of the Mission was to form a restoration club called "Friends of the San Fernando Mission."<sup>37</sup> Father Burns sold membership cards for the "Friends of the Mission" for one dollar each.<sup>38</sup> Each new member of the club was credited with purchasing 50 adobe bricks for the rebuilding of the Mission. In this way, he was able to raise the first \$1000 very quickly. While the work of restoration was interrupted during World War II, it is estimated that between 1945 and 1947, 40,000 hand made adobe bricks

---

<sup>32</sup> Kenneth L. BYRTON, "Flashback to 1797: Mission San Fernando Rey Marks an Anniversary," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (October 1947): 287.

<sup>33</sup> Walter Arnold, San Antonio, to Joseph T. McGucken, Los Angeles, 20 April 1938, Oblate Archives of the Southwest: 17c., San Fernando, CA, 80. Fr. Burns was a native of San Antonio, Texas. He was ordained in 1931. As a true son of San Antonio, Fr. Burns was well aware of the important influence of the local missions. San Antonio has five ancient missions, including the Alamo.

<sup>34</sup> No less an authority than Msgr. Francis J. Weber asserts Fr. Burns importance in the restoration of San Fernando Mission. Francis J. WEBER, *Mission San Fernando* (Los Angeles: Westernlore Press, 1968), 59.

<sup>35</sup> John J. O'CONNELL, "San Fernando Mission Yearbook," *San Fernando Valley Sun* (San Fernando) 1949, 7.

<sup>36</sup> Andrew J. GRIMES, "A Mission is Reborn," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (March 1943): 76.

<sup>37</sup> John J. O'CONNELL, "San Fernando Mission Yearbook," *San Fernando Valley Sun* (San Fernando) 1949, 5; Alan W. FARRANT, "Eyes Left!" *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (1953): 8. "The work continued under Rev. Burns with the organization, Friends of the Mission' forming and restoration work continuing on a room by room basis. Rededication of the Mission Church took place on Sept. 7, 1941. Mass is said every Sunday at the Church," "Tea Honors Priests of Oblate Order," *San Fernando Valley Sun* (San Fernando), 9 February 1966, B: 1.

<sup>38</sup> John J. O'CONNELL, "San Fernando Mission Yearbook," *San Fernando Valley Sun* (San Fernando) 1949, 5.

were fashioned to form the new mission complex.<sup>39</sup> Such was the fruitfulness of Fr. Burns' attractive and dynamic personality.

Perhaps Father Burns' greatest accomplishment was the complete restoration of the San Fernando Mission Chapel. The noted Mission historian, Francis J. Weber described the challenge that was facing Father Burns by writing:

*During the years between 1852 and 1902, when San Fernando Mission was abandoned, the roof of the Church collapsed, thus exposing the interior adobe walls to the destructive elements of rain and sunshine. With the exception of the statue of St. Ferdinand, all the chapel's furnishings were either destroyed or alienated.<sup>40</sup>*

A whirlwind of activity took place at the Mission during years of Father Burns' administration. Local organizations including the Landmarks Club, Native Daughters of the Golden West and the Women's Auxiliary of the Los Angeles Chamber of Commerce were invited to join in the restoration work. Also, it is important to acknowledge that many parishioners of Saint Ferdinand Catholic Church contributed their time, talent and treasure to this effort. Saint Ferdinand Catholic Church is the parish originally established from the Catholic community of Mission San Fernando and formed in 1902.

The effort could not have been accomplished except for the tremendous dedication of individual workers like Jean Lempereur who cut the great beams that support the roof of the chapel and sacristy; Frank Torres, who among many others, helped to shape the thousands of adobe bricks that were used to build the walls; James Whittaker and his crew, whose brick-laying became the fully reconstructed Mission chapel – sacristy and all. They scraped away the dust of ages to reveal the original painted designs of the chapel walls and hung the huge Spanish style doors, using the original hinge technology of the first builders of the chapel. Finally, their efforts bore fruit.

Amidst great fanfare, the Chapel was rededicated on September 7, 1941, and opened for general use for Sunday Mass, weddings, baptisms and funerals.<sup>41</sup> Surrounded by an honor guard of the Knights of Columbus and the sound of Gregorian Chant provided by the choir of Santa Barbara Franciscan Seminary, the rededication was presided over by Bishop Joseph T. McGucken, auxiliary bishop of Los Angeles.<sup>42</sup> After the rededication, Solemn High Mass was offered by Rev. Patrick Roddy, Franciscan pastor of Mission Santa Barbara. He was assisted by Deacon Louis Mulvihill and Sub-Deacon Robert Koerner, two Oblate seminarians who had been born and raised in San Fernando. The homily was delivered by Fr. George Sexton. In line with his character of complete humility, Fr. Burns served as master of ceremonies, offering a running commentary on the meaning of the events of the day.

In the evening, Fr. Burns offered Benediction of the Blessed Sacrament in the restored house of God. This act, commemorating the 144<sup>th</sup> anniversary of Mission San Fernando,

---

<sup>39</sup> "How the Western Province Began,'Texas Oblates in California'," *The Oblate World and Voice of Hope* (Lowell) December 1991: 8.

<sup>40</sup> Francis J. WEBER, *Memories of an Old Mission* (Mission Hills: Saint Francis Historical Society, 1997), 137.

<sup>41</sup> "Historic San Fernando Mission Church Reopened After 67 Years," *Los Angeles Examiner*, 8 September 1941, II: 1; Kenneth L. Byrton, "Flashback to 1797: Mission San Fernando Rey Marks an Anniversary," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review*, (October 1947): 287.

<sup>42</sup> "Historic San Fernando Mission Church Reopened After 67 Years," *Los Angeles Examiner*, 8 September 1941, II: 1.

concluded the renewed invitation for all people of faith and good will to discover the cultural center of the San Fernando Valley as a living spiritual center once again.

### **An Oblate Community on the grounds of the San Fernando Mission**

After an early discussion between Archbishop Cantwell and the Oblate Provincial, it was proposed that Missionary Oblates use the Mission as a location to further their missionary outreach in California and the West.<sup>43</sup> In response to the Archbishop's request, the Oblates began planning to build a "mission house" of their own on the grounds of San Fernando Mission. The building was blessed in 1939 and by 1942 it had five Missionary Oblates living there.<sup>44</sup> Those who lived there served as members of the Oblate Mission Preaching Band that traveled the West Coast preaching parish missions.

After a period of 14 years absence, Fr. John O'Connell, returned to resume his work and succeeded Fr. Burns as administrator of the San Fernando Mission in 1944. In 1946, he directed the rebuilding of the bell tower of San Fernando Mission.<sup>45</sup> It was also under his initiative that the beginnings of Alemany High School made headway. It was originally called Saint Ferdinand Catholic High School and was located on the Mission grounds.<sup>46</sup>

Administrations change and with the death of Archbishop Cantwell, his successor Archbishop (later Cardinal) Francis MacIntyre desired to build a minor seminary for high school-aged seminarians on the Mission grounds. Thus, in 1952, the Oblates were asked to give up their administration of the Mission. Fr. Joseph McDonald, was the last Oblate administrator of the Mission.<sup>47</sup> He brought an end to 30 years of missionary service at San Fernando Mission.

### **The Oblates Continue to Serve in the Valley**

The Oblates continue to serve the mother church of the San Fernando Valley at Saint Ferdinand which celebrated its centennial in 2002. Even though "the Valley" has changed dramatically from an agricultural area into a suburban one in the years after World War II

---

<sup>43</sup> Charles Siemes, San Fernando, to Oblate Provincial Council, San Antonio, 14 Août, 1924, Oblate Archives of the Southwest: 17c., Siemes.

<sup>44</sup> "The Evolution of a Mission Band," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review*, (April 1942): 111; "How the Western Province Began,'Texas Oblates in California'," *The Oblate World and Voice of Hope* (Lowell) December 1991:7.

<sup>45</sup> Alan W. FARRANT, "Eyes Left!" *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (San Antonio) 1953, 8. "The now restored bell tower at the Mission was rebuilt under the direction of the Rev. John J. O'Connell, OMI, being rededicated in 1946." "Tea Honors Priests of Oblate Order," *The San Fernando Valley Sun* (San Fernando), 9 February 1966, B: 1; Kenneth L. BYRTON, "Flashback to 1797: Mission San Fernando Rey Marks an Anniversary," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review*, October 1947, 287; "The Bells of San Fernando," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (1946): 112-114.

<sup>46</sup> "In September, 1947, Father O'Connell opened the first year of high school for the girls of the parish, the classroom being the space between the priests' sacristy and the already existing classroom that opens on the upstairs landing. In September, 1948, the second year of high school was added, both classes now being held in the Majordomo's house adjacent to the monastery of the Old Mission. The pastor's plan is to add a year each year till St. Ferdinand's has a full four-year high school for girls." "God Gives the Increase: Oblate Parish and Missions of San Fernando, California," *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (October 1949): 284.

<sup>47</sup> Alan W. FARRANT, "Eyes Left!" *Mary Immaculate: Oblate Missionary Review* (San Antonio) 1953, 8. Born in Mount Vernon, New York, Fr. Joseph McDonald, O. M. I., was ordained in 1934 in San Antonio. He served as a chaplain in the US Army Air Core during World War II as a Major.

and the population has increased to approximately one fifth of the total countywide population of 10 million, it is still a major commitment of the Oblates. A number of the surrounding churches of the area were founded by Oblates and later handed on to the Archdiocese of Los Angeles. However, it was different for the bilingual and multi-cultural churches of Santa Rosa de Lima and Mary Immaculate.

Santa Rosa de Lima, also in the City of San Fernando, began as a mission of San Ferdinand the same year the Oblates arrived in 1923 and was founded with the specific purpose of serving the Spanish-speaking of the area by Fr. Jean Joseph, O.M.I. He was assigned to the San Fernando and Pacoima areas at the same time. The first church was constructed around 1924 and opened the following year. Mary Immaculate church was founded in 1954 and serves the region adjoining San Fernando, called Pacoima. Both of these churches are considered “mega-parishes “ of a truly missionary character, because of the vast population they serve.

These “mega-parishes” are a good reminder that the building up of the Church is not a simply a matter of buildings, but of people. However, when the people are well and truly served, their buildings become important spiritual centers to celebrate the gift of life and the holiness of God in their midst. Thus, the attentive care offered to Mission San Fernando deserves mention.

The Missionary Oblates served to arrest the decomposition of the mission properties and stabilize the existing buildings. They began the work of raising funds for the restoration of the Mission through various means. They provided for the initial landscaping of the mission grounds. They supervised the rebuilding of the old kitchen, the belfry, the majordomo’s house, the chapel, the sacristy and some of the old Indian workshops as well as the walls surrounding the Mission complex. Most importantly, they succeeded in popularizing the Mission in the imagination of the local population. In this way, San Fernando Mission ceased being a decimated relic of bygone ages and became once again a holy place for popular devotion. It could not be helped that they succeeded so well in their efforts that they worked themselves out of a job. Once again, Mission San Fernando became a precious possession of the People of God and a desirable location for the Archdiocese of Los Angeles. The Oblates did what missionaries have done throughout the history of the Church – they moved on to the next mission that God placed before them.

Ottawa, April 2006

# Mission-Vision and Formation in the Asian Context

Francis Nallappan, O.M.I.<sup>1</sup>

Sommaire – L’A. nous présente une «vision de la mission et de la formation dans le contexte de l’Asie» en s’inspirant de nos Constitutions, soit un processus qui se déploie en communauté apostolique et favorise la croissance d’hommes capables de vivre le charisme oblat. Dans le contexte pluraliste de l’Asie, puisant avec maturité et originalité dans ses propres sources de religiosité et de pauvreté, la formation se doit d’être comprise comme un processus de promotion de «l’éveil/conscience» (*awareness*), d’intégration en profondeur de la triple expérience de soi, de Dieu et de la société. L’A. expose en contraste la bipolarité de la rhétorique et de la réalité à partir des thèmes suivants: la vocation comme appel de Dieu et réponse humaine libre dans l’amour; tout quitter pour suivre Jésus; un nouveau type de prêtre pour un monde en changement; la théologie de la libération dans les séminaires et dans le ministère; notre image de l’Église; spiritualité et engagement social. Autant de points d’ancrage qui donnent à penser à tout formateur d’Asie ou d’ailleurs qui se laisse interpeller en profondeur par le décalage sérieux entre la rhétorique et la réalité qu’implique toute prise au sérieux du contexte de la mission et de la formation aujourd’hui.

## Introduction

There are three absolute essentials in life: parenting, teaching and healing! I think religious formation is all three in varying degrees. These reflections are the fruits of thirteen years of formation ministry done in the prime and youthful part of my priestly life! Some of the genuine experiences shared during the days of farewell and departure from the seminary are memories of kindness and compassion more than the great sermons or erudite knowledge imparted by the formators.

The real essence of formation is to provide existentially, by our life as formators and Oblates, the reasons for the younger members to continue in this “special way of life” of seeking God in and for the commitment to the poor. The 2004 General Chapter document calls it “personal and communal integrity” (*Witnessing to Hope*, 8). Talking of rapid changes in the paradigms of religious leadership, Peter Bray observes that “women and men religious, whose meaning-making mechanisms have collapsed, must create new meaning for their lives – an awesome task. There is a danger of looking for security by returning to former approaches and trying to recreate the past.”<sup>2</sup> The old hierarchical and industrial paradigms characterized by positivistic, quantitative, mechanical, piecemeal approaches centralized in the concept of compliance and paternalistic autocracy will not work.

## 1. Formation-Mission Context: Rhetoric and Reality

There was an almost unanimous and silent acceptance among the ninety Rectors of ARMS (Association of Rectors of Major Seminaries), a body of the National Bishops’ Conference, at our annual gathering in 2003, of the yawning gap between rhetoric and reality in the formation of priests and religious today.

---

<sup>1</sup> Superior of the Oblate Scholasticate, Poonamallee (India) from 1999 to 2005.

<sup>2</sup> Peter J. BRAY, “Religious Leadership in the Dawning Century”, in *Human Development*, 16 (Fall 1995), pp. 5-6.

Though theoretically option for the poor is very vocal and strong, very few seem to live with convictions and commitment. There was a strong conviction among the formators about radical commitment of the few amidst the many to God's will. "When Jesus saw the crowds, harassed and helpless, like sheep without shepherds, he said to his disciples: the harvest is plentiful but the labourers are few; pray therefore the Lord of the harvest to send out labourers into his harvest" (Mt 9:36ff.) My own conviction, which I cannot prove or disprove scientifically, is that there is a committed minority of genuine candidates in every formation group. The rest, I am afraid, are more worried about not getting into trouble or being asked to leave: hence the much-touted "fear complex" in seminaries. I would add that this "fear complex" is obvious even among some senior religious. There is a compulsive and conscious recourse to "false self, in acting for the superior", either fearfully submitting or opportunistically pleasing or, at extremes, rebel against him with networked clicks with similar and often self-centered goals.

Dr. Joe Mannath, a well qualified formator and counselor, succinctly pictured the present scenario, and I find it useful for our ongoing reflection and renewal, to summarize the rhetoric and reality of various aspects of formation today.<sup>3</sup> I am aware that this situation may not be prevalent in every part of our Congregation, but in some parts of the Oblate world it may have some bearing!

### **1) Vocation as God's call and free human response in love**

*Rhetoric:* A young person joins the seminary or convent with the help of a competent person – vocation promoter, priest or religious – with an aim to deepen God's call and commit oneself unreservedly to do His work of serving the poor according to His will in the Church and Congregation, and to live it as the happiest way of life God intends at every stage of his or her life.

*Reality:* Many seem to come in and stay on for the wrong reasons. To leave the 'vocation' is a shame and 'defection'! Such view is now beginning to disappear! When a companion was leaving the seminary, a friend seminarian commented: "He is doing something worthwhile at last." Many, often priests and religious, advise seminarians to be patient till ordination! Many seem to stay inside not in response to an inner call or as a life's search for a deep religious experience. Without any stint of a guilty conscience, comfortable compromises with contradictions with the fundamentals of religious life have become part and parcel of the institutional priesthood. Some parents, as mentioned by a few candidates, expected them to give the family not only pride and social prestige but help them financially as other priests do.

### **2) Leaving everything to follow Jesus**

*Rhetoric:* Denying oneself and taking up the cross to follow Jesus in the model of the Apostles and saints as described in the Gospels and in the Preface of our Oblate Constitutions and Rules. Our only treasure is Jesus.

*Reality:* With deep respect for the minority of exemplary priests, religious and seminarians for their simple lives in the Gospel lines, we note that most of us move towards affluence and live more comfortable lives than our married brothers and sisters and our peer group

---

<sup>3</sup> Joe MANNATH, *Priestly Formation Today: The Rethoric and the Reality*. Notes at the Meeting of the Association of Rectors of Major Seminaries of India, Kengeri, Bangalore, September 20-22, 2002.

struggling in a competitive society. Most candidates in our seminaries are not the brightest students and so, religious houses, while providing financial security, become a refuge for mediocre people incapable of coping with the competitive world. In spite of years of formation by word and example, the catching model of priesthood seems to be the triumphalistic Christendom model and not that of the servant Jesus who washed the feet of his disciples. Some religious seem to think that no one should talk to them about “their private life”, about their actual living out the implications of the evangelical counsels, their relationships, their use of people and earthly goods; one should be satisfied with their carrying on the “work” assigned to them. At times the evangelical counsels are understood as “mere means”, and what is important is to follow Jesus! If Jesus is the Way and the Life, He is not found at the end of the way as if we reach our destiny only at the end of our journey; but walking and experiencing the “Way” means He himself is the Way - Poverty, the Truth - Obedience, and the Life - Celibacy! These are the age old essentials of religious community life! Often disregarding even the essentials, loud questions about the difference between the diocesan and Oblate priestly life come up in community meetings and seminary circles!

### **3) A new type of priest for a changing world**

*Rhetoric:* With changing times – global village, impact of media and communications –, people’s religiosity and expectations have changed. Priests and religious will be considered outmoded if they are not updated with means of fast mobility, media and communication!

*Reality:* Surveys show that people’s expectations from priests and religious have fairly remained constant: they are to be “men and women of God”. For most secular activities, we have better qualified lay people. We priests tend to do what anybody can do sacrificing what only priests and religious need to do. If, however, our religious experience is genuine, it will permeate all areas of our life. A serious lay person remarked: “If I want to put up a building and do not know what brick to use, priests can enlighten me! But in what pertains to faith, I find few priests who can enlighten me.” An incident may help illustrate what I mean. Two young seminarians and we, three priests, traveled in a jeep. Along the road, we came to a small chapel! The seminarian instinctively made a sign of the cross with a brief prayer while simultaneously one of the priests said, “it might have cost Rs 90,000 to put up this chapel.” Many I know have the latest laptops while having no time to sit at their desk; their ministry is very different from the equipments they possess and they use it very rarely if not as an advanced typewriter!

### **4) Liberation theology in seminaries and in ministry**

*Rhetoric:* If we are to believe the more vocal seminarians, clerics and religious, it would seem that liberation theology is very strong. They are people keen on action for justice in personal and community matters, and they are ready to engage in social transformation.

*Reality:* It is a fashion to mouth leftist slogans in meetings and use words such as, “liberation,” “oppression,” “the marginalized,” “subaltern perspectives,” while like the rich young man in the Gospel they live in ease and relax in the comfort of foreign money. In reality, it calls serious demands on life-style, for target groups in ministry and, above all, risks of various types to be enfolded with one’s own life. The new phenomenon seems to be that even the talk about liberation is dying out for their promoters fear they would be

assigned to liberation ministries, and branded and criticized for not living the ideal! Prophetic voices are buried at the crucible of a missionless Church that narcissistically looks after itself. A mission-vision breeds the needed fire and energy, the paschal spirit of death-resurrection which is at the true liberative core in Christianity. "Sensitive to the demands of our charism, as Oblates, our first priority in mission is to be attentive to those on the margins of society and to those for whom the Church is most distant." (1998 Chapter Document *Evangelizing the Poor in the Third Millennium*, 18)

### **5) Our image of the Church**

*Rhetoric:* For Vatican II, the Church is a communion of the one people of God with the hierarchy and priesthood in the service of the whole body, with a common call to holiness and mission.

*Reality:* Many bishops and priests maintain a feudal mentality with its privileges and distance from the people rather than a pastoral availability marking their style. Accountability and transparency in financial and other matters are not the norm in many parishes. Lay people know of our inner life more than we think they know. When such matters are brought up the instinctive reaction is: "You mind your business; do not spoil my name." Church and religious community are neither communion nor one people of God! Community is often nothing but a club with easy access to power, money, servants, comforts to treat the priest's family and friends! An enlightening author speaking of modeling in community states that "everyone in a religious community is part of the formation process - and part of any solution to problems within it."<sup>4</sup>

### **6) Spirituality and social commitment**

*Rhetoric:* None of us directly deny the need for prayer nor the social dimension of our religious and priestly life. However, we hear that too much social involvement endangers spiritual life and that a priest is fundamentally a "spiritual" leader.

*Reality:* The opposite of spirituality is not social involvement but egoism. A priest must be a man of prayer, personal and communitarian, to lead the community meaningfully and with conviction. But he can't be a purely external observer without involving himself in the pains, anxieties and struggles of his people. Seminarians attend exercises of piety because they have to, and even later in their priestly life, many do not find in them meaningful ways of praying. Parents and siblings of our seminarians seem to pray more insistently with faith and devotion because of their hard daily life. As for social involvement the danger is not that "too much time and energy would be spent among and for the poor, but that love of ease, of hours spent in front of Audio, Video, TV, the trinitarian gods, and the pull of power and money will sap our spiritual strength and bleed our souls white."

### **7) Family and other influences**

*Rhetoric:* We may think that through our long and carefully planned religious and spiritual programme, we can produce committed priests. Formators, even out on mission, watch in many ways whether the students follow them or not! This is no formation at all!

---

<sup>4</sup> Benedict AUER, "New Techniques for Religious Formation", in *Human Development*, 16 (Winter 1995), p. 14.

*Reality:* The main formation house is one's own family and most of formation is over by the time one joins the seminary. With his own experience and that of other formators, Joe Mannath thinks that true goodness and commitment is more the fruit of family training than of seminary formation. So there is the need to know the family of the candidates more closely. Accompanying personally each one with patience is the only way of opening the doors of the inner self, where one will contemplate oneself and one's God. As a mother, who took home a son who had discontinued, remarked: I sent him to the seminary four years ago like an angel; today I hear he has become a devil!

## **2. Mission-Vision and Formation**

Formation is primarily a growth process unfolding in relationships, in the "context of an apostolic community" "with the basic aim of becoming an apostolic man, capable of living the Oblate charism" (C 46). It is not a question of 'forming' but of guiding and accompanying one's 'growth'. The fraternal-collaborative concept of the growth process "of mutual evangelization, supporting one another in a healing and empowering way" (C 48), needs to be an integral and integrating dynamics of vision-reflection-action. Formation is understood as a process of growth-promoting awareness and the integrating of one's triple experience: of one's self, one's God and one's society, the synthesizing core being one's own heart. It is here that one is able to consummate the triple Eucharist: the Eucharist of the heart (personal interiorization), the Eucharist of/with humanity (cosmic-social involvement), and the ecclesial Eucharist (community commemoration)<sup>5</sup>. It is self-evident that it is not possible to offer anyone of the three as an acceptable sacrifice without the other two. Various models of the priest as sacramentalist, monk and social worker emerge when not integrated in constant awareness and obedience. When such integrated unison of life is formed, one sees a harmonious Oblate of great maturity emerging in context.

In the pluralistic context of Asia, an interreligious person evolves with maturity and originality drinking from our own wells of religiosity and poverty. Formation then is a pilgrimage of life, an ongoing journey like that of the disciples to Emmaus with Jesus, being led into the depth of the mysteries of the triple experience of one's self, one's God and one's society! Gerald Arbuckle succinctly points out from an ecclesial perspective: "The Council challenged religious to rediscover the prophetic heart of their ministry when it directed them back to the person of Christ, the founding experience of their own congregations, and the apostolic needs of the world."<sup>6</sup>

## **3. Awareness as the Faculty for Formation**

The ultimate aim of formation according to the Preface and Part one of our Constitutions is to groom a mature religious into an apostolic missionary Oblate. I believe personally that Asia is rampant with techniques of formation. However, every man and woman of God of all ages agree on one technique of their God-experience, viz. *Awareness*.

*Awareness*, as the key to Asian spirituality, is expressed in many terms in other traditions, such as *Self-realization* as key to the mastery of the world in Greco-Roman traditions;

---

<sup>5</sup> A. PIERIS, "Spirituality and Liberation", in *The Month*, 1983, p. 118-129.

<sup>6</sup> Gerald A. ARBUCKLE, "Prophecy or Restorationism in Religious Life", in *Review for Religious*, May-June 1993, p. 328.

*Watchfulness* in the Gospels; *Vision-reflection-action* as key for transformation in philosophy. *Awareness* is the faculty for God-realization and therefore self-realization. Just as a musician sensitizes the faculty of hearing to get the most refined music, so a man or a woman of God, if genuinely committed, has no option but to develop the sense of awareness as the only gate way to both the inner and the outer world. This, I believe, is the time-tested technique called by many names such as meditation, contemplation, mysticism, with Zen, Yoga, Vipassana, and schools of spirituality as 'graced-tools' or sacraments. That was the unmistakable experience of all the Asia-Oceania formators at Manila in January 2005 during their biannual reflection on East-West spirituality and Oblate formation.

The synthesizing core of the religious experience is continuously commemorated in the living traditions of the people that bequeath them a world-vision of Reality. I also strongly feel it is because of this long tradition of interiority that the religions of Asia, although not having a strong central organization like that of the Roman Church, could survive for millennia, and in spite of Christianity being present in India for two millennia, could not change their allegiance to a new religious world-vision of Reality.

When a candidate takes this evolutionary process seriously, he is bound to arrive at the end of his initial formation as an apostolic Oblate with a mission-vision with an unshakable personal integrity. If not, a clumsy situation arises; as the Sri Lankan Oblate martyr Michael Rodrigo put it: "A student without a mission-vision at the end of his formation looks like a bald-headed finding himself with beautiful combs or like a person ready to go but not knowing where!"

All the formation houses do insist on meditation: "In the prolonged silent prayer we make each day, we let ourselves be molded by the Lord and find in him the inspiration of our conduct. Following our tradition, we devote an hour each day to mental prayer" (C 30). Yet the 2004 General Chapter laments that "our community life is often weak. Our commitment to prayer needs to be strengthened." As Asian and Indian Oblates, we are bound by our tradition and natural psyche to develop one of the time-tested techniques of awareness, to embrace a technique so natural to our heart, mind and body! If *awareness* is the tool of a God-man experience, it becomes a non-negotiable aspect of our formation.

Such need is emphasized in the 1998 Chapter: "...to learn, at the level of formation, to love our own culture, without making it exclusive, and at the same time to open ourselves to other cultures and languages" (*Evangelizing the Poor in the Third Millennium*, 34). It is heartening to note that the 2004 Chapter takes this up in the context of formation to internationality and authoritatively reinstates that "formation requires a certain level of personal maturity and rootedness in one's own cultural identity" (*Witnessing to Hope*, 9) and "to be in mission within local cultures" (10). In the same vein, the ecclesiological paradigm of the bishops of Asia set the direction of seminary formation in the context of Asia. A priest must be formed to be "a man of communion with a three-fold responsibility: to be i) a man of the sacred; ii) a man of humble service; iii) a man of dialogue".<sup>7</sup>

In his own experience and insight, Fr. Jetté speaks of the unique and personal integrating process of an Oblate: "a mature missionary is one who has achieved a substantial unity in

---

<sup>7</sup> *Formation for Priesthood in Asia*. FABC Papers, No. 92d. Seventh Plenary Assembly, pp. 4-9. Also, *Continuing Formation of Priests in Asia*. FABC Papers, No. 92c.

his life at its various levels: human, spiritual, affective, intellectual and communitarian". It is also interesting to note that John Paul II ranks "human formation as the basis of all priestly formation" (*Pastores dabo vobis*, 43). In the same vein, Joe Mannath notes: "Formation depends 70% on the candidate, 20% on the staff 10% on the programme."<sup>8</sup> Therefore we need to develop within the process of formation itself self-reflection and the internalizing of responsible freedom. In our formation programme, specially at the last stages of initial formation, we must create the natural mission situation of freedom and responsible accountability and transparency about relationships, time and money, and involve candidates in situations of secularity, justice-peace and plurality (*Witnessing to Hope*, 14).

## **Conclusion**

The entire Trinitarian life and, consequently, Christian life and love is hinged on this essential awareness of the total Reality of Self, God and the human Person. Therefore, selfishness, individualism, loneliness, addictions and attachments of various types are but indicators of the absence of authentic and life-giving awareness. Indian sages call it Ignorance (Avidya). In fact, holiness and spirituality are tested in terms of life-giving and compassionate human relations, of habitual awareness rather than isolated self-indulgence with one's own god in one's community spiritual exercises.

I believe after this short reflection that we should know and assess our candidates for their ability to a quality awareness that constantly energizes them to enter and sustain meaningful and life-giving relationships to the triple reality of God, Self, Society. Again, naturally, we come back to community as the milieu and medium of such human and divine relationships. Always the prerequisite is that we, each one of us, have done our home work viz., the process of journey into one's own self. Therefore, relationships ad intra and relationships ad extra are intimately intertwined like the two sides of the same coin. Both in personal and community life, we hold heavenly treasures in earthen vessels. The formation period is an invitation to mutually let grow those treasures in human relations; such an ongoing process of growth will depend on the pleasant experience of such human relations.

---

<sup>8</sup> Joe MANNATH, *op. cit.*

*In memoriam*  
**Un fidèle serviteur de la Congrégation:  
Ernest Ruch (1928-2006)**

*Jean-Pierre Caloz, o.m.i.<sup>1</sup>*

SUMMARY - The A. writes a few pages in homage to Fr. Ernest Ruch's memory who was born in Alsace in 1928 and died in January 2006. After his priestly studies at the Roman International Scholasticate (1948-1955), Ernest Ruch was a missionary in Lesotho for 30 years, mainly as a professor of philosophy at the Pius XII University College in Roma, later to become the National University of Lesotho. He was then called to be Commissary in charge of organizing the 1986 Oblate General Chapter, and subsequently the Congregation's General Secretary until 1992. After a few more years as executive-assistant at the service of the General Administration, he was appointed Director of the De Mazenod International Centre in Aix-en-Provence (1995-2000). Fr. Ruch was widely known for his many gifts: as a specialist in African philosophy, a retreat master, a linguist and translator at international meetings, an architect and painter, a skilled mechanic, and a much feared footballer. He was highly respected and admired as a faithful servant of the Congregation.

Le 13 janvier 2006, ont été portés en terre à Notre-Dame de Neunkirch, au coeur de l'Alsace, les restes du p. Ernest Ruch décédé la semaine précédente à la suite d'une longue et pénible maladie. Là, entouré de sa famille, de confrères oblats et d'amis, j'ai eu l'honneur de présider ces funérailles, comme délégué du supérieur général, en reconnaissance des multiples services rendus par le défunt dans le cadre de l'Administration générale. Après trente ans de vie missionnaire au Lesotho et en Afrique du Sud, Ernest avait été appelé à d'importantes fonctions au niveau général de la Congrégation, soit à Rome même pendant dix ans, soit enfin pendant cinq autres années au Centre international de Mazenod à Aix-en-Provence.

Ernest Ruch est né le 4 novembre 1928 à Strasbourg. Son père, Frédéric, maître serrurier, a travaillé toute sa vie comme chef d'entretien et maître d'apprentissage à la fabrique de bougies de la Robertsau, en face de l'actuelle maison des Oblats. Sa mère, Albertine née Kieffer a rencontré son mari dans un pèlerinage à Lourdes et a passé sa vie auprès de son mari et de ses six enfants: cinq garçons et une fille. Ernest a été baptisé le 8 novembre 1928 et confirmé le 10 février 1938.

En 1939, Ernest entre au Juniorat oblat de Strasbourg qui bientôt, à cause de la guerre, sera déplacé à Saint-Ulrich, près de Sarrebourg en Lorraine, jusque là noviciat de la Province de l'Est de France. Le chemin lui était tout tracé: il y rejoignait son frère Joseph, de deux ans son aîné, qui deviendra médecin. Un autre frère, Charles, devenu prêtre dans le diocèse de Strasbourg, sera plusieurs années curé de la paroisse de l'Immaculée à Schiltigheim, alors qu'un autre, Maurice, sera lui aussi étudiant chez les Oblats. En juin 1940, les autorités allemandes obligèrent les religieux à fermer leurs maisons de formation. Les élèves durent donc rentrer dans leurs familles pour une durée indéterminée. Ernest suivit l'exemple des élèves du petit séminaire de Strasbourg qui furent envoyés au «Jakob Sturm Gymnasium», précédemment lycée protestant, mais la seule institution qui enseignait le latin et le grec et où tout l'enseignement se donnait en allemand.

---

<sup>1</sup> Conseiller général pour l'Europe (1988-1998), supérieur de la Maison générale depuis 2001.

En janvier 1944, avec la plupart des étudiants, Ernest fut incorporé dans l'artillerie lourde antiaérienne allemande («Flak»), à Auenheim, près de Kehl, en face de Strasbourg de l'autre côté du Rhin. Vaille que vaille, on leur faisait croire que les études continueraient en même temps que la défense aérienne de la région, mais la compagnie fut changée de place à trois reprises jusqu'en mars 1945. La fiction de défense aérienne par les «Luftwaffenhelfer», des jeunes de 15 ans, fut abandonnée et ces mêmes gamins se virent intégrés dans des compagnies d'adultes pour faire de l'artillerie de campagne. Chargé de régler les canons, Ernest a confessé qu'il trichait pour ne pas abattre les avions alliés...! Quelques semaines plus tard, les canons furent dynamités pour qu'ils ne tombent pas entre les mains de l'ennemi, russe ou américain. Pratiquement, l'ensemble de la compagnie fut fait prisonnier des Américains en avril 1945. Libéré au début d'août, après trois mois de captivité, le «soldat Ernest Ruch» put retourner par bien des détours en Alsace. Il termina ses études secondaires à Saint-Thomas, qui était le petit séminaire de Strasbourg pour la philosophie. Comme c'était assez courant à l'égard de cette génération de guerre, les autorités académiques le dispensèrent des deux parties du baccalauréat, mais il se présenta tout de même à la deuxième partie et fut reçu<sup>2</sup>.

### **Scolastique à Rome**

Ernest entre au noviciat des Oblats à Saint-Ulrich en août 1947, où il fait ses premiers vœux le 15 août de l'année suivante. Il est alors envoyé au scolasticat international de Rome rouvert depuis peu après la guerre. Il étudiera avec succès la philosophie et la théologie pendant sept ans à l'Université Grégorienne. Il a laissé le souvenir d'un scolastique engagé dans une foule de domaines: chantre et accompagnateur, coureur de musées et de sites archéologiques, guide toujours disponible, membre ardent de l'équipe de foot, etc. Il se montrera aussi, pendant les vacances à Roviano dans la Sabine, l'un des plus vaillants grimpeurs des monts environnants, et aussi un habile collaborateur dans les initiatives théâtrales des scolastiques comme metteur en scène, décorateur, costumier, etc. C'est à Roviano qu'il prononcera les vœux perpétuels, le 15 août 1951. Il y sera ensuite ordonné diacre le 4 juillet 1954; puis prêtre à Rome par Mgr Alfonso Carinci en la chapelle du Scolasticat international, le 31 octobre 1954.

Ses supérieurs reconnaissent en Ernest une «nature riche en ressources de tous genres». «Il veut exceller en tout, écrira l'un d'eux; qu'il s'agisse de théologie, de philosophie, de littérature, d'art, de sports, de mécanique, de bricolage, de langues etc... et il réussit bien partout. Cette dispersion l'empêche toutefois d'atteindre cette profondeur, cette perfection, ce fini auxquels il pourrait parvenir s'il savait se limiter et se concentrer.» «Il faut dire qu'il s'en rend bien compte et qu'il travaille sérieusement et avec succès à se limiter et à s'organiser dans son travail<sup>3</sup>.»

Pour l'avoir connu pendant six ans à Rome, je dirais qu'Ernest était un homme d'une immense bonne volonté. Il aurait aimé rendre service à tous et en tout. Il était remarquablement efficace, sûr de son travail qu'il savait avoir bien fait. Il parlait volontiers à table mais il avait besoin de temps pour expliquer les circonstances de son sujet, et pouvait intervenir avec autorité sur beaucoup de questions; l'attention de ses auditeurs se perdait alors un peu. Il était homme de devoir, toujours un peu tendu, jamais à ne rien

---

<sup>2</sup> Note du p. Julien Mansion, supérieur de la communauté de Metz.

<sup>3</sup> Notes pour l'admission aux vœux.

faire. Il excellait dans les tâches précises, bien cadrées, mais une fois celles-ci faites, il se sentait désœuvré. Il aurait aimé être sollicité en permanence et pouvoir donner en plénitude. Il aura au fond souffert de sa générosité.

Quand arrive la fin de sa formation à Rome, Ernest écrit au Supérieur général pour lui signaler le type de mission dans laquelle il se sentirait à l'aise. Je cite:

*Pour les missions paroissiales, je suis très timide vis-à-vis des gens inconnus et je ne sais que difficilement entamer ou tenir une conversation avec eux. Je crois personnellement que le travail qui chez moi aurait le plus de chances humaines de réussir, serait le professorat (peut-être en pays de mission...). J'ai assez de facilité pour les études : intelligence rapide et bonne mémoire, et, au dire de plusieurs confrères et d'un professeur de la Grégorienne, de clarté dans l'exposé d'un problème<sup>4</sup>...*

Le Supérieur général avait souligné en rouge la parenthèse «peut-être en pays de mission». Le p. Gilles Marchand, formateur au scolasticat international, avait passé quelques années au Lesotho et tenait à cœur le Collège Pie XII. Il viendra appuyer la demande du jeune père finissant. Il écrit donc au Père Général pour lui signaler combien le p. Ruch serait un bon sujet pour y enseigner. Tout cela a probablement permis de mûrir l'obéissance du p. Ruch pour le «Vicariat des Missions du Basutoland», signée du 6 juin 1955. Il se rendra en sa nouvelle terre de missions à la fin de 1955 et y restera pendant trente ans.

### **Trente ans au Lesotho**

Lors de l'enterrement du p. Ruch à Neunkirch, voilà comment Gérard Schmitz, son beau-frère et collègue à l'Université Pie XII – il avait épousé Marthe, la soeur d'Ernest, qui y enseignait la biologie et la botanique également – situe la place stratégique de cette institution au temps où sévissait l'apartheid dans la République voisine d'Afrique du Sud:

*Elle accueillait des étudiants de toutes races, religions, nationalités, venant de tous les pays d'Afrique... Depuis le début de son existence, cette université a offusqué la République d'Afrique du Sud qui jusqu'en 1994 a mené un combat idéologique et aussi pratique. La pression de l'apartheid était toujours proche. C'est dans ce contexte que le P. Ernest Ruch a été nommé professeur de philosophie. Il est devenu un pivot indispensable dans la vie universitaire, grâce à son intelligence et son esprit énergique. Il est devenu chef du département de philosophie, membre du Sénat et du Conseil, et a contribué de manière substantielle à l'organisation de l'université et des campus universitaires. On l'appelait le 'génie du campus de Roma'. Il a aussi joué un rôle important dans la vie des étudiants. Il était leur guide spirituel et chaque semaine il jouait au football avec les étudiants qui l'ont surnommé «le marteau Ruch.»*

Depuis le Lesotho, Ernest écrit souvent au Supérieur général, le p. Léo Deschâtelets, pour la nouvelle année. Il y fait régulièrement état de la surcharge de travail: vingt heures d'enseignement par semaine et parfois plus, responsabilité de la bibliothèque «qui me prend en moyenne de trois ou quatre heures par jour...». En 1962, il aura rassemblé 40.000 volumes et 250 souscriptions de revues: c'est considérable! En 1959, il s'inquiète pour le Collège Pie XII auprès du Père Général: «Si nous ne sommes pas capables de le fournir en personnel qualifié, je crois que pour le bien de l'Église en Afrique nous ferions mieux de le céder...»

Ernest fonctionne encore comme factotum et dépanneur universel: «... les réparations allant des machines à coudre, installations sanitaires et montres bracelets, à souder à l'arc électrique les béquilles métalliques d'une étudiante (ancienne polio), le jardin, des traductions, etc. ... Bref: on ne s'ennuie pas», écrit-il à son ancien supérieur de Rome, le p.

---

<sup>4</sup> Lettre au Supérieur général le 12 janvier 1955.

Jean Drouart le 13 novembre 1981. De plus il dessinera les plans de plusieurs églises et en décorera d'autres, comme il l'écrit: «Pour ma part, je suis en train de faire des décorations dans la nouvelle salle paroissiale de la Mission de Maseru. D'ici une quinzaine, je pense en finir et alors je peux prendre de bonnes vacances dont j'ai grand besoin<sup>5</sup>...» À ce propos, le p. Guy Gaudreau, missionnaire au Lesotho lui-même, complète la liste de ses réalisations architecturales: «...On lui doit les plans de la résidence des professeurs au séminaire Saint-Augustin, de l'église de Béthanie, des vitraux de la chapelle universitaire, de la statue de Mgr de Mazenod en face du scolasticat, de la mosaïque à l'entrée de l'université...»

Au cours de l'année 1964, le Collège universitaire Pie XII devient Université d'État. Le 14 mai 1964, le p. Ruch en réfère au Père Général:

*La nouvelle Université a commencé ses cours, et dans les tractations du transfert, on a fait tout notre possible pour y garder une présence catholique, sanctionnée par Charte Royale. On s'est efforcé de garder la philosophie et la théologie catholiques, apparemment parce qu'on considérait ces sujets importants. Seulement, on semble avoir oublié de pourvoir au personnel nécessaire pour tenir ce qu'on avait entrepris... On parle déjà, dans le «Academic Planning Committee» de réduire la philosophie à un cours mineur, d'une ou deux années seulement, vu le manque de personnel dans ce département.*

C'est effectivement ce qui arrivera quelques mois plus tard, sous l'effet d'un groupe anticatholique qui «ne peut pas, au point où nous sommes, conduire loin. Ils ont d'ailleurs en tête de faire éventuellement réviser la charte pour y enlever la présence catholique. Cela aussi ne passera pas, au stade où nous en sommes<sup>6</sup>.»

Voilà donc Ernest Ruch pendant ses trente ans de carrière universitaire, vivant à plein, toujours à la limite de ses possibilités, engagé dans une multiplicité de services... une vie extra-pleine qui a dû lui plaire, malgré ses plaintes au Père Général!

Et ce n'est pas tout! Au milieu de tout ce travail, Ernest a réussi à écrire trois ouvrages d'envergure: sa thèse de doctorat en philosophie sur «Space and Time: A comparative study of the theories of Aristotle and A. Einstein», présentée en 1958 à l'Université du Sud-Afrique; un manuel d'épistémologie: «The ways of knowing and thinking» (376 p.), publié par la National University, Roma (Lesotho), en 1977; et enfin, «African Philosophy» écrit en tandem avec le Prof. K.C. Anyanwu, nigérian, (412 p.), publié par la Catholic Book Agency à Rome (Italie) en 1984. Leur simple énumération montre l'audace et le courage intellectuel d'Ernest qui n'a pas hésité à faire oeuvre de pionnier en se lançant sur des pistes inédites et novatrices.

### **Service à la Maison générale (1985 -1995)**

En 1985, le p. Ruch est appelé à Rome comme commissaire chargé de la préparation du Chapitre général de 1986; il en deviendra ensuite membre, spécialement invité par le p. Fernand Jetté, Supérieur général. Sa connaissance des langues, son talent d'organisateur, sa familiarité avec Rome et la Congrégation, en avaient fait un candidat de choix. Le Chapitre terminé, il est nommé Secrétaire général de la Congrégation durant la session plénière qui va du 19 janvier au 17 février 1987, «avec entrée en fonction immédiate.»

Son travail désormais sera d'assister aux sessions du Conseil général et d'en rédiger les actes. Il souffrira de ces longues séances dans lesquelles il doit écouter sans pouvoir

---

<sup>5</sup> Lettre au supérieur général, 1<sup>er</sup> janvier 1962.

<sup>6</sup> Lettre du 11 juillet 1964.

intervenir... Il aura parfois l'impression que ses qualifications sont sous-employées. En mars-avril 1993, durant la session plénière du nouveau Conseil général élu au Chapitre de 1992, il fait une évaluation de ses six ans de travail à Rome. Elle est typique du personnage. Il indique avoir rédigé 1500 pages de rapports des sessions du Conseil ordinaire et des sessions plénières, y compris 300 lettres et les recherches faites pour le rapport du Père Général sur l'état de la Congrégation en vue du Chapitre. En comptant une moyenne de 40 heures de travail par semaine, déduction faite de deux semaines de vacances, il arrive à 12000 heures de travail effectif. Divisant ces heures par le nombre de pages, il en conclut que le Secrétaire général dispose de 8 heures par page! Ce qui révèle qu'il ne s'agit pas d'un travail à plein temps! Voilà Ernest: précis, chiffres à l'appui, logique et simplifiant peut-être un peu les choses pour que tout se tienne. Il avait l'impression qu'avec son expérience et ses compétences, il aurait pu faire autre chose. Je me souviens qu'il aspirait beaucoup à faire du travail pastoral, c'est ce qu'il dira dans cette même évaluation: «Heureusement que le présent Secrétaire a eu passablement d'activités à l'extérieur, mais il se demande dans quelle mesure ces activités ont été assumées par sa «communauté apostolique», ou simplement tolérées.»

Tout n'a donc pas été facile durant cette période romaine, mais ce fut une période riche tant pour lui que pour le Conseil général et pour le travail pastoral qu'il a pu accomplir. À ce propos, notons quelques-uns de ses travaux:

- En janvier 1988, il anime l'assemblée provinciale du Cameroun et peint la grande toile de la béatification du père Gérard. En cette même année, il anime la retraite des Oblats d'Autriche.

- En 1989, il collabore à la préparation de la session intercapitulaire et donne des cours de philosophie africaine à l'Urbaniana. Cette même année, il anime également la retraite annuelle du Scolasticat international, et donne une homélie mémorable aux funérailles du p. Jean Drouart, son ancien supérieur de Scolasticat décédé le 11 novembre, pour lequel il avait toujours gardé un grand attachement.

- En 1990, il fait des traductions pour le Conseil pontifical pour la Culture, prêche deux retraites aux Oblats d'Australie et visite en passant les Oblats du Sri Lanka et de Thaïlande.

- À l'été de 1991, il donne cinq retraites et fait quelques conférences en Afrique du Sud.

- En 1992, il prêche la retraite aux pères étudiants de la Maison générale et participe au Chapitre général en tant que délégué de la Maison générale.

- Il a suivi également des groupes de foi en ville et est allé plusieurs fois animer des temps forts à Lucca, en Italie centrale.

- En juin 1993, il participe pour la dernière fois comme Secrétaire général à la session plénière du Conseil. Son remplaçant sera le p. Gilles Comeau qui entrera en fonction à la session suivante en septembre.

On se souviendra des talents d'Ernest pour la traduction simultanée. Que de sessions en auront fourni la preuve, notamment l'un ou l'autre Chapitre général ou la session intercapitulaire de Bangkok en 1995. À partir de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien ou de l'espagnol, il traduira avec la même aisance et la même satisfaction des

auditeurs vers l'anglais, le français et l'allemand. Il en parlait avec une légitime fierté, alors même qu'il était déjà malade à Metz!

Deux souvenirs marqueront le passage d'Ernest à la Maison générale: une peinture sur bois du Bx Père Joseph Gérard, installée à droite dans la chapelle, et l'imposante sculpture des armoiries des Oblats, dans le couloir d'entrée de la maison.

### **Directeur du Centre International de Mazenod (1995-2000)**

Ernest demeurera à Rome encore deux ans à titre d'assistant administratif. Toutefois, il demande de faire l'Expérience de Mazenod en français, de septembre à décembre 1993. Cette expérience lui aura été précieuse au moment d'accepter la nomination de Directeur du Centre International de Mazenod à Aix-en-Provence, où il arrive au mois de décembre 1995. Il remplace le p. René Motte qui reste comme conseiller spirituel pour les participants aux sessions. Comme assistant du p. Motte, puis comme responsable du Centre, Ernest Ruch s'est illustré dans sa mission de formateur.

*C'était un homme charmant; il frappait par son amabilité; il était très attentif à faire plaisir aux personnes, à leurs désirs et à leurs besoins, et toujours disposé à rendre service. Sa connaissance de plusieurs langues étrangères lui était un atout essentiel. Grâce à cette connaissance, il aimait et pouvait efficacement rendre service, et l'on sait combien les petits détails peuvent parfois perturber un arrivant, ignorant les us et coutumes du pays. Il savait entretenir les relations les plus variées et favoriser la rencontre entre des personnes venant de différents pays. Enfin sa compréhension des textes et celle des langues lui permettaient d'exprimer et de partager ce qu'il en retirait pour le bénéfice du plus grand nombre<sup>7</sup>.*

Ernest a continué à mettre ses dons au service de la communauté et du Centre: accompagnement des chants le dimanche aux messes de l'église de la Mission, restauration d'objets de valeur, peinture de tableaux à l'huile, aquarelle et encre de Chine, etc.

Tout en étant un homme très discret, il était souriant, accueillant, d'une grande écoute, attentif aux visiteurs. Il avait un grand sens de l'organisation et était donc très méthodique. Très bon bricoleur, surtout dans les travaux qui demandaient beaucoup de minutie. Les horloges n'avaient pas de secret pour lui, ni les coffres de sécurité dont la combinaison avait été oubliée<sup>8</sup>.

Il a participé activement aux différentes Expériences de Mazenod en anglais, français et espagnol, ainsi qu'à la mini-Expérience en allemand. Il est allé souvent animer des rencontres ou des retraites, par exemple, au Canada et en Espagne en 1999. Il s'est beaucoup investi au niveau des traductions lors du Congrès des laïcs associés au mois de mai 1996.

Les derniers mois à Aix ont été difficiles. Sa santé commence alors à poser des questions à son entourage. Ernest fait plusieurs visites chez les médecins, mais il n'en dit rien ou il dit que tout va bien. En fait, il oublie beaucoup de choses et parfois des choses importantes pour la bonne marche du Centre. Francis Jochum, le supérieur de ce temps, supplée souvent à ses oublis. C'est pour cette raison que l'Administration générale devra lui chercher un successeur avant la fin de son mandat.

---

<sup>7</sup> Notes des pp. Joseph Bois et René Motte.

<sup>8</sup> Témoignage d'une employée de la communauté.

## Sa dernière maladie

Quand il arrive à la communauté de Metz, – l'obédience est du 15 mai 2001, mais il y était arrivé quelque temps plus tôt –, Ernest est déjà atteint de la maladie d'Alzheimer qui l'emportera. En septembre 2004, il sera admis au Centre de Gorze, près de Metz, comme malade «en long séjour». Il y restera une année et quatre mois. Voici ce qu'écrivit le p. Mansion, supérieur de la communauté de Metz, qui est allé très régulièrement lui rendre visite:

*Lui qui ne pouvait plus parler depuis longtemps, il nous disait pourtant quelque chose quand nous allions le voir. Il nous disait: «Ne vous lamentez pas. Dieu m'avait donné beaucoup de talents; je m'en suis servi avec bonheur et facilité... Maintenant regardez mes yeux, voyez mes mains et mes doigts... Ils marchent encore bien pour prendre, quelques secondes, contact avec vous. Je me contente de ce peu qui marche encore! Jusqu'au jour où mon Maître me dira: Serviteur fidèle, entre maintenant dans la joie de ton maître.*

Et cela arriva le 5 janvier 2006. Ernest Ruch repose maintenant avec plus de cinquante confrères oblats sous le manteau de Marie dans le cimetière de Neunkirch, dans l'attente de la Résurrection.

Rome, le 29 mars 2006

## Missionnaires et religieux

### Homélie en la fête de saint Eugène de Mazenod<sup>1</sup>

*Pierre Hurtubise, o.m.i.<sup>2</sup>*

En ce jour où nous faisons mémoire de notre saint Fondateur, de ce qu'il a été et de ce qu'il est encore aujourd'hui pour l'Église et pour nous Oblats, nous faisons également mémoire d'un certain nombre de confrères, bien vivants eux, dignes fils d'Eugène de Mazenod, célébrant en ce jour de longues, voire très longues années de fidèle service dans l'Église et dans la Congrégation. Nous rendons grâce à Dieu de nous avoir donné Eugène de Mazenod et l'extraordinaire charisme que fut le sien, charisme dont nous vivons encore aujourd'hui – nos jubilaires en sont d'éloquents exemples – et qui, nous l'espérons, continuera à inspirer demain ceux qui viendront après nous.

Ce charisme est on ne peut mieux décrit par les deux textes tirés, l'un, des Actes des Apôtres (4, 31-35), l'autre de l'Évangile de Luc (4, 14-22a), dont nous venons de faire lecture. Car si le second nous parle de mission: la mission confiée à Jésus par son Père, le premier nous parle de communauté, cette communauté faite de ceux et celles qui croyaient en Jésus et entendaient travailler ensemble à la poursuite de sa mission. Il suffit de relire la Préface et la première partie de nos Constitutions et Règles et le très riche commentaire qu'en a fait le p. Jetté pour nous persuader que nous sommes là au cœur même de notre vocation d'Oblats et au cœur même du charisme qui sous-tend cette vocation. «C'est l'appel de Jésus Christ, perçu en Église à travers les besoins de salut des hommes qui réunit les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Il les invite à le suivre et à prendre part à sa mission par la parole et par l'action.» (C 1) On reconnaît très bien là l'intuition de base du Fondateur qui était, comme le souligne le p. Jetté, que nous soyons tout à la fois et inséparablement missionnaires et religieux: c'est-à-dire «ni missionnaires tout court, ni religieux tout court».

#### **Vivre en communauté, former communauté**

La description que nous fait l'auteur du livre des Actes des Apôtres de la première communauté chrétienne relève probablement beaucoup plus de l'utopie que de la réalité, mais les nombreux Fondateurs d'ordres, de communautés et d'instituts religieux, qui depuis des siècles s'en sont inspirés comme d'une sorte de modèle, étaient vraisemblablement moins attirés par le côté idyllique de cette description que par le fait même qu'elle mettait en relief certaines dimensions qui leur paraissaient essentielles à la réalisation de l'idéal de vie qui les habitait et qu'ils entendaient partager avec d'autres.

Notre Fondateur se situait manifestement dans cette longue tradition. Comme ceux qui l'avaient précédé, il découvrit sans doute assez tôt qu'il n'était pas si simple que cela de vivre en communauté, mieux, de former communauté, en d'autres mots, d'être comme le disent les Actes des Apôtres, d'un seul cœur et d'une seule âme, d'accepter de tout mettre en commun et de consentir à se faire serviteurs les uns des autres; qu'il était peut-être plus simple, moins exigeant et plus valorisant d'aller prêcher la Bonne Nouvelle, porter secours aux plus abandonnés, ramener au bercail les brebis perdues, c'est-à-dire d'être

---

<sup>1</sup> Homélie en la fête de saint Eugène de Mazenod, au Séminaire universitaire à Ottawa, pour honorer des jubilaires de la province Notre-Dame du Cap, le 20 mai 2006.

<sup>2</sup> Recteur émérite de l'Université Saint-Paul.

missionnaire comme Eugène de Mazenod et ses premiers compagnons rêvaient de l'être à l'époque. Pour employer les mots mêmes du Fondateur, le «zèle au dehors» paraissait un idéal plus facile à atteindre que le «charité entre vous à l'intérieur». Aussi les premières années de la jeune communauté des Missionnaires de Provence, devenue par la suite Oblats de Saint-Charles, puis Oblats de Marie Immaculée furent-elles particulièrement difficiles. Il y eut de nombreux départs. Le Fondateur en souffrit beaucoup. L'introduction qu'on lui doit du vœu de persévérance qui paraît à première vue redondant, trouve peut-être là, en partie du moins, sa justification.

### **Un don que nous portons dans des «vases fragiles»**

Le p. Jetté fait remarquer dans son commentaire que si la Congrégation eut du temps du Fondateur à faire face à de nombreuses défections, il en a été de même en notre temps avec le départ d'au moins 15% de nos effectifs, entre 1965 et 1985. Dure réalité qui nous oblige à prendre conscience du fait que nous portons la vocation qui est la nôtre, comme disait saint Paul, «dans des vases fragiles» et que le charisme dont nous vivons est un don gratuit de Dieu, une grâce accordée à chacun d'entre nous et dont nous ne sommes et ne serons, à proprement parler, jamais dignes. Pourquoi sommes-nous encore là, pourquoi d'autres ne le sont-ils plus? Mystère! Aussi en ce jour où nous célébrons les longues années de fidèle service d'un certain nombre de nos confrères, sentons-nous le besoin de nous unir à eux pour rendre grâce au Seigneur pour le don qu'il leur a fait, mais aussi qu'il nous a fait.

### **Porter la Bonne Nouvelle aux pauvres**

L'Évangile de Luc nous rappelait il y a un instant, employant pour ce faire les paroles de Jésus, que la mission qui lui avait été confiée par le Père et qui donc, en tant que disciples et coopérateurs de Jésus, est aujourd'hui la nôtre, se résume pour l'essentiel à une chose: «porter la Bonne Nouvelle aux pauvres». On sait à quels débats cette petite phrase a donné lieu depuis qu'elle a été prononcée, débats qui se poursuivent toujours, d'ailleurs, y compris à l'extérieur de notre propre Congrégation. Mais puisque nous faisons aujourd'hui mémoire de notre saint Fondateur, comment ne pas rappeler ici le sens qu'il donnait au mot «pauvre» ou à un équivalent que reprenait souvent sa plume, soit celui d'«abandonné».

Dans une lettre à sa mère en 1810, où il parle de ceux auprès desquels il entend exercer en priorité son ministère, saint Eugène aligne côte à côte les expressions: «les plus pauvres» et «les plus abandonnés», les uns et les autres, étant dans son esprit surtout ceux qui à son époque étaient victimes d'ignorance religieuse. C'est d'ailleurs là le sens qu'il donnait à la devise qu'il avait adoptée pour son jeune institut et qui est toujours la nôtre: «Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. Les pauvres sont évangélisés», devise comme on le sait, inspirés du passage de l'Évangile de Luc dont nous faisons il y a un moment lecture.

### **Encore aujourd'hui**

Nous ne sommes plus à l'époque du Fondateur, la Congrégation a depuis longtemps dépassé les frontières de la Provence, elle s'est surtout mise à l'école de Vatican II et à l'écoute des appels du monde. Elle est donc beaucoup plus sensible qu'autrefois aux problèmes de justice sociale et de respect des droits de la personne comme en témoignent d'ailleurs nos présentes Constitutions, mais il ne faudrait peut-être pas considérer trop

facilement comme dépassée l'intuition première d'Eugène de Mazenod, à savoir que la plus grande pauvreté, c'est de ne pas connaître Jésus Christ et surtout de ne pas savoir que nous sommes aimés de lui et de son Père, précisément parce que nous sommes pauvres quelle que soit la forme de pauvreté. Le grand romancier catholique François Mauriac, écrivait un jour dans son journal au sortir d'une salle de cinéma très fréquentée: «Je suis triste à la pensée que la plupart de ceux qui sont venus comme moi ce soir au cinéma, ne connaissent probablement pas Jésus Christ». Lointain écho de la douleur que ressentait en son temps notre saint Fondateur, mais auquel, dans le monde de plus en plus déchristianisé qui est le nôtre, nous pouvons sans réserve encore aujourd'hui souscrire.

En ce jour anniversaire de sa mort, reconnaissons qu'Eugène de Mazenod, saint Eugène de Mazenod, a encore beaucoup à nous apprendre.